

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:    Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

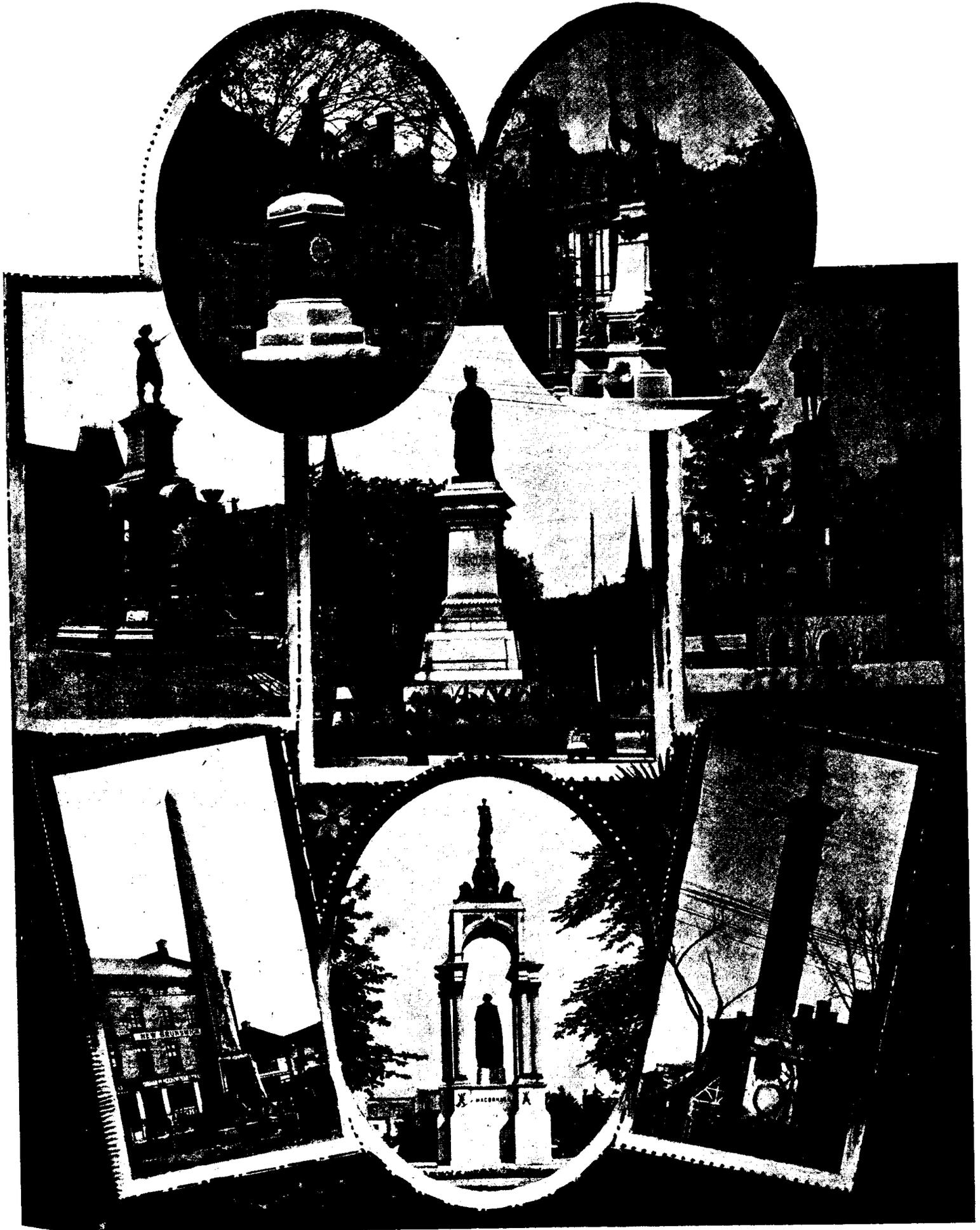
VOIR DANS CE NUMERO  Les Monuments de Montréal  
L'Exposition de Paris  
Les portraits du jour  
La page comique, etc., etc.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

17<sup>e</sup> ANNÉE.—No 837

MONTRÉAL, 19 MAI 1900

5c LA COPIE



1. Chénier.—2. Maisonneuve.—3. Iberville.—4. La reine Victoria.—5. Jacques Cartier.—6. Le Monolithe.—7. McDonald.—8. Nelson

Clichés Laprés & Lavergne

LES MONUMENTS DE MONTREAL

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 19 MAI 1900

PUBLIE PAR LA

Cie d'Imprimerie "Le Monde Illustré"

42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

## ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 . . . . . 6 MOIS, \$1.50

4 MOIS, \$1.00 . . . . . Payable d'avance

## NOTES DE LA DIRECTION

Nous invitons MM. les photographes et les amateurs à nous envoyer des photographies intéressantes.

La semaine prochaine nous donnerons une jolie série de gravures sur le Vieux Paris à l'exposition universelle, et une superbe double page sera l'industrie du papier au Canada.

Nos changements sont fort appréciés. De nombreuses lettres nous le témoignent. Cependant, nous n'en resterons pas là. De nouvelles améliorations sont à l'étude et nous les ferons connaître à nos lecteurs sous peu.

Nous prions nos lecteurs, nos annonceurs et nos agents d'adresser toutes les communications, ainsi que les chèques et mandats comme suit : LE MONDE ILLUSTRÉ, 42, Place Jacques-Cartier, Montréal.

À la demande générale nous commençons la publication d'une page comique, dans notre supplément. Elle contiendra un choix des meilleures gravures comiques de la semaine. C'est une amélioration dont nos lecteurs nous sauront gré.

## REMINISCENCES

PAPINEAU

III

Ce fut sur ces entrefaites, ou peu de temps après, que Papineau, revenu de France, fit sa rentrée dans la Chambre, le mandat du comté de Saint-Maurice à la main.

Je l'ai dit, l'effet fut immense dans le pays ; mais, grâce à mon échauffourée, dont le résultat avait provoqué l'intervention des grandes puissances, dans la personne de mon père et du curé — l'un brandissant les foudres de l'église, et l'autre le fouet de son écurie — l'effervescence belliqueuse s'était singulièrement calmée parmi les citoyens en herbe de notre canton.

Ajoutons que la diplomatie s'en mêla — la diplomatie, l'arme de la sagesse, et la sagesse des armes. Mon père me dit un soir :

— Louis, tu es plus raisonnable depuis quelque temps ; c'est très bien, et je veux te récompenser. Ecoute, si tu continues à être sage et à ne pas crier Hourrah pour Papineau ! dans un mois d'ici, je te conduirai à la Chambre, et je te le ferai voir, toi Papineau.

Jugez de mon ravissement ; voir Papineau ! pouvoir dire comme Eusèbe Legendre, le forgeron : " Je l'ai vu, moi aussi ! oui, je l'ai vu ! "

J'aurais tous sacrifié pour atteindre ce *nec plus ultra*, cet au-delà de mes plus chères ambitions ; je me serais laissé bafouer par le dernier des Irlandais ; je me serais mis en cadenas aux lèvres plutôt que de risquer le moindre petit " Hourrah pour Papineau ", même à la sourdine.

Il faut ajouter que cette perspective de voir Papineau se dora à mes yeux d'un autre prestige : elle s'associait dans mon esprit à un autre rêve qui hantait depuis longtemps ma jeune imagination.

On sait déjà que, des fenêtres de la maison où je suis né, on apercevait, de l'autre côté du fleuve, les coteaux ondulés qui couronnent les hauteurs d'Abraham — ce champ fatidique où se joua le sort du nouveau monde. Mais ce n'était pas tout.

Un peu plus à droite, se dessinait sur l'azur du ciel la pittoresque silhouette de Québec, avec son rocher escarpé, sa massive citadelle, ses remparts, ses bastions, ses tours, ses clochers, ses campaniles... et son dôme — oh ! son dôme surtout, si admirablement proportionné, et se dressant crânement au front de la ville guerrière, comme une gracieuse cocarde au casque d'un chevalier.

Ce dôme est disparu ; il s'est abîmé un jour d'hiver parmi les décombres du palais législatif incendié en 1853, on ne sut jamais par quel hasard ; et ce jour-là Québec perdit, probablement pour toujours, un de ses traits les plus charmants, une des beautés les plus artistiques qui ait jamais caractérisé son incomparable aspect.

L'édifice était d'architecture néo-grecque, à trois pavillons Louis XIII, avec fronton, colonnade et tympan sculpté, surmonté du dôme en question, dont le galbe rappelait vaguement celui de Washington ou des Invalides — toutes proportions gardées, naturellement.

Il s'élevait sur cette pointe de roc qui s'avance entre la côte de la Montagne et la rue du Saut-au-Matlot, sur un terrain rétréci, c'est vrai, mais dans la situation la plus imposante qu'on puisse imaginer.

De Lévis — qu'on appelait alors la Pointe-Lévy — le coup d'œil était sans rival au monde.

À cette époque, les toits des maisons, les flèches des églises et autres points culminants de la ville étaient recouverts en fer-blanc ; jugez de l'aspect fabuleux que revêtait, au soleil levant ou au soleil couchant, ce merveilleux amphithéâtre rutilant comme un décor de féerie, au front duquel trônait, doré comme une tiare de pontife, le dôme.

C'est ce dôme qui me faisait rêver. Il avait pour mon enfance le mystérieux attrait des choses inaccessibles. Ce dôme, c'était le parlement ; et le parlement, c'était la Chambre, où s'étaient passés et se passaient encore tant d'événements dont l'écho bourdonnait à mes oreilles depuis que celles-ci s'étaient ouvertes aux bruits de la vie extérieure.

Pour voir Papineau, il me fallait approcher tout cela, pénétrer dans l'enceinte sacrée... Aux yeux du plus fanatique des Croyants, le paradis de Mahomet n'eut jamais de plus attirantes perspectives ni de plus superstitieux enchantements.

Enfin le grand jour arriva.

Mon père était un homme de parole : je n'eus pas besoin de lui rappeler sa promesse. De son côté, ma mère, toute charmée de ma conversion, m'avait préparé une toilette en rapport avec la circonstance ; je ne fus pas mieux attifé le jour de ma première communion.

La traversée entre Québec et Lévis se faisait alors en *horse-boat*.

Comme il n'y a à peu près que les vieux comme moi, qui sachent ce que c'était qu'un *horse-boat*, donnons-en une légère description.

Imaginez un bateau aussi rudimentaire que possible, avec un pont découvert, entouré de plats-bords auxquels des sièges rustiques étaient adossés, et qui faisait saillie horizontale à tribord et babord pour l'agencement des roues, lesquelles se dissimulaient sous un simple tambour, de chaque côté. En termes du métier, et dans le langage local, ces tambours s'appelaient " rondousses ", (*round-house*).

Les roues étaient mises en mouvement par un cabestan actionné par deux forts leviers à l'extrémité de chacun desquels une rosse quelconque faisait traction circulaire, à la façon dont on fait tourner les chevaux de bois dans les foires.

C'était l'enfance du mécanisme, comme on voit ; mais c'était déjà un progrès fort apprécié par le public. — Tant il est vrai que tout est relatif ici-bas.

Nous traversâmes donc le fleuve en *horse-boat*.

On atterrissait alors, du côté de Québec, sur la grève,

soit dans l'anse du Cul-de-sac, soit à l'endroit où s'élève aujourd'hui le marché Finlay.

De là, quelques zigzags, avec quelques enjambées sur des trottoirs étroits et raboteux — tout le reste passe, mais eux ne passeront pas — nous conduisirent au pied de la côte de la Montagne. Là une surprise m'attendait, une surprise qui me figea le sang dans les veines.

La côte de la Montagne était alors bordée de maisons des deux côtés, ce qui en faisait un étroit boyau aboutissant par son extrémité inférieure à l'hôtel du *Globe*, à la jonction de la rue du Saut-au-Matlot, au point même où se trouvent aujourd'hui les bureaux du *Morning Chronicle*.

Or, dans une position qui me parut quelque chose comme celle du colosse de Rhodes, droit au-dessus de nos têtes, un terrible, un énorme, un gigantesque Neptune était là, atrocement peinturluré, couronné en tête et trident au poing, menaçant et tragique, comme un monstrueux démon posté là pour défendre le passage.

Cette vue étrange et soudaine me donna la chair de poule, et je songeais sérieusement à tourner les talons, lorsque mon père me dit :

— N'aie pas peur, ce n'est rien, c'est le Jupiter.

Pour tout le monde, à Québec, ce Neptune était un Jupiter, paraît-il. Quoi qu'il en soit, Jupiter ou Neptune, la terrifiante effigie — que je n'ai jamais revue depuis, et dont la plupart des Québécois ont perdu le souvenir — m'avait causé une fameuse vettette tout de même.

Je m'en remis en songeant à Papineau.

Quand nous franchîmes le seuil du palais législatif, la séance était commencée. En gravissant les escaliers et surtout en pénétrant dans la galerie encombrée par la foule, je me sentais le cœur battre à outrance.

L'intérêt et la curiosité du public ne semblaient pas avoir diminué à l'endroit du célèbre orateur. J'entendais tout autour de moi des bribes de dialogues :

— Est-ce qu'il y est ?

— Oui.

— Où cela ?

— Là, à droite.

— La belle tête blanche ?

— Oui ; tiens, le voilà qui se lève... etc.

Comme j'étais trop petit pour voir, mon père m'avait élevé dans ses bras ; et je pus embrasser le grand homme d'un coup d'œil.

Une belle tête blanche en effet, un personnage de haute taille, au port plein de majesté, à l'attitude qu'on trouverait peut-être un peu théâtrale aujourd'hui, mais qui, à l'époque dont il s'agit, constituait le suprême de l'élégance et de la distinction.

Il offrait une prise de tabac d'Espagne à son voisin de gauche.

À un certain moment, un page vint lui remettre un papier quelconque, et il se leva pour prendre la parole.

Il ne dit que quelques mots, mais ce fut assez pour me causer une grande surprise. J'avais été étonné déjà de voir mon héros en cheveux blancs, mais je le fus encore bien plus en l'entendant parler.

Sa voix était vibrante, profonde et sonore, telle enfin que je me l'étais figurée ; mais, chose qui confondit toutes mes notions, déconcerta toutes mes théories, Papineau parlait anglais !

Était-ce bien lui ? J'étais renversé.

Papineau parler anglais me semblait une anomalie telle que je ne pouvais en revenir.

Il en fut de même de tous mes camarades quand je leur relatai la chose le lendemain.

Ce n'était pas à eux, par exemple, qu'on pouvait faire gober une pareille extravagance. Papineau parler anglais, allons donc ! Il fallait aller conter ça ailleurs.

— Ce n'est pas vrai, tu ne l'as pas vu ! me disait-on.

— Mais oui, leur disais-je, prenez-en ma parole, il parlait anglais. Je l'ai entendu de mes propres oreilles. Mon père en est témoin. Et puis il n'avait pas l'air fâché du tout. Même que je l'ai vu rire, avec de belles dents blanches, comme ses cheveux.

— Il a les cheveux blancs ?

— Oui, tout blancs, avec un beau toupet.

— Avec un toupet ?

— Oui, et puis un "stock" en satin noir, comme papa. Vous voyez bien que je l'ai vu.

Les cheveux blancs, le toupet, le stock, tout cela passait encore, mais parler anglais, Papineau parler anglais, c'était trop fort.

Il y a des choses croyables, et d'autres qui ne le sont pas, voilà !

Bref, je n'ai jamais su, et je ne sais pas encore, si la majorité de mes camarades ont jamais été bien convaincus que j'avais vu Papineau.

LOUIS FRÉCHETTE.

P. S. — Mes lecteurs ont-ils jamais mis la main sur un volume intitulé LES ETATS-UNIS, — origine — institutions — développement — par mon confrère de la Société Royale, A.-D. DeCelles ?

Voilà pourtant un ouvrage de premier ordre, publié à Montréal il y a déjà quatre ans, et qui, grâce à je ne sais quelle conspiration du silence, est en train de passer presque inaperçu parmi les lecteurs canadiens.

Et, je le répète, c'est un livre de premier ordre, œuvre de penseur et d'érudit, écrit dans un style admirablement approprié au sujet, et — ce qui est encore plus rare peut-être — dans une langue d'une correction parfaite.

A mon avis, c'est un des ouvrages les plus remarquables qui soient sortis d'une plume canadienne.

Mes félicitations à l'auteur, avec mille pardons d'avoir été si tardif à apprécier son œuvre.

L. F.

## LES MONUMENTS DE MONTRÉAL

(Voir gravures)

Sous ce titre nous avons réuni les monuments de Montréal, proprement dits, et ceux de la banlieue. En cela nous avons suivi l'exemple donné par la plupart des guides qui ne font que signaler la ligne imaginaire qui est censée séparer les faubourgs de la métropole canadienne. En fait c'est une même ville régie par différents gouvernements municipaux. Ceci dit, laissons la parole à l'historien de Montréal : M. Leblond de Brumath :

Montréal n'est pas la cité des monuments. On peut compter sur les doigts ceux qui s'élèvent sur les places publiques et cependant quelques-uns méritent d'attirer l'attention.

Ce début est un peu sévère, mais nos concitoyens n'ont pas volé cette petite leçon. Que de projets de monuments sont tombés à l'eau à cause de l'apathie du public ! Poursuivons !

10. LA STATUE DE MAISONNEUVE. — (Œuvre du sculpteur canadien P. Hébert, est le plus beau monument artistique qui existe au Canada.... Maisonneuve est solidement campé, appuyé sur la hampe du drapeau, la tête haute, il domine son entourage. C'est un des jolis bronzes qui existent sur ce continent. Le piédestal avec ses quatre sujets d'angle, de grandeur naturelle, et quatre bas-reliefs, soutient solidement la lourde charpente du guerrier sans être écrasé par la masse du personnage. Il y a beaucoup de légèreté dans ce support ; l'ensemble est digne et gracieux tout à la fois...

Relatons un incident bizarre et assez comique qui marqua l'érection du colosse de bronze. Les citoyens de Montréal, pris d'une belle fièvre artistique, décidèrent un jour d'avoir, sur une de leurs places publiques, la statue du fondateur de leur cité. Cette idée était due surtout à un sentiment d'amour-propre un peu froissé de voir que seul Nelson, le héros de Trafalgar, jouissait de l'honneur de figurer triomphalement sur un monument public. Une souscription fut lancée par les soins d'un comité de citoyens nommés en réunion spéciale ; aussitôt qu'elle eut atteint un certain montant, le modelage de la statue fut commencé, le modèle fut accepté et coulé en bronze. Mais quand la statue arriva au Canada, il ne restait plus d'argent pour construire le piédestal.

Cette mésaventure n'est pas nouvelle, et l'on se rappelle que le colossal chef-d'œuvre de Bartholdi, la "Liberté éclairant le monde," qui se dresse aujourd'hui à l'entrée de New-York, et que les Américains

avaient reçu en cadeau, faillit rester sans piédestal, et ne serait pas encore édifié si le propriétaire du *World*, de New-York, n'avait pris la chose en mains et n'avait pas fait réellement honte à ses concitoyens, en recueillant piastre par piastre le montant nécessaire pour élever une construction capable de soutenir la colossale représentation de la grande déesse américaine.

Le pauvre Maisonneuve subit un sort à peu près semblable : pendant deux ans on le promena de local en local, on l'exhiba même au milieu des figures de cire, tout un hiver ; chassé du musée, il fut remis dans une misérable cabane en planche édiflée dans un coin du square, et finalement un sentiment de pudeur envahit les âmes de ses concitoyens qui mirent tous la main à l'œuvre et s'occupèrent de recueillir l'argent nécessaire pour l'érection d'un piédestal, digne de l'œuvre. C'est celui qui existe aujourd'hui.

20. LA STATUE DE NELSON. — En face du Palais de Justice et de l'Hôtel de ville, au sommet de la Place Jacques-Cartier, s'élève la statue de Nelson. Ce n'est pas une œuvre d'art, tant s'en faut. Sur une colonne étique dont le plâtre s'effrite chaque jour, se dresse le héros de Trafalgar, le bras en écharpe. A vrai dire, il faut être prévenu pour reconnaître l'aimable de lady Hamilton. Les orages, la pluie et le vent ont tellement dégommé, verdi, noirci, l'illustration marin anglais, que ses propres congénères hésiteraient à fixer son nom. Quant aux bas reliefs qui ornent le fût de la colonne et qui sont censés donner la représentation du combat naval de Trafalgar, il y a longtemps que les déchiffreurs les plus convaincus d'hiéroglyphes ont renoncé à y rien retrouver. Cette colonne est une vraie ruine, mais il est défendu d'y toucher. Les Anglais de Montréal la veillent d'un soin jaloux parce qu'elle est censée être, au sein de la population française, le symbole de la domination britannique. Mais ce petit sentiment, très petit et très mesquin, ne tient pas devant les faits. Tout le monde sait que Nelson trône là parce que cet emplacement se trouvait autrefois à côté de la demeure des gouverneurs, le château de Ramezay, et sur ce qui était alors la partie anglaise officielle de la cité de Montréal.

30. LA STATUE CHÉNIER. — Le monument entier "à un peu plus de vingt pieds de hauteur. La statue à six pieds et demi de haut. Le monument se compose de cinq blocs de granit gris, à l'exception de celui où est l'inscription qui est, celui-là, de couleur rose. Chénier est représenté au moment où il commandait ses soldats improvisés. De sa main gauche, il tient un fusil, tandis que de son bras droit tendu en avant, il indique l'ennemi. Cette statue est en bronze repoussé... Le modèle en fut fait par le sculpteur Peltzer. M. J. Brunet, de la Côte-des-Neiges, fut chargé du dessin et de la taille du piédestal. Il a été inauguré le 24 avril 1895.

40. LA STATUE DE SIR JOHN-A. McDONALD. — Ce monument, très considérable, a été érigée par souscription à la mort du grand chef du parti conservateur canadien. Son érection a coûté des sommes considérables, et c'est un spécimen remarquable de l'art et du goût anglais. Tous les monuments élevés à la mémoire de leurs grands hommes sont ainsi conçus qu'on les dissimule sous une toiture élégante peut-être, mais qui enlève toute espèce d'air autour de la statue, qui l'enniche d'une façon disgracieuse et lui enlève toute tournure. La statue du square Dominion ne faillit pas à la règle. Sir John, très ressemblant, est représenté en costume de Windsor dans une de ses attitudes favorites. Il est recouvert par un dôme métallique soutenu par des colonnades de granit rouge poli, et surmonté d'une figure symbolique du Dominion, assez étriquée pour la dimension du monument. Cela est très digne, mais cela manque d'ampleur.

50. LA STATUE DE LA REINE VICTORIA. — Cette statue modeste et sans prétention représente la reine fort jeune. Ce monument est placé à l'extrémité du square, à l'encoignure des rues McGill et Saint-Jacques.

60. LE MONOLITHE. — Sur la place du marché Sainte-Anne, auprès de la douane, s'élève un monolithe en pierre canadienne, qui rappelle l'emplacement où fut dite la première messe par les colonisateurs de Mont-

réal. Les noms des compagnons de Maisonneuve sont burinés sur les quatre faces de la base du monolithe.

70. LA STATUE JACQUES CARTIER. — Cette statue s'élève dans un joli square de la ville Saint-Henri. Elle a été inaugurée en 1893. En voici la description : sur un piédestal dont la base se baigne dans un large bassin se dresse au milieu de plusieurs jets d'eau, la statue de Jacques Cartier. Le marin malouin est tel que nous le représentait l'imagination. La main gauche appuyée sur le pommeau de son épée, la main droite tournée vers l'Ouest, l'Ouest le but de ses aspirations, de ses voyages.

Sur les quatre faces du socle on lit : "A Jacques Cartier, né à Saint-Malo, le 31 décembre 1494."

Envoyé par François Ier à la découverte du Canada, le 20 avril 1534.

Jetant l'ancre le 16 juillet de la même année dans l'entrée du Saint-Laurent. Il prit possession de tout le pays au nom du roi son maître, et l'appela Nouvelle-France. Elle est l'œuvre de M. J.-A. Vincent.

80. LA STATUE D'IBERVILLE. — Bien qu'érigé le 19 juillet 1894, le monument d'Iberville n'a été inauguré officiellement que le 24 juin 1898. Il s'élève dans un petit square en face de l'église paroissiale de Sainte-Cunégonde. Voici les inscriptions qu'on lit sur le monument :

Au chevalier Pierre Lemoyne d'Iberville, né à Montréal le 19 juillet 1661.

Admis très jeune dans la marine, il monta rapidement par sa bravoure aux premiers grades.

Toujours suivi de ses fidèles Canadiens, il rase Terre-Neuve, conquiert la baie d'Hudson et fonde la Louisiane.

Ce héros est décédé le 9 juillet 1707. En mourant il légua à sa patrie un nom plein de gloire.

Cette statue est aussi l'œuvre de M. J.-A. Vincent.

## MADONE

La Madone d'albâtre au front ceint d'or bruni,  
Sous un lustre dont la blanche clarté l'effleure,  
A, dans son maintien doux, quelque chose qui pleure,  
Et dans ses yeux de ciel de l'amour infini.

A contempler ses traits en vain j'ai vu fuir l'heure ;  
Elle est saintement belle en son marbre béni ;  
Belle, tout en n'ayant rien de l'éclat terni  
De l'humaine beauté qui trop souvent se leurre.

Et dans ses bras l'Enfant divin semble embraser  
La Vierge qui tressaille, ainsi qu'en un baiser  
De la brise frissonne un lys grisé d'aurore...

Cependant que le soir silencieux descend,  
A me rassasier de sa vue impuissant,  
De l'âme et du regard je la contemple encore.

ALBERT LOZEAU.

## MADRIGAL

Madame, vous portiez à la main une gerbe...  
Une gerbe de mugets blancs ;  
Vos lèvres conjugaient je ne sais plus quel verbe  
Verbe d'amour des jours d'autans.

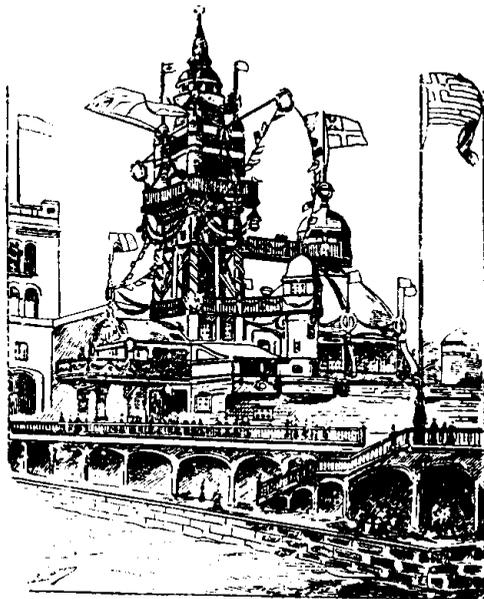
Nos jours d'autans, madame, ont passé comme un songe,  
Songe très beau sans souvenir...  
Nous pensions nous aimer quand tout était mensonge,  
Mensonge nos heurs d'averir !!

Et maintenant, madame, amoureux de ces choses  
De ces choses vieilles, au fond ;  
Nous revenons tous deux vers nos baisers moroses,  
Moroses au charme profond.

Et vous portez encore à la main, cette gerbe,  
Gerbe jadis de mugets blancs,  
Et je crois vous revoir de moins en moins acerbe,  
Acerbe aux souvenirs d'autans.

GUSTAVE COMTE.

Que de personnes, sachant combien nous les aimons, se donnent le cruel plaisir de nous faire souffrir pour voir jusqu'à quel point nous les aimerons.—  
JEANNE COMPIRE



LA SUÈDE

## CONSEILS PRATIQUES

AUX VISITEURS DE L'EXPOSITION DE 1900

## I.—BUDGET DU VOYAGE

*Frais de séjour.*—Des entreprises se sont organisées pour faciliter le séjour à Paris moyennant un prix convenu à forfait comprenant :

1o. Le transport des voyageurs et bagages à Paris, à leur arrivée et au départ ; 2o. Le logement et la nourriture, à raison de trois repas par jour, le service et l'éclairage compris ; 3o. 14 billets d'entrée à l'Exposition ; 4o. Une journée d'excursion en voiture dans Paris, avec guides expérimentés ; 5o. D'autres avantages secondaires que nous ne mentionnons que pour mémoire.

Tout cela pour un voyageur passant une semaine, soit sept jours et six nuits à Paris, lui coûtera 160 francs, ce qui donne une moyenne de 23 francs par jour.

Une autre entreprise similaire offre des avantages analogues, à raison de 116 francs pour huit jours entiers, avec une moyenne de 14 fr. 50 par jour.

On peut également traiter pour quatre jours, au prix de 64 francs, ou pour douze jours au prix de 168 francs ou pour une longue durée, moyennant 12 francs par jour ou plus, tout compris.

Une personne séjournant à Paris, sans traité à forfait, doit compter sur une dépense quotidienne de 15 à 25 francs, non compris, bien entendu, les extra.

*Précautions à prendre.*—Déposer, chez un banquier de sa localité, la somme dont on a besoin pour son voyage, et demander une lettre de crédit sur le correspondant de ce banquier à Paris, où l'on retirera ses fonds au fur et à mesure des besoins.

Les Expositions attirant un grand concours de pickpockets, ne porter sur soi que peu d'argent et pas d'objets de valeur, tels que montres, bijoux, etc. Se méfier des bousculades et des cohues et veiller à ses poches.

*Monnaies étrangères ayant cours en France.*—1o. Monnaies d'or belges,

suisses, autrichiennes, russes, espagnoles, italiennes, serbes.

2o. Monnaies d'argent belges, suisses et grecques. Les pièces de 5 francs italiennes ont cours, mais non la monnaie d'argent divisionnaire ;

3o. Monnaies de bronze. Les sous étrangers ne circulent pas en France.

*Change des monnaies.*—Voici les monnaies qui, au change, subissent une très faible dépréciation :

Mark allemand—1 fr. 20 ; Souverain anglais—25 francs ; Dollar des Etats-Unis—4 fr. 90 ; Florin des Pays-Bas—2 francs.

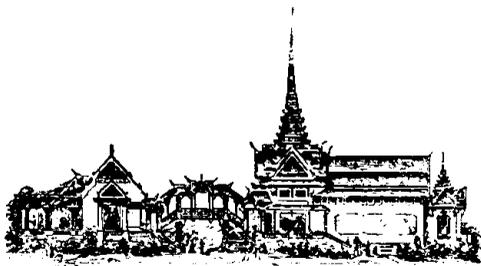
La plupart des autres monnaies, sauf celles d'or, subissent une telle perte au change, qu'il vaut mieux se précautionner de monnaie française avant son départ.

## II.—ÉPOQUE DU VOYAGE — HEURES DES ENTRÉES

*Epoque du voyage.*—Les personnes qui ont la facilité de choisir le moment de leur voyage à Paris, feront bien d'éviter l'époque des vacances, et surtout les mois d'août et de septembre, qui sont ceux pendant lesquels les visiteurs affluent en plus grand nombre.

En octobre, les palais, les parcs, toutes choses, ont perdu de leur fraîcheur primitive. On sent arriver la fermeture.

En avril et mai, les installations sont encore incomplètes. La mise en train se fait.



PAVILLON DE SIAM

Les meilleurs mois pour visiter l'Exposition sont donc juin et juillet, —surtout juin.

*L'heure des entrées.*—A moins que l'on n'ait à faire à l'Exposition des études spéciales en dehors des moments où elle est envahie par la foule, il vaut mieux ne pas la visiter avant dix heures.

En effet, les droits d'entrée dans chacune des enceintes de l'Exposition, c'est-à-dire à Paris et à Vincennes, sont fixés de la manière suivante :

Entrée du matin avant dix heures : 2 francs.

Entrée générale de dix heures à six heures : 1 franc.

Entrée du soir à partir de six heures : 2 francs, sauf



PAVILLON TURC

les dimanches et jours de fête, où le prix de 1 franc sera maintenu le soir également.

Il vaut donc mieux n'entrer à l'Exposition qu'entre dix heures et six heures, pour n'arriver à déboursier qu'un seul ticket.

D'autre part, le matin, l'aspect des salles est plus morne ; le personnel de l'Exposition s'occupe du balayage et de la toilette des vitrines.

Il est bien agréable, pendant ce temps, de faire, dans Paris, les promenades que l'on a projetées, et de consacrer l'après-midi à l'Exposition. Une fois entré, on peut y prendre son repas du soir et y passer toute la soirée sans nouvelle dépense de tickets.

Si l'on veut passer sa soirée dans un théâtre, dans un concert, etc., le mieux est de sortir de l'Exposition de bonne heure et d'aller dîner dans le voisinage du lieu que l'on doit visiter.

## III.—LOGEMENT ET NOURRITURE

*Logement.*—On fera bien de s'assurer, avant son départ pour Paris, une chambre pour la durée de son séjour, à un prix arrêté d'avance, si l'on ne veut pas s'exposer à des mécomptes.

Si l'on compte passer à Paris quinze jours ou plus surtout si l'on voyage en famille, on aura avantage à louer une chambre ou un appartement meublés.

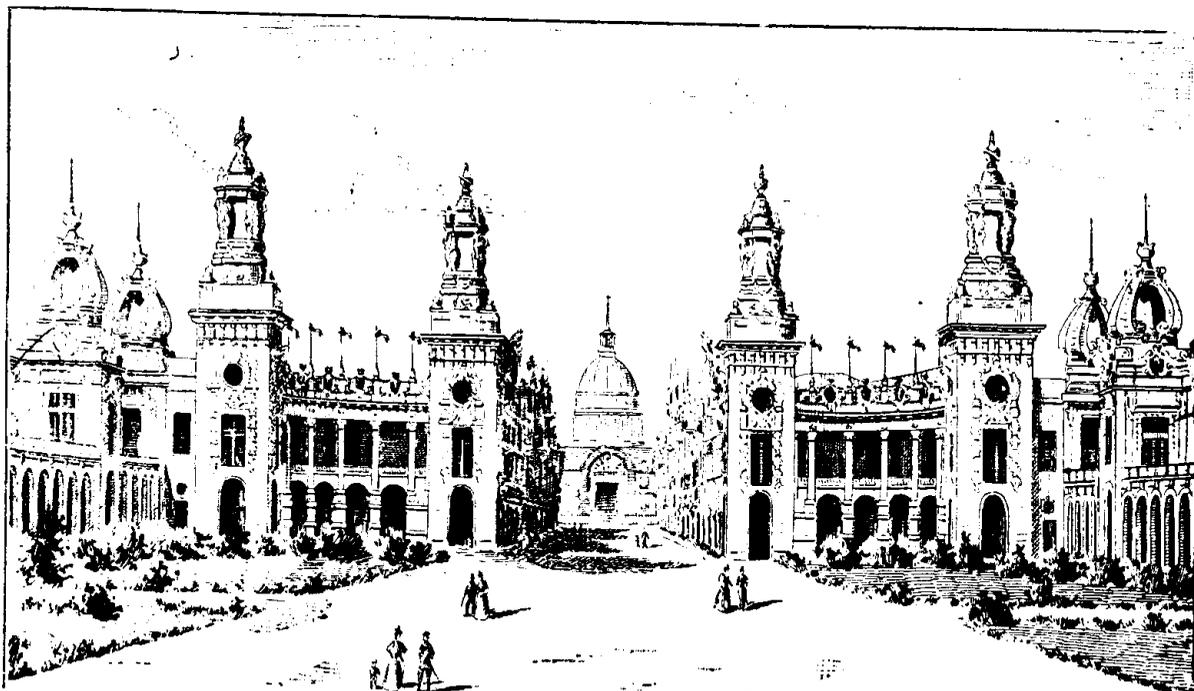
Il ne faut pas chercher à se loger dans le voisinage de l'Exposition. Tout y est retenu depuis longtemps et hors de prix.

D'ailleurs, la multiplicité et la rapidité des moyens de transport sont si grandes que l'on peut se loger en n'importe quel point de Paris et même de la banlieue à des prix abordables, avec les plus grandes facilités pour se rendre à l'Exposition.

*Nourriture.*—On peut déjeuner et dîner fort bien, à raison de 3 francs par repas, soit à l'hôtel où l'on est descendu, soit dans n'importe quel quartier de Paris où l'on a été conduit pour ses promenades.

Dans l'enceinte de l'Exposition abondent les restaurants de tous genres et de tous prix.

1o. Restaurant de luxe : aux deux extrémités du pont Alexandre III, sur la berge ;—le long de la Rue des Nations, dans le pavillon de la Turquie, de l'Autri-



PALAIS DES MANUFACTURES FRANÇAISES

che, de la Bosnie-Herzégovine, de la Hongrie, de la Norvège, de l'Allemagne, de l'Espagne, de la Grèce ; — au Champ-de-Mars, en bordure sur les jardins du centre, le long des Palais des Industries Mécaniques et des Industries Chimiques, et dans la partie la plus rapprochée de la tour Eiffel, des Palais des Fils et Tissus et du Génie Civil ; en bordure de l'avenue de Suffren, le restaurant munichois ; — près de la tour Eiffel, au Palais du Costume, au Tour du Monde, au Chalet Suisse, au Touring-Club, au Palais de la Femme, Cinéorama ; — au Trocadéro, des deux côtés du pont d'Iéna, à l'Inde Britannique, à l'Égypte, aux Indes Néerlandaises, à la Chine, à l'Asie Russe, etc.

2o *Restaurants à prix moyens* : deux du côté de la rue de Constantine parmi les annexes, deux du côté de la rue Fabert, aux annexes de l'Autriche et du Japon ; — sur le quai d'Orsay, le restaurant romain situé près du Pavillon de la Presse ; — au Champ-de-Mars, le long des façades des Palais des Fils et Tissus et du Génie Civil, dans la partie la plus rapprochée des Palais de la Mécanique et des Industries chimiques : — au Trocadéro, près de l'Exposition de la Navigation de Plaisance, — et enfin toutes les restaurants de la rue de Paris.

3o *Restaurants à prix fixe* : il y a un à chacun des angles du Champ-de-Mars, un cinquième vers le milieu de l'avenue de Suffren, un sixième entre l'Exposition, de la Navigation de Plaisance et le Vieux Paris.

4o *Kiosques alimentaires* : une centaine de kiosques, répartis sur les points de l'Exposition, sont spécialement affectés à la vente des provisions de bouche : pain, conserves, charcuterie, boissons, fruits, etc., et des emplacements spéciaux seront mis à la disposition des personnes désirant se restaurer en plein air.

IV. — MOYENS DE TRANSPORT

*Voitures de places.* — Le prix des voitures de places ne varie pas pendant l'Exposition. Il reste de 1 fr. 50



PAVILLON HONGROIS

pour la course, de 2 francs pour l'heure. Il faut donc résister aux exigences des cochers qui ont la prétention d'imposer des tarifs supérieurs. Il est d'usage de leur donner un pourboire de 25 à 50 centimes en sus du tarif, lorsqu'ils sont polis et complaisants.

*Omnibus et tramways.* — Presque toutes les lignes d'omnibus et de tramways, soit directement, soit par correspondance, donnent accès à l'une des trente-six portes de l'Exposition. Intérieur : 30 centimes, avec droit à la correspondance. Impériale : 15 centimes (15 centimes en plus pour avoir une correspondance).

*Bateaux Omnibus.* — Les bateaux-omnibus permettent de faire tout le trajet de la Seine, d'une station quelconque à toute autre station, depuis le Point-du-Jour jusqu'au pont de Charenton, à raison de 10 centimes par personne les jours ordinaires, et de 20 centimes les dimanches et jours fériés.

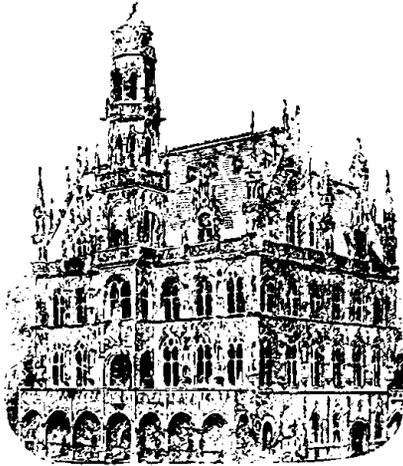
Ils desservent l'Exposition, tant sur la rive droite que sur la rive gauche, aux pontons du pont de la Concorde, du pont des Invalides, du pont de l'Alma et du pont d'Iéna.

C'est le moyen de transport le plus économique et le plus agréable, surtout pendant la belle saison.

*Chemin de fer Métropolitain.* — Il traverse Paris, dans

sa plus grande longueur, de la porte de Vincennes à la Porte-Maillot, avec des stations à la place de la Concorde et aux Champs-Élysées (entrée d'honneur de l'Exposition.) A la place de l'Étoile, deux embranchements s'en détachent : l'un qui, par le rond-point Victor-Hugo aboutit à la porte Dauphine ; l'autre qui, par l'avenue Kléber, aboutit à la place du Trocadéro, et par conséquent à l'Exposition.

*Chemin de fer Courcelles-Invalides.* — Cet embranchement double le chemin de fer de Ceinture entre la gare de Courcelles et celle du Trocadéro, s'en détache à ce dernier endroit, et par une grande courbe à travers Passy, la Seine, le Champ-de-Mars et le quai d'Orsay, aboutit à l'Esplanade des Invalides, rue de Constantine. Il dessert donc plusieurs des parties de l'Exposition, qu'il met par la Ceinture, en relation avec toutes les autres gares de Paris.



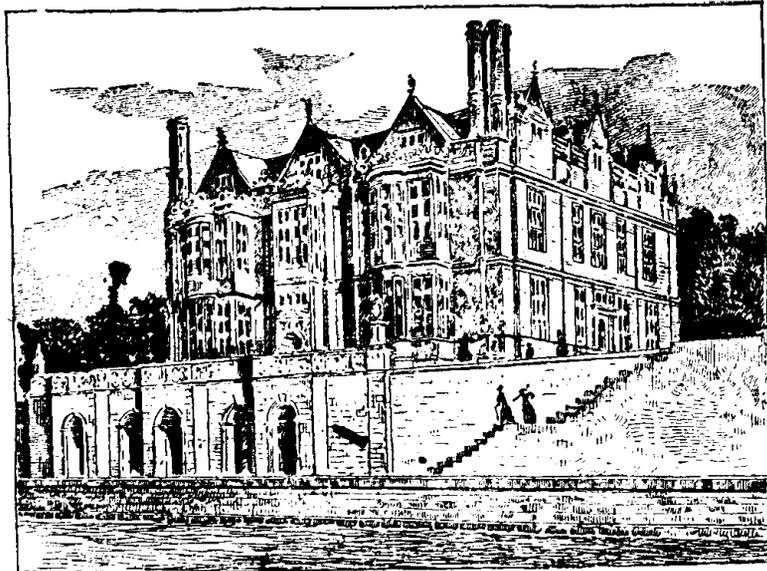
PALAIS DE BELGIQUE

*Tramways électriques de pénétration.* — Plusieurs nouvelles lignes de tramways électriques de pénétration, dont les tarifs sont de 15 centimes par personne en première classe, 10 centimes en seconde classe, dans l'intérieur de Paris, mettent en relation plusieurs points de la banlieue avec le centre de la capitale. Il n'est pas délivré de correspondances.

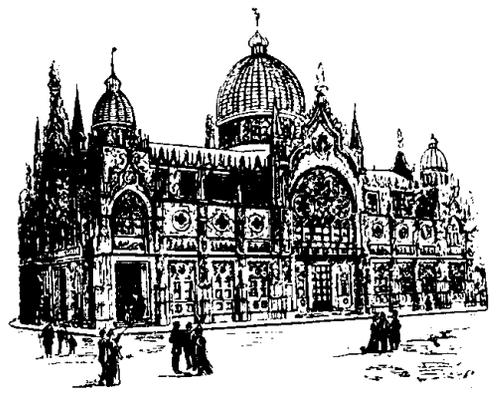
*Les transports dans l'Exposition.* — Ils se font par le trottoir mobile et le chemin de fer électrique, dont il a été amplement parlé au cours de ce volume, page 52, et aussi au moyen de fauteuils roulants, de filanzanes malgaches, etc.

Tarif des promenades en filanzanes : 5 francs par heure ; 2 fr. 50 par demi-heure ; 1 fr. 50 par quart d'heure et 1 franc par course, de la place de Trocadéro à la Seine et vice versa.

La religion est le bien du peuple ; elle est le bien de l'Etat. Douter de la nécessité de la religion, c'est une erreur personnelle ; la combattre, c'est un attentat social. — MONTESQUIEU.



PAVILLON DE LA GRANDE-BRETAGNE



PALAIS ITALIEN

L'HABITUDE ET L'AMOUR

J'étais triste et seule.

Un jour que je dormais sans sommeil et que je rêvais sans rêve, un spectre habillé de gris des pieds à la tête, le visage placide et les yeux sans couleur, vint ouvrir ma porte.

D'une voix lente et monotone, il me demanda s'il fallait entrer, je lui fis un signe que oui.

A peine eut-il franchi mon seuil, que je vis un autre spectre noir, au visage blême, se glisser par la porte ouverte et s'enfuir. Je le reconnus. Depuis longtemps il habitait avec moi ; c'était l'Ennui.

— Bon voyage ! criai-je en riant.

Et j'allai au-devant du spectre gris, lui faisant bon accueil et cordiale hospitalité.

— Je suis l'Habitude, me dit-il. Veux-tu de moi ici ?

— Oui-dà, et vite, répondis-je.

Sans plus attendre, elle prit place à mon foyer. Je m'accoutumai à elle, et même la pris en amitié. Elle était de douce compagnie et d'humeur égale. Nous vivions heureuses, lorsqu'un jour, au moment où nous causions ensemble, ma fenêtre vola en éclats, et l'Amour qui voltigeait au dehors, entra bruyamment en cassant les vitres avec ses ailes.

Je courus après lui, le recueillis dans mon sein, le réchauffai de mes baisers et l'abritai à mon foyer. Bientôt nous devînmes bons amis. Il m'apprit à parler comme lui, je lui appris à parler comme moi, et déjà nous nous entendions, quand l'Habitude vint à se lamenter.

— Ne m'as-tu donc fait accueil que pour me chasser, ingrater ? me dit-elle. Que veut cet enfant étourdi ? Ne sais-tu pas que ses flèches blessent mortellement et qu'il tire au hasard ? De quoi s'avise-t-il ? N'étions-nous pas heureuses ?

Je suivis l'Amour qui voulut quitter la maison ; mais l'Habitude me suivit, et je n'osai plus tourner la tête...

AUGUSTINE BROHAM.

C'est pendant l'enfance que l'on pose les bases de son bonheur futur.

Lorsque les jeunes gens n'ont pas de religion, ils envoient la morale à tous les diables. — D'ALEMBERT.

Si l'objet pour lequel on se dévoue est une illusion, le dévouement n'en est pas moins une réalité.

L'école est le champ de bataille où se décidera la question de savoir si la Société restera ou non chrétienne. — LÉON XIII.

L'instruction sans éducation est un torrent sans digue, et l'éducation sans religion, un foyer sans feu. — AUGUSTIN COCHIN.

SOUS L'ŒIL DU PUBLIC

M. L'ABBÉ DELAVIGNE

Nos lecteurs ne sont pas sans avoir appris la mort de M. l'abbé Jules-Marie-Claude Delavigne, P.S.S., l'un des plus renommés et des plus anciens professeurs du Séminaire de Montréal. C'est une perte regrettable car l'illustre défunt s'était dévoué depuis un demi-siècle à la cause de l'enseignement classique à Montréal et il avait attaché son nom à la fondation d'une maison d'éducation qui fait l'honneur de la religion et du pays.

Les funérailles, qui ont eu lieu le 4 mai, ont été imposantes. Les élèves des Séminaires de Théologie et du Petit Séminaire y assistaient. Le soir, une assemblée importante des anciens élèves du collège de Montréal avait lieu au Cabinet de Lecture Paroissiale pour rendre hommage à la mémoire du regretté savant.

M. L'ABBÉ JULES MASSICOTTE

Les journaux quotidiens ont annoncé la nomination de M. l'abbé Jules Massicotte à une charge importante, à l'évêché des Trois-Rivières. Nous avons cru faire plaisir à nos lecteurs de cette région, en publiant le portrait du nouveau titulaire et quelques notes biographiques.

M. l'abbé Massicotte est né à Saint-Prospère, comté de Champlain, le 27 mai 1871. Il suivit d'abord les classes de l'école paroissiale, puis il fit ses études clas-



M. E. LAFONTAINE



M. J.-A.-C. MADORE



M. W.-J. WHITE



M. E. BROSSARD

siques et théologiques au Séminaire de Montréal. Ordonné prêtre le 29 juin 1897 par Mgr Lafèche, de vénérée mémoire, il fut envoyé à Rome pour compléter ses études théologiques. Après deux ans de séjour au Collège Canadien, il obtint le titre de directeur en théologie, Mgr F.-X. Cloutier, évêque des Trois-Rivières, l'a alors appelé auprès de lui pour occuper le poste de vice-chancelier.

Les élections du Barreau de Montréal ont eu lieu le premier mai courant et ont provoqué un intérêt inaccoutumé cette année. Il était donc de notre devoir de mettre sous les yeux de nos lecteurs les portraits des principaux officiers qui sont sortis vainqueurs de cette lutte très animée.

M. J.-A.-C. MADORE

M. J.-A.-C. Madore, le bâtonnier réélu, est avocat depuis 1884 ; il est député du comté d'Hochelaga au Fédéral depuis 1896.

M. EUGÈNE LAFONTAINE, C.R.

M. Eugène Lafontaine, le nouveau syndic, est avocat depuis 1879. Il est professeur de droit romain à l'Université Laval de Montréal.

M. W.-J. WHITE

M. W.-J. White a été réélu trésorier. Il est avocat depuis 1883.

M. EDMOND BROSSARD

M. Edmond Brossard est un jeune avocat qui ne fait partie du Barreau que depuis 1898.

Ces officiers sont des membres très estimés du Barreau et nous croyons que sous leur direction la belle corporation des avocats ne peut que continuer à marcher avec le progrès. Nous félicitons ces messieurs de leur élection.



M. L'ABBÉ J. MASSICOTTE

LA PATRONNE DES MARINS

Notre capitaine était homme de brave mine. Il commandait sans blasphémer, il recevait le contre-temps sans donner aucun signe d'impatience.

Dans sa cabine, il y avait une image de la Vierge.

—Capitaine, que dites-vous de ce temps ?

—C'est un chien de temps. Nous danserons ! Peut-être même que la danse nous forcera d'arrêter. Mais le bâtiment est bon et le capitaine heureux. J'ai cinquante années d'âge et cinquante années de mer, étant né sur l'eau. J'ai navigué toute ma vie ; il ne m'est pas arrivé de gros accidents sur la route de Rome. Des autres routes, je m'en suis tiré.

—Capitaine, j'ai vu dans votre cabine l'image d'une certaine Dame. Est-elle la patronne du bâtiment ?

Il se mit à sourire.

—Son Excellence la Compagnie des Messageries impériales se passe de patronne ; le bâtiment a nom *Lycurgue* ; connaissez-vous ce saint-là ? Mais la Dame dont vous parlez est ma patronne à moi.

—Capitaine, est-elle votre patronne depuis longtemps ?

—Depuis un certain jour, où je vis de près le fond de la mer, moi et quelques autres, qui ne regardions pas le ciel souvent.

— Sans espoir de secours, nous nous trouvâmes plus dévots que nous ne disions ; nous fîmes vœu à Notre-Dame de la Garde.



M. L'ABBÉ DELAVIGNE

— Elle nous donna la remorque. Nous rentrâmes au port comme menés par la main. Nous avons acquitté notre vœu en chemise et pieds nus, chantant les litanies. La bonne Vierge fait bien les choses. Quelque temps après, elle m'a donné ma femme ; ma femme m'a donné ma fille.

— Ma femme et ma fille prient pour moi devant Notre-Dame de la Garde, et leurs prières brûlent comme deux cierges de cire très pure. Elles demandent à la bonne Vierge que je meure dans mon lit, en bon état, bien confessé.

— Elles font valoir que nous aurons été assez séparés sur cette terre pour ne l'être pas durant l'éternité. Dieu leur donnera ce qu'elles demandent. Ma fille me fermera les yeux et ensevelira mon pauvre corps.

— Ainsi, rentrez dans votre cabine, et dormez aussi tranquillement que moi."

LOUIS VEUILLOT

Il ne faut céder à l'ennemi qu'en faisant le vide autour de lui, en le prenant de toutes ses ressources. —CHANZY.

Une nation n'est réellement forte que si son organisation militaire est sérieuse, complète et puissante. —CHANZY.

L'émulation, c'est le besoin de l'héroïsme : il n'y a que cela pour les armées. —JULES CLARETIE.

Rien ni personne ne saurait arrêter les destinées providentielles de notre grande nation. —LE FLO.

# AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE MME ANDRÉE

## LA LÉGENDE DES DEUX AMOUREUX

Il était deux Amoureux  
Qui s'en allaient bienheureux.  
Lui très blond, les yeux très bleus.  
Elle, les yeux noirs et brune :—  
Qui s'en allaient bienheureux  
Dans les bois.—au clair de Lune—

Chassés par le jour vermeil,  
Engourdis par le sommeil,  
Ils maudissaient le soleil  
Et sa lumière importune.—  
Engourdis par le sommeil  
Jusqu'au soir—au clair de Lune—

Une nuit sous les cieux lourds,  
Voulurent s'aimer toujours  
Et par de folles amours  
Braver l'humaine fortune :—  
Voulurent s'aimer toujours,  
Se fondre en rayon de Lune.—

Ils connurent les secrets  
Des vains désirs, les regrets.  
S'attardaient les pauvrets  
Tout le jour—jusqu'à la brune.—  
De vains Désirs, de regrets  
Moururent au clair de Lune.—

L'astre leur fut indulgent,  
Leur versa ses pleurs d'argent :  
Sous un saule au vert changeant,  
Ils eurent tombe commune  
Et leur ame se figeant  
Devint un rayon de Lune.—

O chercheurs des soirs févres,  
O vous, pâles amoureux,  
Songez aux deux ténébreux.  
Craignez pareille infortune.—  
De l'Ame des Amoureux  
Sont faits les rayons de Lune.

MAURICE BOUKAY.

## LE LIVRE DE COMPTES DE LA MÉNAGÈRE

La première et la principale condition pour conduire avec sagesse et s'éviter bien des embarras, quel que soit le genre d'affaires dont on s'occupe, est de tenir compte avec un soin scrupuleux des recettes perçues, des dépenses qu'entraînent infailliblement toute administration.

Il n'est donc pas inutile, mes chères lectrices, de vous indiquer un moyen de remplir facilement cet important devoir, puisque souvent de la bonne tenue de la maison, dépend le succès et la fortune du mari.

Ma méthode est des plus simples ; elle permet de voir en tout temps si l'argent donné pour la maison est intelligemment réparti, ou sur quel point peuvent porter les réformes, s'il y a lieu d'en faire. Elle a été expérimentée par plus d'une ménagère et toutes s'en sont déclarées satisfaites.

Procurez-vous un cahier d'environ trois cents pages d'une vingtaine de lignes chacune et séparées en deux colonnes. Sur les deux ou trois premières pages, copiez la liste suivante :

Ameublement de maison (neuf).....	30
"          (réparation).....	34
Amusements.....	38
Assurances.....	40
Caisse.....	25
Comptes courants.....	127
Chauffage.....	42
Bois.....	43
Charbon.....	45
Cheveux, barbe et toilette.....	47
Correspondance.....	49
Cadeaux.....	51
Dentiste.....	53
Divers.....	55
États mensuels.....	7
État annuel.....	5
Eglise et charité.....	60
Eclairage.....	62
Glace.....	64
Habillements et lingerie.....	66

Journaux.....	70
Joujou.....	72
Lavage.....	74
Livres et papeterie.....	76
Médecin.....	78
Nourriture.....	80
Bonbons.....	82
Beurre.....	84
Épicerie.....	86
Fruits.....	100
Lait.....	102
Légumes.....	104
(Œufs.....	106
Pâtisseries.....	105
Pommes de terre.....	110
Viande.....	112
Remèdes.....	118
Servante.....	120
Taxes.....	123
Tramway.....	124
Voyages.....	125

Chacune peut et doit se composer ce tableau suivant les dépenses qu'elle sait avoir à faire tout en conservant l'ordre alphabétique.

Puis chaque article de l'index est inscrit au haut de la page correspondante au numéro de cet item du tableau que vous venez de faire. Votre cahier est maintenant prêt à recevoir vos entrées.

A la page 127, portant l'entête "comptes-courants" vous inscrivez vos dépenses journalières. Puis à vos moments de loisir, ou à la fin du mois, si vous le préférez, reportez à la première colonne des divisions auxquelles elles appartiennent, chacune de ces dépenses ; les trente jours écoulés, vous additionnez et mettez le total dans la deuxième colonne. Vous avez ainsi sous les yeux, sans être forcée de vous donner beaucoup de peine, toutes les dépenses du mois, avec la date du jour où vous les avez faites.

Maintenant à la page 7 "états mensuels" recopiez votre index, puis séparez ce qui reste en treize colonnes ; les douze premières portent le nom d'un mois de l'année et la dernière est réservée à l'addition générale. Vis à vis chaque article sera porté le total des dépenses de ces mois. La somme de ces totaux devra correspondre exactement avec celle qui apparaît au "comptes courants."

L'on répète pour l'état annuel avec cette différence que les montants inscrits sont ceux de l'année au lieu de ceux du mois.

Quelques minutes de réflexion vous feront bien comprendre ma méthode : hors la préparation du cahier, elle demande peu de travail et peu de temps. L'habitude est bientôt prise d'inscrire tous ses achats et je la crois très-efficace pour développer cet esprit d'ordre si nécessaire à tous ; mais peut-être plus particulièrement à la ménagère dans les mille et un détails de la tenue d'une maison.

## RENSEIGNEMENTS UTILES

**Culture des oignons à fleurs à la maison.**— Cette culture est très facile. On plante en pots les oignons à fleurs en septembre, octobre ou novembre, on arrose un peu puis on les place dans une cave ou autre chambre fraîche et obscure pour leur faire pousser leurs racines, et on les y laisse cinq ou six semaines ou davantage si on le désire ; quand les racines se seront bien développées et que les feuilles commenceront à paraître, on peut alors rentrer les pots successivement ou tous à la fois dans un appartement éclairé et modérément chaud.

Nous conseillons de planter les bulbes le plus tôt possible si l'on veut en avoir des fleurs pour les fêtes de Noël ou du jour de l'an.

Voici, d'ailleurs, pour ceux de nos lecteurs qui voudraient plus de renseignements sur cette culture, quelques détails supplémentaires :

**Floraison des bulbes à fleurs.**— Au sortir de la cave les pots d'oignons à fleurs sont placés près d'une fenêtre bien éclairée et ensoleillée. Donnez des arrosages fréquents et autant d'air frais que possible. Évitez la poussière. Une fois en fleurs, celles-ci durent d'autant plus longtemps que la température est plus froide.

**Soins des bulbes après la floraison.**— Après la floraison on laisse les plantes en pots, à la même place si on le peut, pendant quelques semaines, pour permettre aux bulbes d'atteindre leur maturité, puis on les met en cave ou dans un endroit sec et obscur jusqu'à l'automne suivant. On les plantera alors, non plus en pots, mais au jardin, afin de les y faire reprendre vigueur pendant un an, avant de recommencer leur "culture forcée" à la maison.

**Sol pour oignons à fleurs cultivés à la maison.**— Toute bonne terre de jardin légère et riche peut suffire ; mais si l'on veut obtenir une riche floraison, nous conseillons d'employer un compost formé de parties égales de sable, bonne terre de jardin et fumier de vache bien pourri ; ou bien le mélange suivant : bonne terre sablonneuse additionnée de terreau de feuilles.

N'employez aucun fumier frais, car il pourrait amener la pourriture des bulbes ou provoquerait une croissance exagérée de feuillage.

**Plantation des oignons à fleurs pour la maison.**— On plante les oignons à fleurs séparément ou en groupes dans des pots suffisamment grands, mais sans exagération ; en groupes, on en obtient de très beaux effets. On plante les bulbes de manière qu'ils soient complètement recouverts, mais que leur pointe soit à fleur de terre ; ne les enfoncez pas de force dans le sol, car cela durcirait la terre sous eux.

Donnez un bon arrosage, puis mettez les pots en cave, dans l'obscurité, pour favoriser la croissance des racines. Arrosez de temps en temps, quand le sol devient trop sec. Les oignons doivent rester en cave au moins cinq ou six semaines pour que les racines soient aussi vigoureuses que possible avant qu'on les rentre à la maison pour la floraison. Il faudrait cependant les rentrer plus tôt si la partie aérienne se mettait à croître avec vigueur.

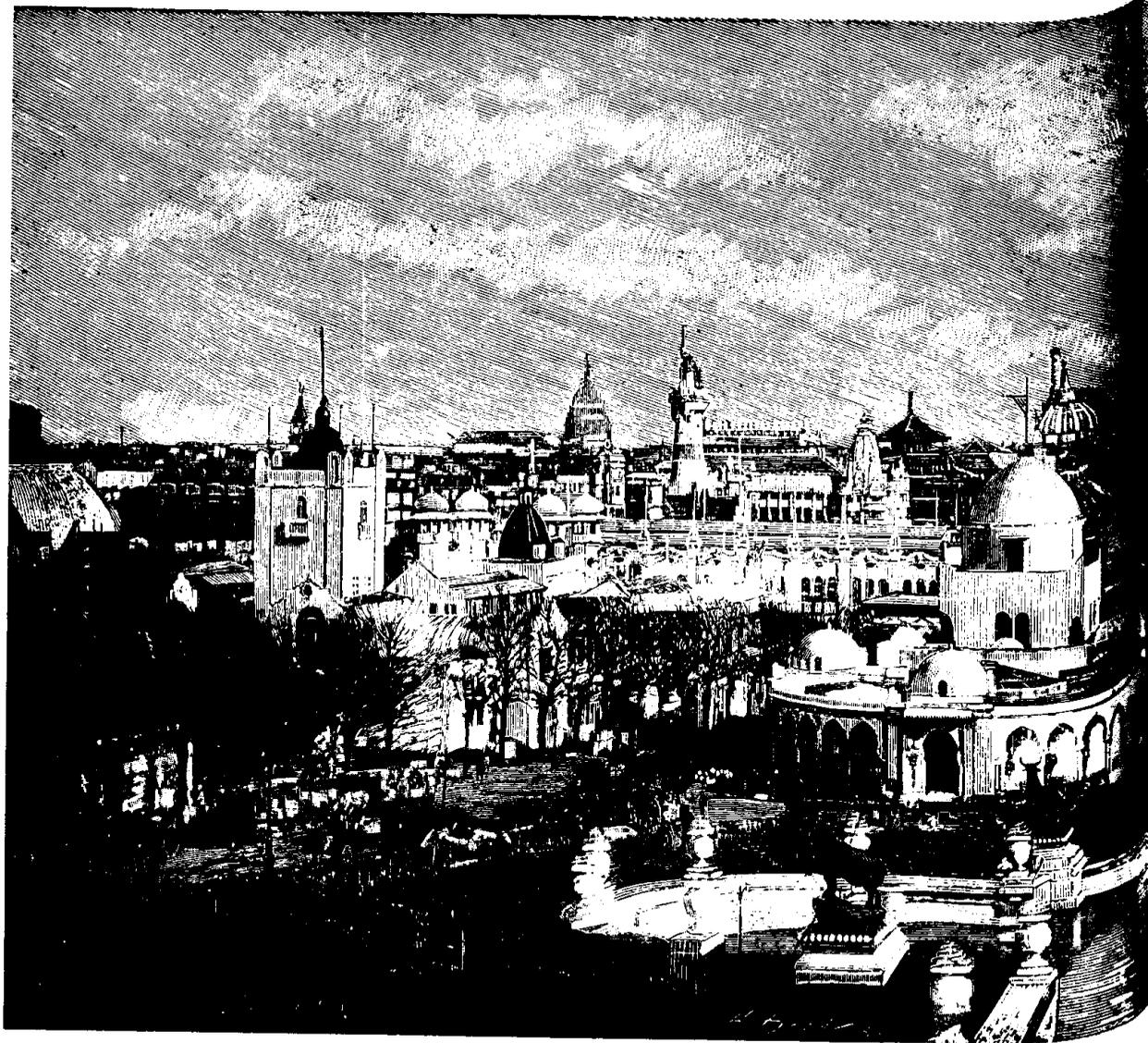
## A LA CUISINE

**Crème aux pommes.**— Battez les blancs de trois œufs en une mousse légère, puis ajoutez graduellement cinq à six cuillerées à soupe de pommes en compote, continuez à battre jusqu'à ce que votre mélange ait l'apparence d'une crème fouettée. Sucrez au goût.

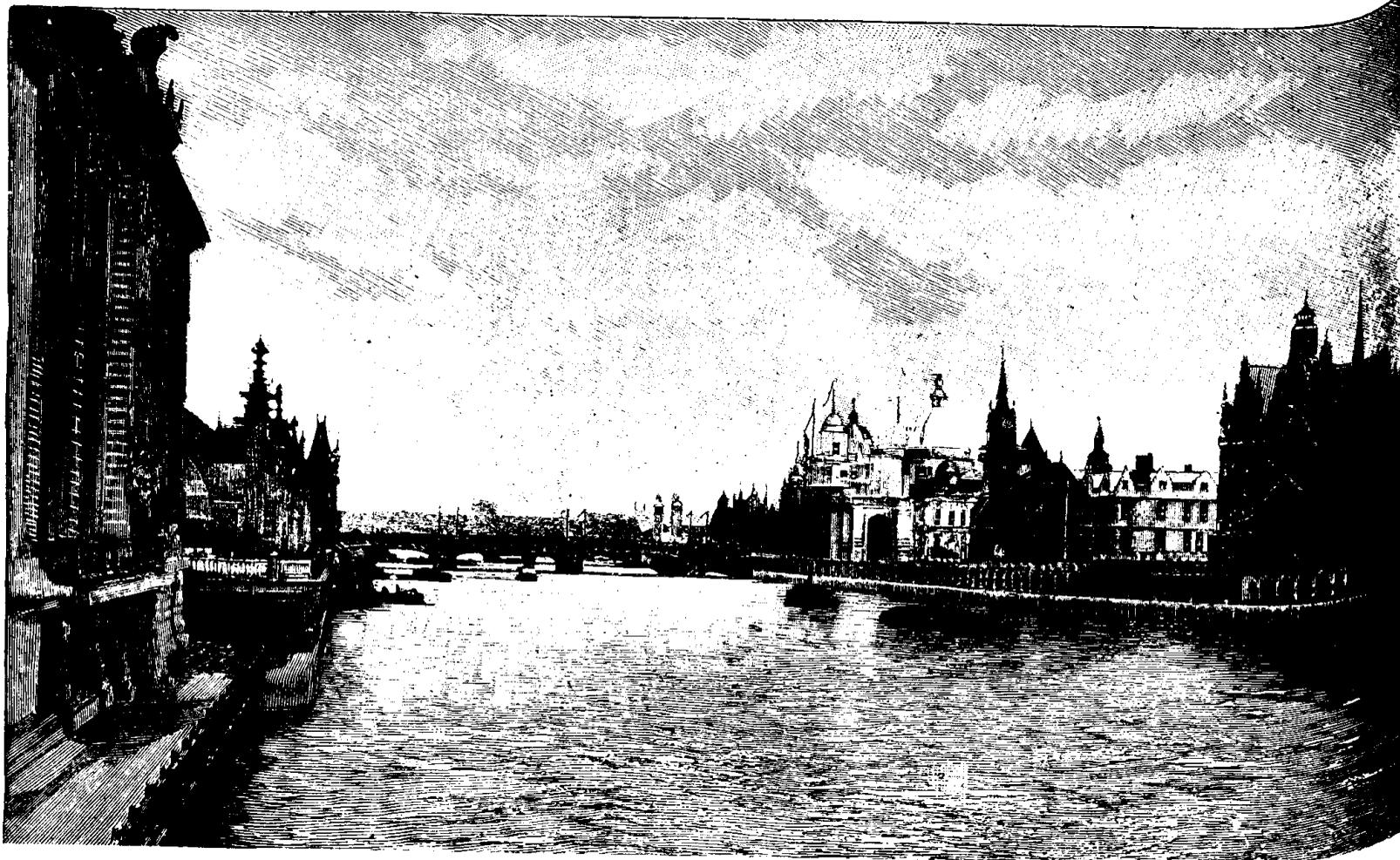
**Canard à la béarnaise.**— Faites cuire votre canard avec bouillon, vin blanc, bouquet garni, clous de girofle. Dans une autre casserole, faites roussir les oignons en rondelles, mettez alors un peu de farine, ajoutez le canard et sa cuisson et un filet de vinaigre.

**Tôt-fait.**— Prenez le poids de trois œufs en sucre ; le poids de deux œufs de farine ; le poids d'un œuf de beurre, le zeste d'un citron, quelques amandes mondées, que vous pilez avec le sucre ; tournez les trois jaunes d'œufs avec le sucre ; ajoutez peu à peu, en travaillant toujours cette pâte, la farine, puis le beurre, puis les trois blancs d'œufs, battus en neige ; cuisez au four.

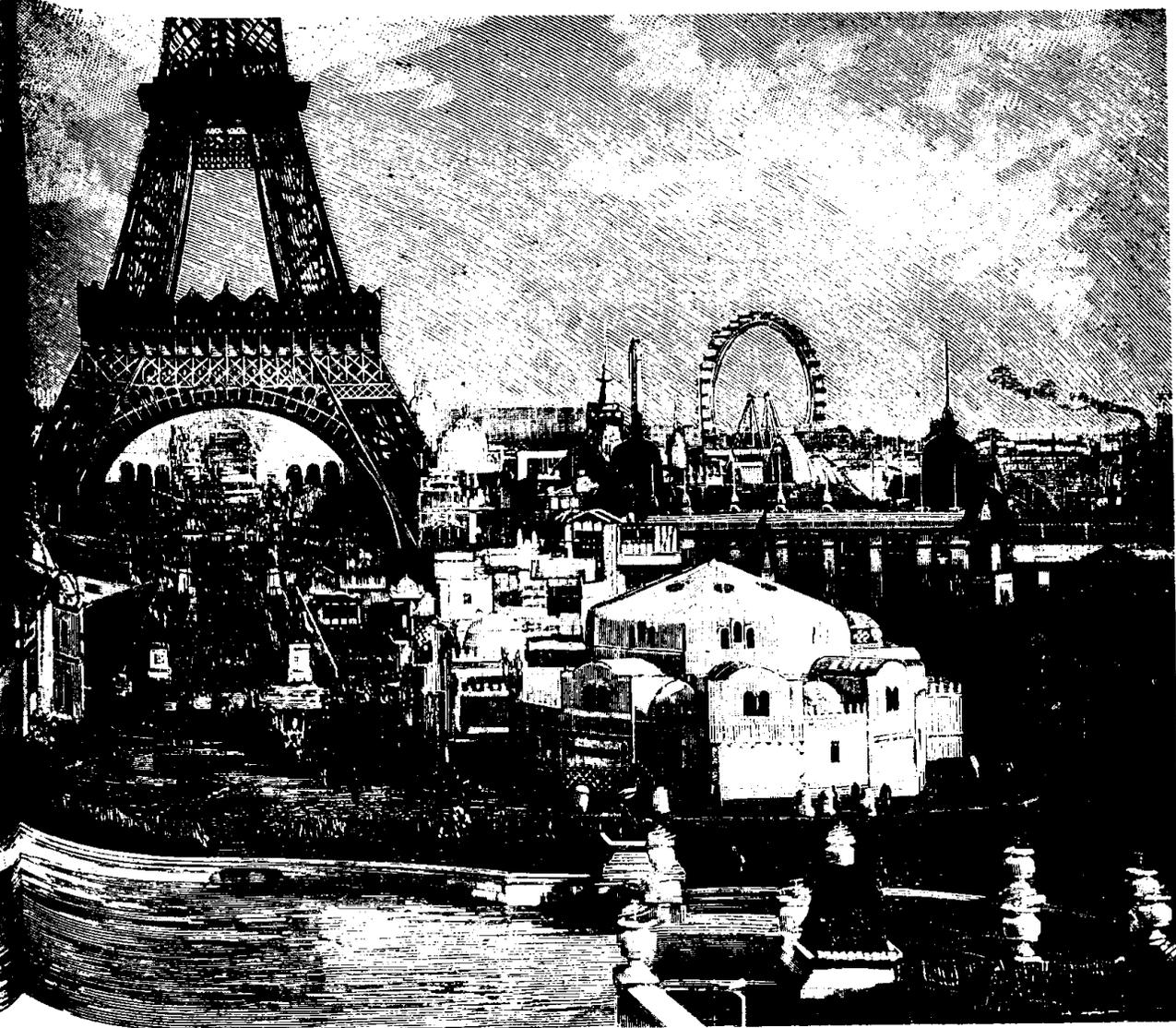
**Chocolat.**— On prend un bâton de chocolat, on le casse en 2 ou 3 morceaux, on le plonge dans une tasse remplie d'eau bouillante, on met cette eau sur le feu dans une petite casserole, on laisse bouillir ; au bout de quelques minutes le chocolat se dissout, alors avec une cuillère on remue, en tournant doucement le chocolat déposé au fond de la casserole. Il se délaie très facilement et monte en moussant comme du lait. Pour empêcher qu'il ne se répande, tenant d'une main la queue de la casserole, posez celle-ci sur le fourneau à l'endroit où il est froid, remettez le chocolat sur le feu, ôtez-le quand il monte. Procédez ainsi trois ou quatre fois. Le chocolat s'est épaissi et sera excellent.



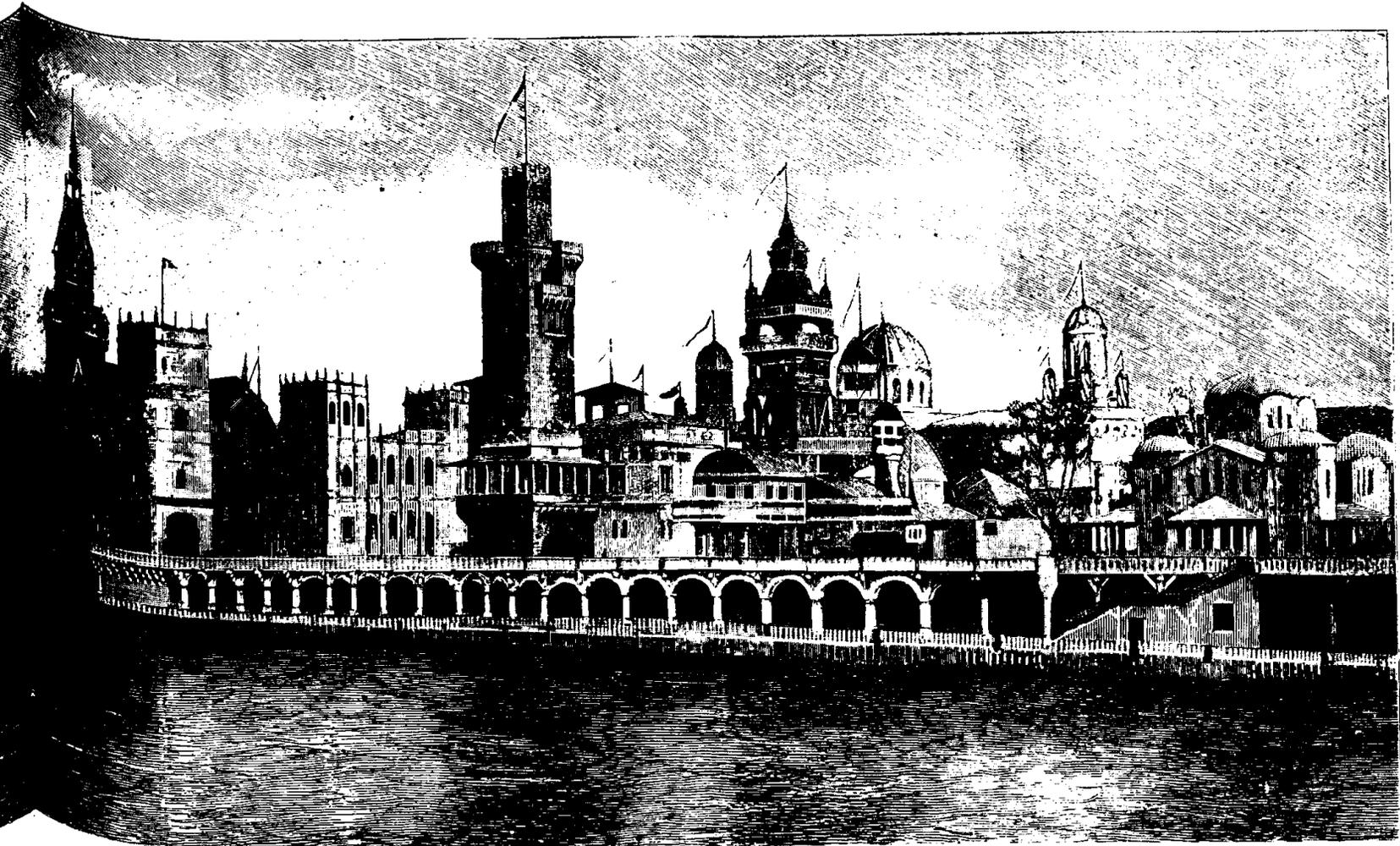
Le Champ-de-Mars à vol d'oiseau.



L'EXPOSITION D



Vue prise du bassin du Trocadéro



à rue des Nations

# DE PARIS DE 1900

## LE TOUR DU MONDE

Par LE PASSANT

M. Charles Frohman a fait traduire en anglais la pièce de M. Rostand, qu'il fera représenter en Amérique. Le rôle du duc de Reichstadt sera joué par Mlle Maud Adams.

Mlle Hélène Gould a consacré une somme de \$100,000 à l'érection d'un panthéon américain sur l'esplanade de l'Université de New York. MM. MacKim-Mead et White sont les architectes de ce monument qui sera désigné sous le nom de "Hall of Fame."

Inconsolable de la mort de sa fille, une lingère de Chicago gardait le corps de sa chère défunte embaumé dans une malle.

Depuis quatre ans, elle emportait ainsi son trésor de ville en ville pour le contempler en ses heures de loisir.

La police vient de découvrir le secret de cette ouvrière qui a dû laisser enterrer son enfant.

Dans la Sibérie orientale vient de se fonder une nouvelle secte qui prend une grande extension et se réclame de Judas Iscariote, le traître de la Bible.

Les adeptes de cette secte prétendent que Judas fut le seul vrai disciple du Christ, parce qu'il se repentit de son crime et le racheta en se pendant.

S'inspirant de ce modèle, les croyants jurent de mourir de la même façon que Judas le jour où ils en recevront l'ordre de leurs prêtres.

Le succès de l'*Aiglon* offre l'occasion d'exhumer un souvenir du duc de Reichstadt.

Se rappelle-t-on qu'il fut question en Belgique de le choisir pour roi, après la révolution de 1830 ? Le pays était encore rempli d'anciens soldats de Napoléon, la maison d'Autriche avait de fidèles partisans, il était donc assez naturel de penser à ce représentant de deux dynasties. L'idée fit son chemin et devint populaire, mais les politiciens intervinrent, firent comprendre que les puissances ne permettraient pas l'élection du duc de Reichstadt. Et l'on passa à d'autres candidats : l'*Aiglon* ne devait régner nulle part.

Le général Cronje, sa femme et trois officiers de son état-major sont arrivés le Samedi-Saint à Sainte-Hélène. Ils étaient sous la garde d'un colonel anglais. Le gouverneur les a reçus avec égard et les a fait conduire à la maison qui leur est destinée.

Deux jours après arrivaient aussi à Sainte-Hélène, 500 prisonniers boers et parmi eux un colonel allemand, Schiel, fait prisonnier avec plusieurs Français au combat glorieux où le colonel de Villebois-Mareuil fut tué. Le colonel allemand a cherché à s'évader. Il a été repris et on l'a averti qu'on avait l'ordre de le fusiller s'il tentait de nouveau de s'évader.

Après l'Alaska et la Sibérie, voici le Japon envahi à son tour par les chercheurs d'or.

C'est dans la province de Kitani, au nord-ouest du Japon, qu'on a découvert des terrains riches en métal précieux qui s'y étendent sur une superficie d'environ huit cents hectares.

La fièvre de l'or n'a pas tardé à faire son apparition et un nombre énorme de gens en quête d'aventures ont aussi envahi le district. On jugera de l'intensité de l'immigration par un seul exemple : le village de Esahi comptait tout récemment encore, 400 habitants ; il y en a 8,000 aujourd'hui ; la petite localité d'hier sera transformée, sous peu, en ville importante.

Il paraît bien certain que la concorde la plus entière

n'existe plus entre les généraux anglais. On dit que lord Roberts met à l'écart lord Kitchener et même on ne sait plus où ce dernier se trouve en ce moment. On assure qu'il est tout simplement chargé de veiller à la sécurité des derrières de l'armée.

Ce n'est pas tout, lord Roberts a enlevé son commandement au général Gatacre et l'a fait partir pour l'Angleterre.

Ce n'est pas tout encore, lord Roberts a fait parvenir au War Office un rapport extraordinairement sévère contre sir Buller et sir Warren. Il leur reproche en terme très amers leur conduite des opérations militaires devant Ladysmith, à Spion-Kop sur la Tugéla, et les accuse d'avoir par impéritie causé les revers subis alors par l'armée anglaise.

Pendant que les éleveurs de chevaux se lamentent sur la concurrence croissante des automobiles, d'autres éleveurs sont en train de doter la zoologie d'une nouvelle espèce d'animal.

Cet animal s'appelle zébroïde. On l'obtient par le croisement du zèbre et de la jument.

Le zébroïde est un mulet *sui generis* très fort, très vif, mais très docile. Sa peau est à l'épreuve des piqûres de la mouche tsé-tsé, ce qui permettrait, dit-on, de l'employer au centre de l'Afrique.

Des expériences intéressantes sur ce nouveau genre d'élevage se poursuivent en ce moment au Brésil et le ministre des Etats-Unis à Rio-de-Janeiro les a trouvées assez concluantes pour en faire l'objet d'un rapport à son gouvernement.

Le record de la recette dans l'Eldorado des artistes dramatiques d'Europe — nous avons nommé l'Amérique — appartient à Sir Henry Irving, le grand tragédien anglais, et à l'excellente artiste Miss Ellen Terry, qui viennent d'accomplir une tournée aux Etats-Unis.

En trois semaines, ils ont récolté, à Chicago, 75,000 dollars.

Le record appartenait jusqu'à présent à Mme Sarah Bernhardt qui, en 1892, a fait 21,000 dollars de recettes par semaine.

L'an dernier, Richard Mansfield a gagné \$32,000 avec *Cyrano de Bergerac*.

Si Sarah Bernhardt veut... si elle veut monter l'*Aiglon* à l'Amérique, nul doute que le record ne lui réappartienne. Mais voudra-t-elle ?

Les partisans des Boers ont résolu de forcer le président McKinley à choisir entre l'intervention et la défaite aux prochaines élections.

Des agents vont être envoyés dans tous les Etats afin d'obtenir des signatures pour une pétition demandant au président d'intervenir. Quiconque signera cette pétition s'engagera aussi par écrit à ne pas voter pour M. McKinley à moins qu'il n'intervienne avant le 1er novembre.

Deux mois avant les élections présidentielles, les organisateurs du mouvement soumettront la pétition et les engagements au président.

Les fonds nécessaires pour exécuter ce projet seront souscrits par les personnes sympathiques aux Boers. On espère que le gouvernement du Transvaal contribuera à ces fonds. Une somme de \$500,000 sera, croit-on, suffisante pour l'exécution du projet.

Le *Cri de Paris* raconte une amusante méprise dont l'empereur d'Allemagne a été victime :

Depuis le mois d'octobre 1898, tous les corps de garde de Berlin possèdent les portraits de l'empereur

et de l'impératrice ; cette mesure fut prise à la suite d'une mésaventure très désagréable survenue à Guillaume II, un jour qu'il se promenait en bourgeois, "sous les Tilleuls." Arrivé à la "Neue Wache", il engagea une conversation avec le factionnaire préposé à la garde des canons pris à la France en 1870.

L'impératrice écoutait. Le factionnaire, un brave Poméranien, ignorant la qualité de son interlocuteur, lui dit textuellement : "Ferme ta boîte, drôle de gaillard ! mon canon ne te regarde pas. Pousse-toi plus loin avec ta vieille !"

L'empereur mortifié, appela le lieutenant de garde, se fit connaître, infligea une punition au naïf grenadier et le lendemain inondait les salles de garde de son portrait et de celui de l'impératrice.

L'auteur de l'hymne national de la république du Transvaal est une femme, Mme Catharina-Felicia Van Rees. Comme Rouget de Lisle pour la "Marseillaise", elle en a composé à la fois la musique et les paroles. Et c'est sur la demande de son ami, Thomas Burgers, alors président de la république sud-africaine, que, pendant l'automne de 1895, elle créa ce chant patriotique qui fut plus tard officiellement adopté par le volksraad et qui conduit aujourd'hui les Boers à la conquête de l'indépendance.

Mme Felicia Van Rees est aujourd'hui une femme d'un âge avancé. C'est une Hollandaise d'origine, née à Zutphen, d'une de ces familles dont les ancêtres sont allés peupler le Transvaal. Très musicienne et très artiste elle a manifesté dès son enfance des aptitudes spéciales pour la poésie. Elle a écrit plusieurs nouvelles, des opérettes et des comédies qui sont estimées dans la littérature des Pays-Bas. Elle s'est installée, il y a quelques années, à Darmstadt, où elle vit entourée de la considération générale.

Notre confrère Jean Rameau, dans le *Gaulois*, a écrit une amusante chronique ayant pour titre : "L'École de la Laideur". Il y a beaucoup de vrai dans sa plaidoirie. Il est certain que le travail, les affaires, les soucis n'embellissent pas la femme. — Mais (outre qu'il y a des cas où son devoir est d'accepter cet... enlaidissement) croit-on que le travail, quelle que soit sa forme, que les peines, les fatigues du ménage, de la famille, ne la ravagent pas tout autant que les besognes mercantiles ou intellectuelles ? — Evidemment, si tous les hommes apportaient au foyer la manne nécessaire, plus la tendresse, la délicatesse et le dévouement, leurs compagnes ne réclameraient pas leur part de labeur et de lutte. C'est parce qu'il y a du haut en bas de l'échelle sociale des ivrognes, des joueurs, des noceurs, des spéculateurs hasardeux, que les femmes ont dû apprendre à se défendre et à vivre de leur vie propre. — Les seules oisives, gâtées, adulées, sont... celles que vous savez — Les plus heureuses dans la vie régulière, si elles ont un peu de cœur, s'usent aussi bien à veiller leurs malades, à guider leurs enfants, à défendre le foyer contre les coups du sort. Elles ne songent guère à leur "beauté..." — et elles ont bien tort, avouons-le, puisqu'au fond l'homme ne semble priser que cela en elles.

Heureusement que je connais encore quelques ménages où l'on s'aime même quand on n'est plus beaux... — où l'on s'aime même mieux, flétris par les épreuves, qu'au temps où l'on brillait de l'éclat... — qu'hélas l'oisiveté elle-même ne saurait conserver éternellement.

Et puis, pour rester sur ce terrain esthétique, cher aux poètes, reconnaissons que la femme qui gagne, dans les affaires, de quoi se payer une domestique, s'habiller avec élégance et maintenir le confort dans son intérieur, sera tout aussi agréable à regarder que si elle avait gratté les pots, lavé le linge sale, et cuit du poisson, vêtue de vieux habits, éclairée par des lampes fumeuses ou de la chandelle.

Les théories sont toutes amusantes. Elles provoquent les discussions intelligentes. Mais aucune n'est d'application absolue. Que chacun fasse ce qu'il doit faire et tout ira bien.

## LA SCIENCE POUR TOUS

## NOS FLEURS CANADIENNES

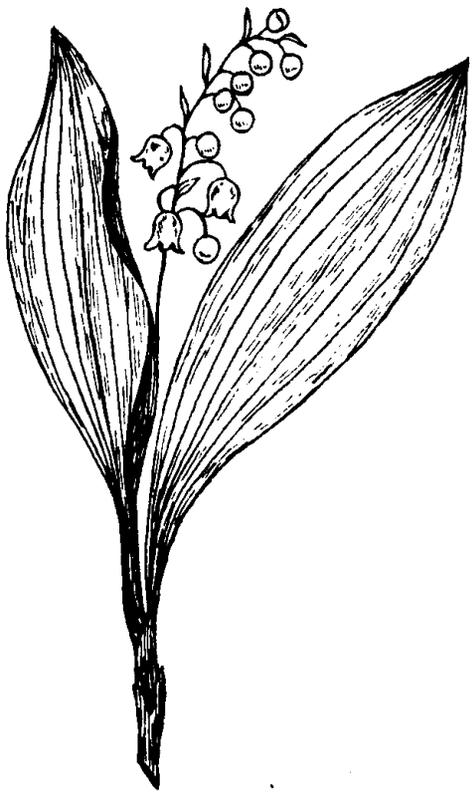
LE MUGUET

Famille des liliacées.—Muguet de mai.—*Convallaria majalis*

Un jour du mois de juin 1899, en compagnie de trois botanistes amateurs, j'ai parcouru tous les sites intéressants du coteau qui s'étend au nord des Trois-Rivières.

Après avoir admiré le parc Vanasse, le Cap à la Corneille, le minuscule lac Cressé et bien d'autres endroits chers aux Trifluviens, nous revenions tout joyeux, avec chacun notre moisson de fleurs sauvages, lorsque nous fûmes arrêtés par un souffle de parfum qui nous enveloppa. Et ce parfum ne nous semblait pas inconnu, mais quel pouvait-il être ? Aucune des plantes qui croissaient à nos pieds ne pouvait le produire.

Cependant, chaque vague de la brise, en se succédant, nous apportait une part de cette délicieuse odeur et nous en inondait. Les fleurs dont elle provenait ne pouvaient être loin. Je m'avançai dans la direction du vent et j'aperçus à quelques pas devant moi, sur le bord d'un sentier, une surface d'une dizaine de pieds entièrement couverte d'une nappe épaisse de jolies feuilles vertes, ovales-lancéolées, au-dessus desquelles on voyait "poindre silencieuses et parfumées les cloches de satin du muguet." Ce fut une fête.



Oh ! les "blancs muguets couleur de lait," comme nous les avons cueillis. Ils nous semblaient plus odorants que ceux que l'on cultive, ces pauvres égarés.

Nous étions fiers de notre trouvaille. Il y avait de quoi !

Nos botanistes : Provancher, Moyen et Orban, ne les ont jamais rencontrés ailleurs que dans les jardins, et ici ils nous offraient leur âme odorante, en pleine forêt, loin des habitations, dans le silence et le recueillement d'une tombée de jour !

Des souvenirs nous venaient. D'abord Théophile Gautier peignant le printemps :

Sur le cresson de la fontaine  
Où le cerf boit, l'oreille au guet,  
De sa main cachée il égrène  
Les grelots d'argent du muguet.

Puis Alphonse Karr disant que cette fleur "à la

forme et l'éclat d'une perle, mais d'une perle parfumée." Chacun citait une phrase, des bribes de vers au hasard de sa fantaisie. Nous exultions. Je compris, ce jour-là, la profonde amitié d'André Theuriot pour cette plante, dont il est certainement le poète attitré.

Il est peu de fleurs qui puissent conquérir un admirateur aussi rapidement que le muguet, et je lui en sais gré.

(Extrait.)

E.-Z. MASSICOTTE.

## NOTES SCIENTIFIQUES

*Fabrication électrique de la porcelaine.*—On est parvenu à utiliser le four électrique pour la fabrication de la porcelaine. Dans ce nouveau procédé, la pâte n'est plus moulée et travaillée à froid ; on la pulvérise d'abord très finement puis on la sèche ; dans cet état on la soumet à la température de 3,200° du four électrique. La pâte entre alors en fusion et on la coule dans des moules appropriés. Pour émailler cette porcelaine coulée on prépare, à cet effet, d'une certaine façon, les parois du moule, ou bien on laisse refroidir la pièce jusqu'aux environs de 1,800° et on la saupoudre d'une poudre de verre blanche ou colorée de composition spéciale.

On assure que ce procédé de fabrication est économique quand on dispose d'une force hydraulique capable de produire à bas prix l'énergie électrique nécessaire.

LES MICROBES DE L'ENCRE

Nous tenons tous depuis longtemps à la main, — et peut-être plus souvent qu'il ne conviendrait, — une plume noire d'encre. Eh bien ! il paraît que la plume peut être méchante, non seulement au moral mais au physique. Nous ne possédons personnellement aucun exemple d'intoxication par la plume chargée d'encre noire ou violette. Mais la prudence est la mère des vertus et il nous faut bien reproduire ce que M. Marpmann, bactériologiste de Leipzig, a déduit de ses recherches.

M. Marpmann avance qu'il peut être dangereux de se piquer avec sa plume. Il est toujours dangereux de se piquer. Cependant, les arguments de M. Marpmann ne sont pas à dédaigner. Ce ne sont pas les produits chimiques qui entrent dans la composition des encres qui seraient nuisibles ; mais toujours comme partout les microbes de l'encre, car il y en a dans l'encre. Où n'y en a-t-il pas ? M. Marpmann a examiné soixante-sept échantillons d'encres employées dans les écoles. La plupart étaient composées avec de la noix de galle et renfermaient des microcoques, des bactéries, des saprophytes et des bacilles. Une encre rouge et une encre bleue étaient également riches en bactéries. Dans deux cas, le bactériologiste de Leipzig a pu obtenir, par la culture d'une encre de nigrosine, un bacille dont l'inoculation tuait une souris en quatre jours. Cette encre était restée dans une bouteille débouchée pendant trois mois.

M. Marpmann conclut de ses recherches que, dans les écoles, il est utile de ne pas laisser l'encre à l'air libre et qu'il faut, dans l'intervalle des classes, maintenir les encriers fermés. Il ajoute, et en cela il a parfaitement raison, que c'est une mauvaise habitude d'humecter sa plume avec la langue avant de s'en servir.

Tout cela n'est pas bien neuf, car nous savions tous qu'il y avait des microbes dans l'encre, qu'il est bon de fermer son encrier et qu'il est de la plus simple propreté de ne pas essuyer sa plume sur sa langue. Mais comme cela vient de Leipzig et point de France, on y prêtera peut-être plus d'attention.

## ANECDOTE INGÉNIEUSE

Le *Harper's Bazar* nous donne une anecdote amusante et ingénieuse, qui aurait pu inspirer à la Fontaine le sujet d'une de ses meilleures fables :

Un homme suivait un jour un chemin, une femme en suivait un autre. Les deux chemins finirent par se croiser et l'homme et la femme arrivèrent au point de jonction. L'homme portait sur son dos une grande chaudière de fer ; il tenait d'une main par les pattes un poulet vivant ; il tenait une canne de l'autre main et il conduisait un bouc.

Au moment précis où ils atteignirent un ravin obscur et profond, la femme dit à l'homme :

—Je crains de traverser ce ravin avec vous, c'est une place solitaire, vous pourriez vaincre ma résistance et m'embrasser par force.

—Si vous aviez peur de cela, dit l'homme, vous n'auriez point du tout fait route avec moi. Comment me serait-il possible de vaincre votre résistance et de vous embrasser de force lorsque j'ai cette grande chaudière de fer sur mon dos, une canne dans une main, un poulet vivant dans l'autre, et que je conduis un bouc ? C'est absolument comme si j'avais les mains et les pieds liés.

—Oui, répondit la femme, mais si vous enfoncez votre canne dans le sol ; si vous y attachez le bouc, et que vous renversiez la chaudière sur le chemin en plaçant le poulet dessous, vous pourriez malicieusement m'embrasser en dépit de ma résistance.

—Grâce soit rendue à ton artifice, ô femme ! se dit l'homme à lui-même avec joie. Je n'aurais jamais eu l'idée de recourir à un semblable expédient.

Et lorsqu'ils arrivèrent au fond du ravin, l'homme enfonça sa canne dans le sol, et y attacha le bouc. Il donna le poulet à la femme en lui disant :

—Tenez-le, pendant que je vais couper un peu d'herbe pour le bouc.

Et alors enlevant la chaudière de ses épaules, il l'abaissa en la renversant à terre sur le poulet qui fut ainsi emprisonné. Cela fait, il embrassa malicieusement la femme.

Et nunc...

## SOIRÉES DE FAMILLE

La direction des Soirées de Famille se propose de donner pour jeudi de cette semaine, une représentation spéciale, sous le patronage de l'Association Athlétique le Montagnard.

A l'occasion de cette démonstration grandiose, on a décidé de jouer une des pièces les plus considérables de Labiche intitulée *La Course au Mariage*.

Cette comédie est remarquable par une peinture très exacte de certains travers de la classe bourgeoise. On y remarque une action très mouvementée, des situations renversantes et un contraste de caractères du plus grand intérêt.

Cette magnifique pièce sera rehaussée par la présence des chefs de l'Association des différents clubs qui ont retenu des loges premières pour la circonstance.

Parmi les entr'actes, qui seront du plus grand intérêt, on donnera, en costume, l'Apothéose du Sport Canadien, représenté par les différents clubs de l'Association. Ce sera une démonstration sans égale.

Nous conseillons fortement aux membres de cette importante Association de se joindre en foule au nombreux public qui a l'habitude de fréquenter les Soirées de Famille, ce qui ne peut manquer d'en faire un succès grandiose.

Nous avons été prié de reproduire cette petite note qui nous a été communiquée.

M. Rodrigue H. Duhamel, E. E. L., membre des Soirées de Famille, remercie cordialement ses confrères, MM. les étudiants de Laval, de la sympathique démonstration qui lui a été faite au cours de l'audition de la pièce : *Les Vivacités du Capitaine Tic*.

Le soldat ne peut avoir qu'un souci : faire honneur à son drapeau.—GUILLAUME II.

# LE MARIAGE D'HERMANCE

Sur la foi d'une agence dont il se peut que les renseignements ne soient pas tout à fait complets, deux personnes inconnues l'une à l'autre et qui habitent aux deux bouts de la France, entrent en correspondance et conviennent de s'épouser. Enfin, elles se voient ! Quelle place une telle aventure ne laisse-t-elle pas à l'imprévu ? A quelles surprises s'exposent nos "fiancés" ! Et ne doivent-ils pas s'estimer particulièrement favorisés par la fortune si, par cette voie périlleuse, ils arrivent tout de même au bonheur ?

Ce fut surtout après avoir perdu sa mère qu'Hermance Desrigny sentit s'accroître son désir de se marier et se jura de ne pas mourir vieille fille. Elle avait vingt-neuf ans déjà, et si son père, ancien agent voyer cantonal, décédé sept ou huit ans auparavant, si Mme Desrigny, avec sa prévoyance et sa tendre sollicitude, n'avaient pas réussi à l'établir, malgré leur modeste aisance et la dot qu'ils étaient tout disposés à lui donner, c'est que la pauvre Hermance n'était pas bâtie comme tout le monde ni d'un placement facile : elle était bossue. Mais cette difformité ne l'empêchait pas d'avoir un petit cœur rempli de généreuses aspirations, gonflé de sèves—des trésors de dévouement et d'affection à prodiguer. Et sur qui verser ce baume ?

Seule, dans sa jolie et quiète maison de la rue des Remparts, au chevet de Saint-Alban, l'élégante église romane qui forme la principale ou plus justement l'unique "curiosité" de Châtillon-sur-Meurthe, elle songeait mélancoliquement à l'avenir qui l'attendait, s'épouvantait de ce perpétuel isolement.

Depuis la mort de Mme Desrigny, elle avait pris à demeure la femme de ménage qui venait précédemment chaque matin vaquer aux grosses besognes de la maison ; mais si obligeante, probe et fidèle qu'elle fût, la mère Toinette, avec ses soixante-six ans et les fines moustaches qui lui étaient poussées, ne pouvait guère lui tenir lieu de mari, tout au plus lui servait-elle de chaperon et de porte-respect.

Où le trouver cet époux si secrètement mais instamment appelé ? A qui recourir, à qui oser s'adresser ?

Hermance savait bien qu'elle ne possédait pas la taille élancée d'une Diane chasserresse, pas plus que l'ampleur et l'imposante prestance de Junon ; mais de là à se croire contrefaite ! Elle se reconnaissait "un peu" trop petite dans son fort intérieur, toute mince, fluette et mignonne, avec une épaule, oui, l'épaule droite, peut-être "un peu"... un peu différente de l'autre :—il n'y avait pas à en douter, pas moyen ! et certaines phrases chuchotées parfois derrière elle le lui avaient appris,—"un peu" plus haute et trop... anguleuse. Voilà ce que c'est de ne pas surveiller le maintien des enfants lorsqu'ils sont encore au berceau et à la lisière, de leur laisser prendre de mauvaises postures ! Et puis d'ailleurs s'il n'y avait pour convoler que les Vénus ou les femmes colosses, il y a bel âge que le monde aurait cessé de se recruter.

\* \*

Un soir qu'elle parcourait son journal habituel, *Le Petit Lorrain*, "Journal de Meurthe-et-Moselle et des départements limitrophes", Hermance Desrigny rencontra, au bas d'une colonne de la troisième page, l'annonce suivante :

Institut Matrimonial de France, fondé par Mme de Saint-Elme, pour faciliter entre les familles honorables les alliances les mieux assorties au point de vue physiologique et social.—Dots de 10,000 francs à plusieurs millions.—Rue de la Chaussée-d'Antin, 65, Paris.—De une heure à cinq.—Correspondance.

Le lendemain, le regard d'Hermance tomba encore sur cette annonce, le surlendemain encore...

"Si j'écrivais à cette dame ?" finit par se dire Mlle Desrigny.

Et elle lui écrivit.

Par retour du courrier elle reçut un magnifique prospectus, lithographié sur papier rose, et destiné à expliquer, prôner et célébrer "le but moral de l'Institut matrimonial de France."

L'Institut Matrimonial de France n'est point une agence, déclarait catégoriquement et dédaigneusement, Mme de Saint-Elme, en tête de son épître.

En le fondant, je me suis proposé d'offrir aux familles mon concours maternel et dévoué ; d'être pour elles plus et mieux qu'un intermédiaire et un trait d'union :—une mère ! une mère vigilante, prévoyante, douée d'un flair providentiel, d'une expérience consommée, d'un tact accompli, avant tout d'une inviolable discrétion, et n'ayant en un mot d'autre souci que d'assurer le bonheur de ses enfants.

Je crois remplir ainsi une véritable mission, un devoir imposé par les circonstances présentes, aujourd'hui que notre société, ébranlée dans sa base, a besoin de se reconstituer et de trouver des cœurs généreux prêts à aider à ce mouvement de régénération qui s'accomplit, etc.

Comme conclusion, Mme de Saint-Elme invitait ses correspondants à lui adresser la modique somme de vingt francs, prix d'abonnement au *Voile Nuptial*, "moniteur officiel de l'Institut Matrimonial de France," où, chaque mois, une nombreuse liste de beaux et brillants partis, tous garantis bon teint, était régulièrement enregistrée et soumise au choix éclairé, offerte à la juste et sainte impatience des lecteurs et lectrices. Pour figurer sur cette liste, mériter d'être admis parmi cette élite, il suffisait d'ajouter cinquante francs au prix de l'abonnement.

Hermance acquitta cette double taxe et expédia en outre à Mme de Saint-Elme, conformément à une recommandation insérée dans l'éloquent prospectus, une de ses photographies,—un petit portrait-carte exécuté l'an passé et où apparaissait seulement sa fine tête, pleine d'expression et de grâce, et son cou, jusqu'à la naissance des épaules.

Mais, au milieu de tous ces futurs conjoints, dans cette longue et interminable séquelle de brèves annonces qui remplissait *Le Voile Nuptial*, qui choisir, où se fixer ?

Grand était l'embarras d'Hermance.

Après avoir pointé au crayon d'abord une vingtaine de ces courts entrefilets, puis réduit ce nombre à quinze, puis à dix, puis à huit, et s'être alors demandé s'il ne valait pas mieux s'en référer au jugement de Dieu et tirer au sort parmi ces huit postulants, elle finit de guerre lasse, par s'arrêter au numéro 12,818, ainsi libellé :

"Employé d'administr. habit. province, appointem. 3500, avec chances d'avanc. assur. 38 ans, bonne santé, goût simples, désire épouser demois. ou veuve. ayant âge, fortune et caract. en rapport."

"Goûts simples," si se pourrait bien que ce fussent ces deux petits mots qui, au milieu de son inextricable perplexité et en fin de compte, avaient déterminé Hermance.

Elle fit part de ce résultat à la maternelle directrice de l'Institut matrimonial, et, moyennant un nouveau versement de cinquante francs, elle reçut communication de la photographie du numéro 12,818, accompagnée d'une fiche relatant les nom, prénom, qualité, résidence, etc., du candidat.

Il se nommait Adrien Bastide et était receveur de l'enregistrement au fond de la Bretagne, dans le petit bourg de Kernorven. Il était représenté en pied sur son portrait-carte, et, malgré l'épaisse barbe qui s'établissait en éventail et frisottait sur sa large poitrine, il n'avait pas du tout l'air terrible ; sa physionomie souriait au contraire et était empreinte d'aménité et d'amabilité.

Mais quelle taille, mon Dieu ! quelle gigantesque taille !

On eût dit d'un tambour-major en civil, ou d'un maître sapeur sans sa hache, son tablier et son bonnet à poil. Quel contraste à côté de la pauvre petite maigrichonne d'Hermance !

"Ah ! il est bien trop bel homme pour moi !" murmura-t-elle en soupirant.

Mais il n'y avait plus à reculer. En même temps qu'elle transmettait à Hermance cette carte photographique et ses indications, Mme de Saint-Elme, toujours attentive aux intérêts de sa clientèle, c'est-à-dire aux siens propres, et pressée de toucher des deux côtés à la fois, avisait le numéro 12818 de la distinction dont il était l'objet, lui expédiait la note signalétique et le portrait de Mlle Desrigny, et celle-ci recevait le lendemain même une lettre signée Adrien Bastide et ainsi conçue :

Mademoiselle,

Bien que n'ayant pas l'honneur d'être connu de vous, j'ose prendre la liberté de vous adresser ces lignes : je ne puis résister au besoin de vous exprimer la profonde émotion qui m'a saisi au seul aspect de votre image et par quelle toute-puissante, quelle providentielle sympathie, je me sens attiré vers vous. Oui, il me semble que j'obéis à une voix du ciel, qu'une inspiration surnaturelle me guide et me pousse... Il est impossible qu'avec un regard si pur, si ouvert, si franc, des yeux à la fois si pétillants d'esprit et si remplis de mansuétude et de bonté, vous n'ayez pas un cœur généreux, compatissant et aimant. Mademoiselle, voulez-vous, avant que je prenne les dispositions nécessaires pour vous aller voir, voulez-vous m'autoriser à vous écrire, et consentiriez-vous à répondre à mes lettres ? Ce serait, me paraît-il, un moyen tout simple de faire connaissance ensemble, une connaissance préalable.

C'est du fond de l'âme, de toutes mes forces, que je vous conjure de m'accorder cette grâce. Vous ne repousserez pas ma prière, non ! Vous êtes bonne : je l'ai vu dans vos yeux, j'en ai la certitude, et c'est en attendant le bonheur de vous lire que j'ose me dire,

Mademoiselle,

Votre très humble et très respectueux serviteur,

ADRIEN BASTIDE,

Receveur de l'enregistrement, à Kernorven, Finistère.

En fille avisée et bien élevée, Mlle Desrigny estima convenable, avant d'acquiescer à cette proposition, de compléter les renseignements que lui avait fournis Mme de Saint-Elme, et elle pensa qu'elle ne pouvait mieux s'adresser pour cela qu'à M. le curé de Kernorven.

La réponse qui lui parvint était entièrement rassurante. M. Adrien Bastide jouissait dans tout le canton d'une excellente réputation ; il était sobre, rangé, plein d'exactitude et de courtoisie dans l'exercice de ses fonctions, d'une probité et d'une moralité au-dessus de tout soupçon. Il sortait peu, principalement depuis le décès de sa mère, survenu l'an passé, ne voyait pour ainsi dire personne en dehors de ses heures de bureau, et occupait ses loisirs à jardiner et à pêcher à la ligne.

Charmée de tout ce qu'elle apprenait, elle manda à M. Adrien Bastide qu'elle agréait volontiers son offre, que cette idée de correspondre ensemble, en attendant leur entrevue prochaine, de s'étudier d'abord à distance et se révéler l'un à l'autre, lui paraissait très judicieuse et d'autant plus acceptable qu'ils n'étaient plus des enfants, qu'ils se trouvaient tous les deux en pleine maturité d'âge et de raison.

Un commerce de lettres, de plus en plus actif, se noua donc entre eux. Ils se contèrent, avec des détails chaque jour plus abondants et plus intimes, ce qu'ils avaient fait jusqu'ici, quelles avaient été leur enfance et leur jeunesse, quels leurs rêves d'avenir, et comment et pourquoi tous deux avaient eu recours à l'entremise de Mme de Saint-Elme.

Le même motif les y avait poussés : le manque de relations, l'isolement où ils vivaient l'un et l'autre.

Une entière confiance, un charmant abandon, s'établirent ainsi entre eux par degrés. Bientôt Adrien fit emplette d'une bague qu'il adressa à Hermance comme gage de fiançailles ; Hermance alors de lui broder bien vite un élégant porte cigares pour le jour de sa fête, le 5 mars.

L'entrevue des deux soupirants ne devait plus d'ailleurs être longtemps retardée. Adrien Bastide avait annoncé son intention de profiter de la semaine de Pâques pour solliciter un congé auprès de son directeur départemental et se rendre à Châtillon.

Bref, l'affaire était en si bonne voie, les choses s'arrangeaient si bien, que Mlle Desrigny s'avisait qu'il était temps de prévenir deux amis de son père. M.

Maucourt, le pharmacien, et M. le capitaine en retraite Larsonnier, afin qu'ils voulussent bien lui servir de témoins ; et si, après réflexion, elle différa cette démarche, ce fut simplement par excès de réserve. Que risquait-elle d'attendre quelques jours encore, jusqu'à l'arrivée de son fiancé ? — Son fiancé ! Ah ! comme ce mot lui était doux à prononcer, faisait délicieusement battre son cœur ! — De la sorte, elle n'irait pas seule chez ces messieurs ; son Adrien l'accompagnerait ; et quelle joie de l'avoir à son bras, quel triomphe et quelle ivresse de l'exhiber !

\* \*

Enfin le grand jour se leva. C'était le matin même du dimanche de Pâques qu'Adrien Bastide devait débarquer à Châtillon, et Hermance était avertie qu'il se présenterait chez elle aussitôt après, sur les deux heures de l'après-midi.

« La coquette petite maison de la rue des Remparts avait été nettoyée de fond en comble, à l'occasion de cet événement, le corridor lavé à grande eau, le parquet du salon énergiquement ciré et frotté, transformé en miroir, les allées du jardin minutieusement ratissées et peignées comme l'arène d'un cirque.

« J'attends quelqu'un, Toinette !

— Mademoiselle me l'a déjà assez dit ! Ce n'est pas pour le lui reprocher !...

— Vous aurez soin de ne pas faire languir à la porte, comme cela vous arrive souvent...

— Oh ! peut-on...

— ...et d'introduire aussitôt ce... cette personne dans le salon, achève Hermance.

— Bien sûr, mademoiselle ! Où voudriez-vous ?... N'avez crainte : je m'embusque dans le corridor, et, au premier coup de sonnette...

Il retentit, ce coup de sonnette. Hermance, assise devant la cheminée du salon, tenait un livre à la main, par contenance, et tremblait, tremblait...

La porte s'ouvrit ; le bel homme, le tambour-major à longue barbe, apparut, mais traînant la patte, armé d'une forte canne ressemblant à une béquille ; il boitait, le bon géant.

« Mlle Desrigny ? fit-il.

— C'est moi, monsieur... monsieur Bastide ? balbutia la petite bossue, en laissant échapper son livre.

— Vous ?... Mais... Mlle Hermance Desrigny ? qui m'écriviez ?...

— Oui...

Et ils demeuraient plantés l'un devant l'autre, tous deux ébaubis, interdits, bouche bée, et se considéraient stupidement.

« Mais, mademoiselle, vous ne m'aviez pas... vous auriez dû me... m'avouer que...

— Comment, monsieur !

— Il fallait me... Non, mademoiselle, non, ce n'est pas ainsi que l'on... Si j'avais su...

— Si vous... vous m'aviez dit, monsieur...

Et Hermance, les joues empourprées, tremblait de plus en plus, se sentait près de défaillir.

« Oui, j'aurais dû... c'est vrai, mademoiselle ! Mais vous, vous aussi...

— Monsieur, je ne... Moi ? Oh !... Non... Adieu, monsieur !...

Et la pauvre petite, toute confuse, désorientée, affolée, les yeux remplis de larmes, et sur le point d'éclater en sanglots, s'enfuit brusquement, abandonnant la place à son visiteur. — son ex-fiancé.

Le bon géant boiteux patienta quelques instants, trois ou quatre minutes ; puis — que faire ? — il ouvrit la porte du salon, celle du corridor ensuite, et s'en retourna clopin-clopat vers l'hôtel où il était descendu, à l'hôtel du Cygne.

Sur son chemin, il rencontra la pittoresque promenade des Quinconces, qui se déroule au pied d'un contrefort des Vosges, surplombe la rivière et commande une immense et agreste vallée.

Un pâle soleil évoluait dans l'azur sans nuage, et, malgré la saison peu avancée, l'air avait tiédi déjà ; l'on pressentait l'éveil des bourgeons et l'éclosion du renouveau.

Sous les arbres des Quinconces, de nombreux promeneurs vaguaient par couples ou par groupes, à petits

pas, douillettement, paresseusement, et savouraient de leur mieux cette première belle journée.

Adrien Bastide s'assit à l'écart, sur un des lourds bancs de pierre, et, les yeux machinalement fixés au loin, le regard perdu dans les sinuosités de la vallée ou les brumes de l'horizon, se prit à méditer sur son aventure, sa mésaventure plutôt, et s'abandonna à toutes les réflexions qu'elle lui suggérait.

Contrefaite ! Elle était contrefaite, cette demoiselle Hermance Desrigny, et elle ne lui en avait rien dit ! Ah ! ce n'était pas de jeu, cela, c'était de la fourberie, une indigne tricherie ! Et Mme de Saint-Elme, la « maternelle » directrice de l'Institut Matrimonial de France, est-ce qu'elle n'aurait pas dû mieux connaître ses enfants, et les avertir ?... Voilà ce que c'est que de s'adresser à ces charlatans, à ces filous !

Mais lui même, est-ce qu'il n'avait pas sa... son infirmité ? Il s'était bien gardé d'en parler cependant ! Il avait donc voulu tricher, lui aussi ? Non, ce n'était pas tout à fait ce motif. Il n'avait pas osé. C'était une sorte de... de honte, qui l'avait retenu. Mais pourquoi Mlle Desrigny n'aurait-elle pas obéi aux mêmes scrupules que lui ? Oui, c'était sans doute aussi la timidité, la honte, qui l'avait empêchée...

— A moins que... à moins qu'elle n'ignorât son état ?... Ah ! n'importe ! Elle que, d'après son portrait, j'avais crue si séduisante ! une perfection ! Non, ça ne se fait pas ! J'ai beau boiter, moi... Si elle n'était que boiteuse, passe encore ! Mais contrefaite !

\* \*

Adrien Bastide avait eu le malheur d'être élevé par une mère tellement idolâtre de lui qu'elle l'avait toujours gardé sous sa coupe, tenu accroché à ses jupes, — jalouse de toutes les femmes qui pouvaient approcher de ce fils chéri et le ravir à sa folle tendresse.

Quand, à l'âge de vingt-deux ans, par suite d'une grave chute de cheval, il perdit le libre usage de sa jambe gauche, cette incomparable maman, au milieu de ses larmes et de son désespoir, fut presque tentée de se réjouir. Oui ! Au moins son Adrien ne la quitterait plus, se trouverait rivé près d'elle...

Oh ! elle avait bien l'intention de le marier, certainement ! C'était son devoir de mère, et elle n'y faillirait point, bien sûr ! En attendant, les mois et les années s'écoulaient et elle ne découvrait rien. Elle mourut sans avoir mis la main sur cette perle fine.

Cependant Adrien se voyait monter en grade et songeait qu'il était temps, grand temps de se décider, de faire choix d'une compagne qui remplaçât cette chère et inappréciable maman. Mais où choisir ? Sa timidité naturelle, encore développée et aggravée par l'éducation qu'il avait reçue ; l'apprehension, le trouble, la douloureuse gêne que sa claudication lui causaient, l'empêchaient de chercher autour de lui ; et une réclame de journal lui ayant révélé l'existence de Mme de Saint-Elme et du providentiel et patriotique établissement qu'elle avait créé, il s'enhardit, — il est si aisé d'être brave à distance et plume en main ! — et demanda à prendre rang dans la brillante et éblouissante phalange du *Voile Nuptial* : — coût cinquante francs d'insertion, plus vingt francs d'abonnement.

Lorsqu'il reçut avis du désir exprimé par Hermance, avec communication de son portrait, et apprit qu'elle figurait dans le susdit livre d'or sous le numéro 19724 : « Orpheline, 29 ans, physiq. agréab., bien élevée, disting. musicien. 40000 fr., habitant province, jolie maison avec jardin et cours d'eau, épous monsieur honor. De préférence empl. d'administr. » il fut à son tour immédiatement séduit par la délicate et ravissante expression de sa physionomie, ainsi qu'il s'était hâté de le lui mander ; puis, il faut bien le dire aussi, par les 40000 francs et par cette « jolie maison avec jardin et cours d'eau » où ses goûts d'horticulteur et de pêcheur à la ligne trouveraient à s'exercer librement, ans dérangement, à son aise et à ses heures.

Et de même qu'Hermance avait consulté M. le curé de Kernorven, il jugea prudent de se renseigner lui aussi, d'écrire à son collègue, à M. le receveur d'enregistrement de Châtillon-sur-Meurthe. Celui-ci comprit, sans doute, qu'il s'agissait d'un prêt à faire,

ou d'une hypothèque à prendre sur la jolie maison avec jardin ; et il fournit sans retard les attestations les plus circonstanciées et les plus favorables sur l'honorabilité et la solvabilité de Mlle Desrigny (Hermance).

Tout était donc pour le mieux, c'était parfait, et l'on pouvait sans risquer aller de l'avant.

Hélas ! il n'y avait qu'un point d'omis dans l'annonce du *Voile nuptial*, aussi bien que dans la lettre de Mme de Saint-Elme et dans celle du collègue de Châtillon : c'est qu'elle était contrefaite, cette orpheline.

Mais lui, est-ce qu'il ne différait pas quelque peu du commun des mortels, est-ce qu'il n'avait pas aussi sa tare ? Et puis, elle semblait si affectueuse, si prévenante, dévouée, remplie de généreux sentiments, cette petite Hermance ; elle lui écrivait de si gentilles lettres, si cordiales, bien tournées, spirituelles... On devrait être si heureux dans la pimpante et proprette maison de la rue des Remparts, le jardin paraissait si bien exposé, le petit cours d'eau si poissonneux !

En tout cas, il ne fallait pas tourner bride et détailler sans se revoir et se mieux expliquer. Que diantre ! on ne fait pas deux cents lieues pour toucher barre simplement et rebrousser chemin au galop.

— Ce ne serait pas raisonnable ! Maintenant que le premier moment de surprise est passé, que la glace est rompue, il faut deviser un brin.

\* \*

Hermance, pendant ce temps, était en train de se tenir un langage analogue.

Ce n'était pas si facile d'agripper un mari ; elle en savait quelque chose avec ses vingt-neuf ans ! Raison de plus pour ne pas laisser s'envoler celui qu'elle avait trouvé, qu'elle était sur le point de saisir.

Il était boiteux ; mais enfin, elle, elle avait bien l'épaule un peu... un peu pointue ?

Rien, songeait-elle avec tristesse, ne retient plus M. Bastide ici. Il va se hâter de partir, et comme il n'y a que trois trains par jour pour Paris, deux dans la matinée et un le soir, il n'attendra pas jusqu'à demain ; c'est ce soir même, par l'express de quatre heures qu'il s'en ira... Je devrais bien tout au moins tâcher de l'apercevoir, de me trouver sur le chemin de la gare, comme par hasard...

Et vite, elle mit son chapeau, s'enveloppa de sa mante, et sortit. Mais, à deux pas de chez elle, — il est vrai que la rue des Remparts conduisait directement à la station, — elle se jeta dans le bon géant, le colosse boiteux.

« M. Adrien... Vous partez ? »

Et elle avait la mine si contrite, les yeux encore si si rouges, prêts à se mouiller derechef... que le géant s'inclina vers elle, lui prit la main timidement et respectueusement.

« Je vous demande pardon, Mlle Hermance... pardon de... de tout à l'heure... Vous étiez si émue... Moi aussi... Mais je ne voudrais pas m'en retourner comme ça... Me permettez-vous de rentrer avec vous ? A présent que nous nous connaissons, nous causerons plus posément... »

\* \*

Il y a deux heureux maintenant dans la petite maison de la rue des Remparts.

Sur l'un des vantaux de la porte, est fixé un écusson en zinc verni et de forme ovale, où se détache, en lettres noires, cette inscription : *Bureau de l'Enregistrement*. Quelques mois après son mariage, Adrien Bastide a obtenu, en effet, de permuter avec son collègue de Châtillon.

Et ils sont heureux, les deux disgraciés, bien heureux, dans leur paisible et gaie solitude.

ALBERT CIM.

(De la Lecture pour Tous)

La première connaissance qui soit essentielle à la jeunesse est la religion, qui est l'unique base de la morale. Que la religion soit donc, la leçon de tous les jours. — DIDEROT.

## CHOSSES ET AUTRES

—80 pour cent de la dette des puissances européennes a été créée par la guerre.

—Le plus vaste hôpital du monde est celui de Rio Janeiro, Brésil, on y reçoit, chaque année, 13,000 patients.

—Le cierge pascal dans la cathédrale de Séville pèse 2050 livres. Il est de la hauteur d'un mâ de voilier.

—Il naît, à Paris, chaque semaine, 340 à 350 enfant naturels. A la fin de l'année cela fait un chiffre de 17 à 18,000.

—On croit que 600,000 acres de terre de plus que l'an dernier seroit ensemencées cette année au Manitoba.

—La société des typographes de la Cité de New-York existe depuis 182 ans. C'est probablement la plus ancienne du monde.

—En Chine, le médecin est payé aussi longtemps que son client est en santé. Du moment que le client est malade, les émoluments cessent.

—L'empereur François-Joseph d'Autriche commande dans son empire à 56 peuples dont les origines et mœurs sont tout à fait disparates.

—Les dépenses du gouvernement américain, causés par la guerre espagnole et la rébellion philippine, se sont élevées à \$355,000,000 jusqu'à ce jour.

—Un proverbe espagnol dit : A vos amis demandez conseil, aux femmes la pitié, aux étrangers la charité et à vos parents ne demandez rien.

—L'extraction du soufre en Sicile, qui est le principal pays de production de cet article, donne du travail à pas moins de 50,000 personnes.

—On a officiellement décidé qu'une exposition universelle aurait lieu à

Bruxelles en 1905 pour célébrer l'anniversaire de l'indépendance de la Belgique.

—L'hiver est commencé pour tout de bon en Afrique. Les soldats canadiens sont bien plus acclimatés avec le froid qu'avec des chaleurs excessives.

—La ville de Londres se protège comme si elle était menacée. La Tamise va être fortifiée de façon telle qu'il ne sera pas possible à l'ennemi d'y passer.

—Des lettres reçues depuis quelque temps de Terre-Neuve indiquent qu'il se fait dans cette colonie une propagande active en faveur de son entrée dans la Confédération canadienne.

—Les Japonais adressent leurs lettres juste au contraire de nous. Ils écrivent d'abord le nom du pays, l'Etat ou la province ensuite, puis la ville, la rue, le numéro et, en dernier lieu, le nom.

—En vertu d'une loi récente, le taux de l'intérêt légal a été fixé comme suit, en France : en matière civile, quatre pour cent, en matière commerciale, cinq pour cent.

—Une coutume drôle. Quand une femme arabe est sur le point de se remarier, elle va rendre une visite au tombeau de son mari la nuit précédant son mariage.

—S'il faut en croire la correspondance de la Patrie de Paris, à Londres, la mort de Villebois-Mareuil serait due à une basse trahison. Sa tête avait été mise à prix, et c'est un burgher de l'Etat d'Orange qui l'aurait vendu.

—Au pays des Cafres les vaches servent de... monnaie dans les transactions. Dans la vieille Russie on paie encore certaines marchandises avec des peaux d'animaux. C'est le vieux commerce, l'échange des produits.

## MADAME VICTOR BREAU

Laissée faible et souffrante après une maladie malheureuse

Prend les Pilules Rouges du Dr Coderre et recouvre la santé

Si, après la naissance de votre enfant, vous êtes restée faible et souffrante, qu'il vous a été impossible de reprendre la routine ordinaire de vos occupations, à cause de votre incapacité et des douleurs que vous enduriez, si au lieu de diminuer avec le temps, ces maux se sont aggravés et qu'après plusieurs mois de souffrances et de troubles, vous êtes aussi mal aujourd'hui qu'au premier mois, c'est que vous avez négligé votre santé dans un temps où vous auriez dû y donner une attention toute spéciale.

Un sang pur et riche, des nerfs forts sont toujours le gage d'une santé robuste et d'une recouvrance heureuse.

LES PILULES ROUGES DU DR CODERRE donnent appétit et aident la digestion. Elles empiètent les vomissements, fortifient les nerfs, donnent un sommeil paisible la nuit. Elles infusent dans le sang les principes qui donneront la force à votre enfant et à vous l'assurance d'une maladie courte et sans accident.

Voici ce que dit Madame Breau :

"J'ai employé les Pilules Rouges du Dr Coderre pour une faiblesse que je ressentais au creux de l'estomac. J'attribue ma maladie aux fatigues que j'ai endurées lors de la naissance de mon deuxième enfant. Mon appétit était bien mauvais et je pouvais à peine digérer les vivres que je prenais. Mes repas me restaient sur l'estomac et me faisaient beaucoup souffrir. J'étais aussi constipée. Je dormais mal la nuit et me sentais toujours épuisée. J'ai éprouvé du soulagement dès les premières boîtes de Pilules Rouges que j'ai prises. Elles me donnèrent des forces et le sang revint à mes joues. Je pus faire bientôt mon ouvrage sans fatigue et manger ce que je voulais.



MME VICTOR BREAU.

"Aujourd'hui je suis en parfaite santé et je vous décline la permission de publier ce témoignage afin d'encourager les femmes qui souffrent comme moi à se faire soigner et à se guérir.

"DAME VICTOR BREAU,

"Upper Neguac,

"Northumberland, N.B."

La constipation est souvent la cause de beaucoup de troubles d'estomac et la première condition pour une femme malade est de tenir ses intestins réguliers en faisant usage des Tablettes Purgatives du Dr Coderre.

Les bureaux de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, au No 274 rue Saint-Denis, Montréal, sont ouverts de neuf heures du matin jusqu'à huit heures du soir, tous les jours de la semaine, excepté le dimanche, et les Dames qui aimeraient à consulter nos Médecins Spécialistes peuvent se présenter sans crainte et elles recevront d'eux "gratuitement," une foule de bons conseils et de bons avis qui aideront certainement à soulager leurs maux et à guérir leurs troubles.

Les Dames qui, à cause de la distance, ne peuvent consulter personnellement les Médecins Spécialistes, peuvent obtenir le même résultat en leur écrivant. Donnez une description complète de votre maladie et vous recevrez par le retour de la malle tous les renseignements nécessaires à votre rétablissement.

Les véritables Pilules Rouges se vendent toujours en boîte contenant 50 pilules chacune et si votre marchand ne les tient pas, nous pourrions vous les expédier sur réception du prix : 50c la boîte ou \$2.50 pour six boîtes. Exigez toujours sur chaque boîte le nom de la COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Montréal.

## Primes Exceptionnelles

Toute personne qui nous enverra la somme de \$3.00 pour un an d'abonnement, à commencer avec le 1er numéro de mai 1900, aura droit à une des primes suivantes, que nous lui ferons parvenir à nos frais.

Ces primes sont réellement magnifiques et valent seules une bonne partie du prix d'abonnement. Nous faisons ces sacrifices afin de conserver et d'augmenter le nombre de nos abonnés directs.

Lisez attentivement et choisissez sans retard :

1. Votre signature autographiée. Reproduction exacte de votre signature par la gravure. Cette signature peut vous servir pour l'impression de vos cartes de visite.

Les abonnés choisissant cette prime devront nous envoyer la signature qu'ils veulent faire autographier, sur un carré de papier blanc, à l'encre de chine bien noire.

2. Un des volumes suivants au choix : *Cyrano de Bergerac*, par Edmond Rostand ; *Les Bostonnais*, par John Lespérance (roman historique illustré) ; *Fleurs de la poésie Canadienne* (nouvelle édition, considérablement augmentée) ; *Gustave ou un héros Canadien*, par M. A. Thomas ; *Les Conférences de M. Doumic*, sur la poésie française au XIXe siècle ; *Les monographies de plantes Canadiennes*, par E. Z. Massicotte.

3. Un chapelet en perles mordorées à facettes, croix et cœur en métal blanc, plein, chaîne triangulaire, avec un étui télescope à soufflet, en cuir maroquiné.

4. Un paroissien romain, contenant les offices de tous les dimanches et des principales fêtes de l'année, de 560 pages ; mesurant 4 1/2 x 3 pouces ; imprimé sur papier fin avec encadrement rouge ; relié en percaline chagrinée ; monogramme doré sur le plat ; fort relief ; tranche or guillochée.

Les abonnés n'ont droit qu'à une prime par abonnement.

—Chez nos pères, les Gaulois, qui étaient grands partisans de la frugalité et de la sobriété, une loi imposait une amende à ceux dont l'embonpoint dépassait une certaine mesure.

—Un jouet qui est en usage depuis des siècles, c'est la toupie. Les savants finiront par nous faire accroire que Noé, qui travaillait bien le bois, en faisait pour ses garçons.

—Lorsque les Boers émigrèrent de la Colonie du Cap pour se fixer dans le pays connu depuis sous le nom de Transvaal, il leur fallut occire 6000 lions. Voilà maintenant qu'un autre lion, bien plus terrible que les premiers, les menace. C'est le lion britannique.

—Tout paraît indiquer que le fromage et le beurre vont se vendre l'été prochain à un prix rémunérateur. Sachons en profiter en augmentant la production du lait. Semons tout ce qui pourra améliorer l'alimentation des vaches laitières. Ne négligeons pas la culture des fourrages verts.

—L'île de Terre-Neuve est beaucoup plus riche qu'on ne se le figure. Les pêcheries y sont d'abord très importantes. De plus, les forêts, les mines récemment découvertes, sont des quantités que l'on ne peut ni ne doit négliger. La population de Terre-Neuve est de 250,000 habitants. Le total du commerce s'y maintient entre \$10,000,000 et \$11,000,000 dont une bonne partie, \$2,000,000, avec le Canada.

## LECTURES POUR TOUS

Si les *Lectures pour Tous* sont devenues rapidement la revue populaire par excellence, c'est parce que les sujets les plus divers y sont traités avec une égale habileté, c'est aussi parce que tout le monde peut lire les intéressants articles qu'elles contiennent.

Voici le sommaire du numéro d'Avril des *Lectures pour Tous*. On verra quelle variété il présente et en parcourant les titres on sera curieux de lire les articles et les illustrations superbes qui les accompagnent dans cette élégante publication :

Les Souvenirs d'Italie ; L'Aile de l'Oiseau ; Parure de la Femme ; Mariage d'Hermance, Nouvelle par Albert Cim ; La dernière Machine à Voler ; L'Amoureux de la princesse fortunée, Nouvelle d'après l'Oiseau Vert de M. Juan Valera, par Jacques Porcher ; A travers le "Vieux Paris" ; Une Armée confortable ; La France sans nouvelles du Monde, Van Dyck ; le Peintre des rois ; La Fille des Genêts, roman par Paul Perret (suite).

—Le numéro, 50 centimes.—Abonnement : Un an : Paris, 6 fr. ; Départements, 7 fr. ; Etranger, 9 fr.

En vente chez Fauchille, 1712, rue Sainte-Catherine.

## UNE CHANCE

S'il est facile de s'enrhumer, il est aussi facile de guérir son rhume avec le Baume Rhumal.

**ANECDOTES ET BONS MOTS**

En soirée.  
—Monsieur Boireau, je suis bien sûre que vous avez, vous aussi, quelques défauts.  
—Oh ! de tout petits, madame ; je n'ai pas le moyen de me payer des vices.

Muffardin entend ne le céder à personne en fait de politesse.  
Ayant reçu une lettre dont le signataire le priait d'agréer l'assurance de sa considération distinguée, il a terminé sa réponse par cette formule :  
" Agréer l'assurance de ma considération encore plus distinguée que la vôtre."

Deux dames parlent — à mots couverts, à cause de la fillette de l'une d'elles — d'une amie commune, qui passe pour très économe, laquelle vient " d'acheter " deux bébés à la fois.  
La fillette d'un ton sérieux de petite femme :  
— Sans doute qu'en en prenant deux elle les a eues meilleur marché !

Au catéchisme : L'élève Robineau récite : " Le bon Dieu est partout, au ciel, sur la terre et dans les enfers."  
— M'sieu le curé, alors le bon Dieu est dans not' cuisine ?  
— Mais oui.  
— Et dans not' cave ?  
— Certainement.  
— Et dans not' grenier ?  
— Mais oui, oui, fait le curé impatient, je te dis qu'il est partout.  
— Eh bien, fait Robineau d'un air triomphant, vous êtes enfoncé, M'sieu le curé, sauf vot' respect : y a pas de grenier chez nous !

En Angleterre. La scène se passe chez le magistrat spécialement chargé des faillites.  
Un monsieur qui vient de déposer son bilan attend dans le cabinet du juge.  
Celui-ci entre et trouve l'industriel assis dans son fauteuil.  
— Debout, monsieur ! debout ! Comment, vous osez, vous, dans votre position, vous qui...  
— Monsieur le juge, mon bilan est de 6 millions.  
— Ah, dit le magistrat, en lui avançant un fauteuil. Monsieur, donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

**UNE CERTITUDE**  
Avec le *Baume Rhumal*, plus d'enrouement, plus d'extinction de voix.

**UNE MINE D'OR**  
Pour les jeunes filles faibles et femmes pâles, énervées et sans vie, les " **PILULES CARDINALES** " du Dr Ed. Morin, sont un riche trésor pour elles. Essayez-les avant toutes autres.

**CONSULTATIONS GRATUITES**  
Heures de Bureau : 9 a. m. à midi, 3 à 5 p. m. 8 à 10 p. m.  
Les personnes malades qui désireraient consulter nos médecins spécialistes pourront les voir aux heures indiquées ci-haut. Blancs de questions, échantillons *Pilules de Longue Vie* et notre pamphlet sur " **La Prolongation de la Vie** ", envoyés, sur demande. La **Cie Médicale Franco-Coloniale**, 202 Rue St. Denis, Montréal. Ces pilules sont en vente dans toutes les pharmacies à 50 cents la boîte, six boîtes pour \$2.50.

**ECHANTILLONS GRATUITS**  
Echantillons de *PILULES DE LONGUE VIE* et notre pamphlet sur " **La Prolongation de la Vie** " envoyés sur demande. Les *Pilules de Longue Vie* se vendent dans toutes les pharmacies à 50 cent la boîte, six boîtes pour \$2.50. Adressez la **Cie Médicale Franco-Coloniale**, 202 Rue St. Denis, Montréal.

**PAMPHLETS GRATUITS**  
Notre pamphlet sur " **La Prolongation de la Vie** " et un échantillon des *Pilules de Longue Vie* se vendent dans toutes les pharmacies à 50 cent la boîte, six boîtes pour \$2.50. Adressez la **Cie Médicale Franco-Coloniale**, 202 Rue St. Denis, Montréal.

**COLONIAL HOUSE**  
**CARRÉ PHILIPPE**

**DEPARTEMENT DES BAS**  
**POUR DAMES ET ENFANTS.**

Ligne spéciale et de bonne valeur dans les Bas plaid ou à carreaux, depuis le plus petit point jusqu'au plus grand, 50 à 85c. la paire.

Assortiment complet de Bas en Cachemire noir pour dames et enfants, dans tous les prix et tous les points.

**BAS DE PREMIERE COMMUNION**

En Fil, à 75c. la paire. En Soie, à \$1.75 et \$3.25 la paire.  
En Cachemire et Mérinos, 80c. la paire.

**SOULIERS EN CUIR PATENT**, dans toutes les grandeurs et tous les prix.

Les commandes par la Poste reçoivent une attention spéciale.

**HENRY MORGAN & Co., MONTREAL**

**UNE VOIX LOINTAINE**

PROCLAMANT L'EXCELLENCE DU

**VIN MORIN "Creso-Phates"**

**M. N. BABIN, Commis-Marchand**

DE ST-BONAVENTURE, Baie des Chaleurs

**Guéri d'un gros Rhume par cette Préparation Remarquable**

Ce que raconte M. N. BABIN, commis-marchand, de Saint-Bonaventure, Baie-des-Chaleurs :

J'avais pris un gros Rhume que je ne pouvais plus guérir. J'étais exténué de tous-ser, ne pouvant plus dormir et presque pas manger.

J'avais essayé bien des remèdes qui ne m'avaient apporté aucun soulagement valant quelque chose. Je croyais devenir consumptif, je me sentais affaiblir tous les jours, mes amis ne me dissimulaient plus leur crainte, me pressant de prendre quelque repos.

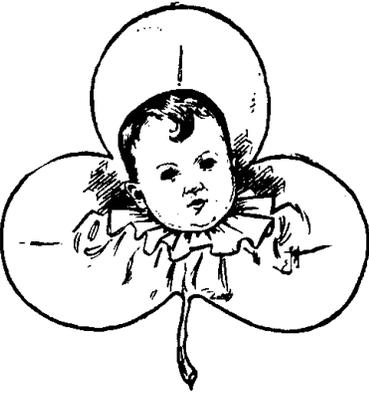
J'avais lu souvent l'annonce du VIN MORIN "CRESO-PHATES". Tantôt dans la brochure que fait distribuer chaque année

la MAISON MORIN, de Québec, (Pharmacie du Dr ED. MORIN), souvent dans les journaux français et anglais du pays.—Je croyais à ces cures merveilleuses, racontées par tant de bouches, mais je n'avais pas encore eu l'idée d'en faire l'essai. A la fin, je voulus tenter un nouvel effort en prenant de ce VIN merveilleux dont l'excellente renommée s'étend si loin.

Quelques jours d'usage suffirent pour me prouver la supériorité incontestable de cette médecine. Ma toux cessa, le sommeil revint avec le bon appétit d'autrefois. Mes idées s'égayèrent ; j'étais guéri.

Mille actions de grâce pour ce remède sans rival. M. BABIN.

**UNE QUESTION DE VIE!**



L'alimentation joue, dans la vie des enfants en bas âge, un rôle prépondérant. Les hygiénistes sont tous d'accord sur la nécessité impérieuse pour les parents, de veiller avec un soin extrême sur la nourriture de leurs jeunes bébés. Si les mères de famille adoptaient

**La Peptonine**

Un aliment complet, pur, stérilisé, inoffensif, agréable et fortifiant, elles s'évitent bien des soucis, bien des veilles, bien des fatigues et rendraient leurs

**ENFANTS ROBUSTES**

La Peptonine se vend dans toutes les bonnes pharmacies et épiceries

25 cents la Grande Boîte.

Gros : F. COURSOL, 382 Avenue de l'Hotel-de-Ville, Montréal.



**A L'ENFANT MALADE**

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée— donnez-lui " **DORMOL** "—ce calmant merveilleux des enfants ! " **DORMOL** " pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme. PRIX : 25c.

**IL FAUT DORMOL !!!**

**COMPARAISON INUTILE**

Aucun remède ne peut être comparé au *Baume Rhumal* pour soigner le rhume, la bronchite, le coqueluche, la grippe.

— Si le rouge est la couleur préférée des républicains, c'est par pure patriotisme qu'ils l'ont adopté. Exemple : Le blanc est espagnol, puisqu'on dit : blanc d'Espagne. Le bleu est allemand, puisqu'on dit : bleu de Prusse. Et le rouge est bien français, puisqu'on dit le " rouge est de Lille."

Before. After. **Wood's Phosphodine,**  
*The Great English Remedy.*  
Sold and recommended by all druggists in Canada. Only reliable medicine discovered. Six packages guaranteed to cure all forms of Sexual Weakness, all effects of abuse or excess, Mental Worry, Excessive use of Tobacco, Opium or Stimulants. Mailed on receipt of price, one package \$1, six, \$5. One will please, six will cure. Pamphlets free to any address. **The Wood Company, Windsor, Ont.**

B. E. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal

**LIBRAIRIE FAUCHILLE**

1712 Rue Ste-Catherine, Montréal

Maison fondée depuis 25 ans

En vente toutes les semaines les journaux hebdomadaires suivants : Le supplément du Petit Journal, 3 cents. La Mode Nationale. Le Petit Echo de la Mode. Les Annales Politiques et Littéraires. L'Echo de la Semaine. Le Soleil du Dimanche. Le Petit Parisien. Le Journal des Voyages. Parmi les publications artistiques viennent de paraître : La Grande Vie No 7, Les Femmes Galantes, No 3. La Femme et l'Amour complet en 8 fascicules. Le Panama Salon 1900, 20 cents le No, se vendent séparément. L'Exposition de Paris 1900, plus intéressante que jamais, l'ouverture ayant eu lieu le 14 Avril, prix 15 cents le No.

**DR BERNIER**

DENTISTE

60 Rue Saint - Denis  
MONTREAL.

**Argenteries**

LECTRICES

Si vous avez des articles tels que cou-teaux, cuillères, fourchettes, pots à l'eau-marinadier, corbeille, huilier, etc., qui ont besoin d'être argentés ou réparés, ou si vous avez parmi vos argenteries d'anciens et précieux souvenirs que vous tenez à garder mais que le temps ou les accidents ont ternis, usés ou séparés, ils seront remis à neuf à des prix raisonnablement bas par

**' La Royal Silver Plate Co. '**

PLAQUES EN OR ET EN ARGENT

No 40, Côte St-Lambert

Tel. Bell : Main 1387

N. B. — Nous serons toujours prêts à faire des estimés à domicile.

Trente ans de Succès  
**GUERISON CERTAINE**  
en 24 heures  
sans COLIQUES ni NAUSÉES  
sans AUCUNE FORMATION  
ni avant  
ni après  
du  
**VERSOLITAIRE** par les **CAPSULES L. KIRN**  
à l'extract d'herbes  
de FOUGERE Mlle Puro  
sans Calomel.  
M. KIRN se garantit l'efficacité que ses Capsules qui portent sa signature.  
**PARK, Pharmacien HAVRE,**  
54, Boulevard Edgar-Quinet  
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

Heures de bureau 9 h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 3391

**VICTOR ROY**

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques MONTREAL.

**GRATIS aux HOMMES**

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute, 755, Elektron Building, Fort Wayne, Ind., peut avoir gratis un paquet échantillon d'un des plus remarquables traitements à la maison, ce remède a guéri des milliers d'hommes, qui pendant des années, ont souffert des effets de faiblesse résultant d'erreurs de jeunesse, perte prématurée de vitalité et de la mémoire, faiblesse des reins, varicocèle et leirs suites. Envoyé sous enveloppe ordinaire. Ecrivez aujourd'hui.

TEL. BELL EST 846

**Dr Jos. Versailles, L. D. S.**

CHIRURGIEN-DENTISTE

No 393, rue Rachel

COIN ST-DENIS

MONTREAL

Heures de consultations : 8 A. M. à 8 P. M.

La demande croissante pour le

**Pin Rouge**

DU SUD

du Dr HARVEY

démontre que ceux qui s'en servent, ont dit à leurs amis comment ils ont senti un

**SOULAGEMENT IMMEDIAT**

DE

Toux très obstinés

et cela sans déranger la digestion.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

CIE DE MEDECINE HARVEY

424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

50 YEARS' EXPERIENCE

**PATENTS**

TRADE MARKS DESIGNS COPYRIGHTS &c.

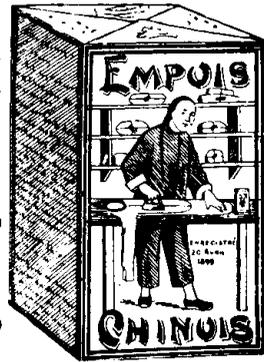
Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

**Scientific American.**

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers **MUNN & Co.** 361 Broadway, New York

**LA QUINZAINE MUSICALE,** 5e année. Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements: Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr., 50. Le numéro spécimen, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

Exigez cette vignette sur chaque paquet.



✦ AVEC ✦  
**L'Empois**  
✦ Chinois ✦

Une Fillette de quinze ans peut Repasser et

**GLACER**

comme le plus habile des Chinois. Il s'emploie aussi bien à l'eau froide qu'à l'eau chaude.

**ESSAYEZ-LE**

Manufacture seulement par le MOULIN OCEAN, 1094 Rue St-Andre, Montreal.

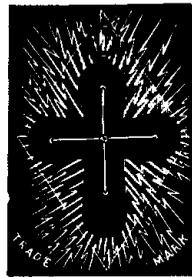
28708

L'AMOUR DU TRAVAIL



—Non, c'que j'suis éreinté !  
—Tas donc pas dormi c'te nuit ?  
—Si, mais j'ai rêvé que j'travailais...

**La Croix Electrique**  
**Diamant** (Diamond Electric Cross)



aussi appelée la Croix Volta, a été découverte en Autriche, il y a plusieurs années, et à cause de ses grands mérites, elle fut bientôt répandue dans tous les pays d'Europe.

La Croix Electrique ORNEE de Diamants guérit le rhumatisme des muscles et des jointures, la nervosité, névralgie, engourdissement, tremblement, dépression mentale, faiblesse, insomnie et toutes les affections du système nerveux, découragement, hystérie, paralysie, apoplexie, attaque d'épilepsie, danse de St-Guy et palpitations du cœur. La croix doit être attachée à un fil de soie et portée autour du cou jour et nuit. Prix \$1.00, et nous garantissons qu'elle fera autant de bien que les meilleures ceintures électriques qui coûtent de quinze à vingt-cinq fois autant. Tous les membres des différentes familles devraient en avoir une, car on ne saurait trouver un meilleur préventif contre la maladie. Envoyez \$1.00 par express, mandat-poste ou lettre enregistrée et nous vous enverrons franco par la poste une Croix Electrique ORNEE de Diamants avec instruction sur la manière de s'en servir. Nous avons des milliers de témoignages.

"J'ai enduré des douleurs pendant des années, maintenant je suis parfaitement bien. La Croix électrique, ORNEE de Diamants m'a guérie."—CAROLINE M. PETERSEN, Richfield, Utah.

THE DIAMOND ELECTRIC CROSS CO., 309 Milwaukee Ave., Chicago, Ill.

THE "BEST"

LAMPES A GASOLINE

La lumière la plus économique, la plus puissante du monde.

Fait et brûle son propre gaz. Les lampes sont portatives. Pas besoin de tuyaux, de fils ou de machines à gaz. Une lumière parfaitement blanche, régulière, puissante, et acceptée par toutes les assurances.

**100 Chandelles 20 heures pour 5 cts.**

Pas de mèches à arranger, pas de fumée, pas d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer. L'éclairage supérieur à l'électricité, l'acétylène ou l'huile de charbon.

L'économie de l'éclairage sauve le prix des lampes en trois mois.

A VENDRE PAR The Modern Light

2116 Ste-Catherine, MONTREAL.

Agents demandés.



**LE TOUR DU MONDE** Très jolie publication illustrée, de 24 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis; des études sérieuses sur les diverses parties du monde, leur fertilité, leur genres de productions, leur avenir. Des questions politiques et diplomatiques, le tout inédit. Sous ce titre: "Boite aux lettres," des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonnements pour l'étranger un an 28 francs; six mois, 16 francs; le numéro 5) centimes. Librairie Hachette, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris, France.

FUMEZ LE FAMEUX CIGARE

... La...

**Champagne**

Préférés des connaisseurs - Fait du plus pur Havane - Supérieur à tous les autres cigares à 10cts.



**L'APRES-MIDI**  
**Photographes**  
N°360 RUE ST DENIS  
COIN ONTARIO MONTREAL P.Q.  
BUREAU TEL. MARCHANDS 843 BELL EST 1285  
RESIDENCE TEL. BELL EST 1245

LE DÉLUGE AU THÉÂTRE

SURPRENANTS EFFETS D'UN DRAME



—Mademoiselle, aimez vous les animaux ?  
—Oh ! Monsieur, faut-il considérer cela comme une demande en mariage ?



A la scène du rapt...



A la scène de l'enfant...



A la scène pathétique...

LES PROVERBES ILLUSTRÉS



Pour vivre sans manquer de rien,  
Prends le monde comme il vient.



N'est pas toujours joyeux qui danse.



—Comment, tu embrasses ta belle-mère avant de sortir, maintenant !  
—Dame, mon cher, il faut bien faire quelque chose pour le désarmement général.

\*\*

Dans la salle de rédaction d'un journal.

On parle duel entre collaborateurs.

—Et toi... à quoi tires-tu ?

—Moi... à la ligne !

\*\*

M. Nourrisson Desmuzes.—Je soumetts toujours mes poèmes à une épreuve avant de les adresser à l'éditeur : je les lis à ma femme.

Lamy.—Alors, c'est plutôt ta femme que tu mets à l'épreuve.

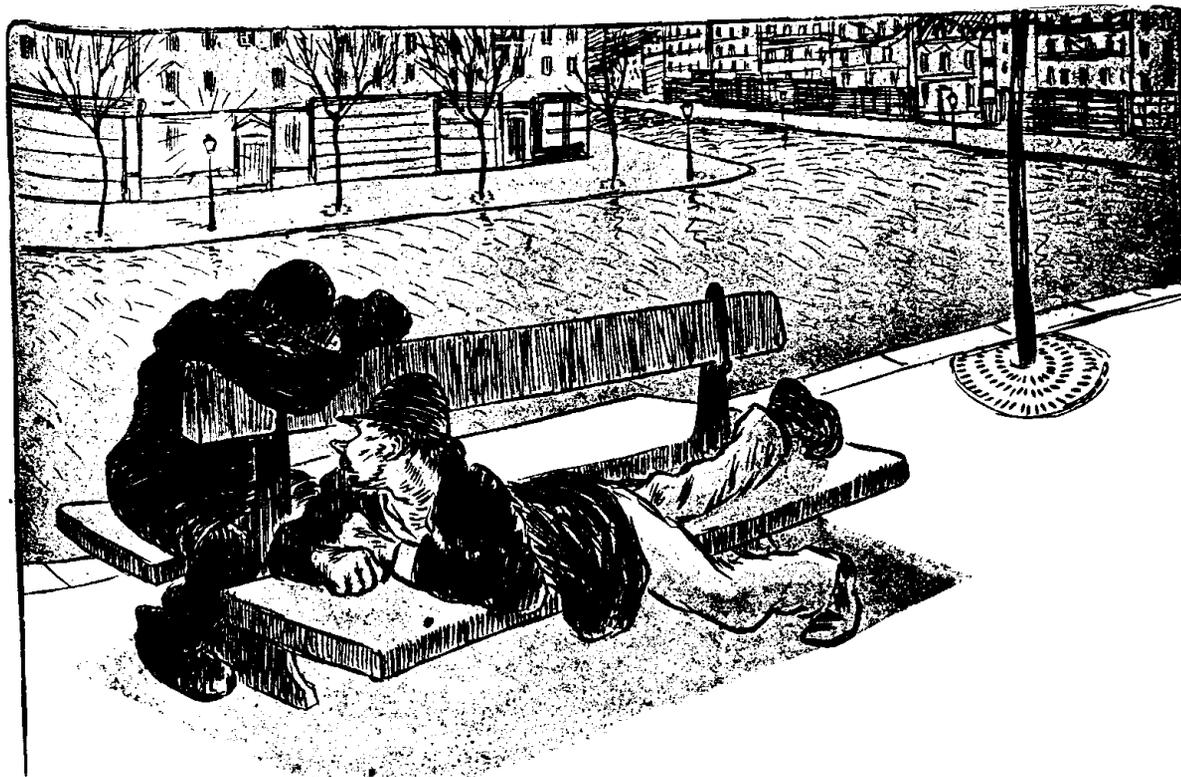
\*\*

Une jeune fille entre chez la bouchère :  
—Madame Lefoie, dit elle, maman vous fait demander si vous voudriez bien lui prêter votre poêle à frire pour faire cuire une côtelette pour papa.

Mme Lefoie prête la poêle. Quelques instant après la petite fille revient :

—Madame Lefoie, maman vous fait demander si vous voudriez bien lui prêter une côtelette pour mettre dans la poêle à frire, pour le déjeuner de papa.

COMPAGNONS DE CHAMBRE



—Tu ne feras pas trop de boucan en te levant demain matin... j'ai l'intention de faire la grasse matinée ?

# LES REPROUVES

## PREMIERE PARTIE

—Oui, ma fille, répondit James Wentworth avec amertume, mais le monde aurait dit : " Loin d'ici, car tu ne pourras jamais être honnête ou vivre avec d'honnêtes gens. Repens-toi, et nous rirons de ton repentir comme d'une tromperie. Pleure, et nous ne croirons pas à tes larmes. Travaille et essaye de remonter au faite dont tu es descendue, et quand tu seras presque à la cime de la colline difficile à gravir, nous nous dresserons devant toi pour te rejeter dans l'abîme !" Voilà ce que dit le monde au pécheur, Marguerite, ma chère fille. Je ne connais pas beaucoup l'Evangile, je ne l'ai plus relu depuis mon enfance, et quand tu essayes de me le lire, ma pauvre enfant, quelque mauvais génie s'empare de moi et empêche les mots d'arriver à mes oreilles. Je ne connais pas l'Evangile, mais je connais le monde. Les lois de la société sont inflexibles, mon enfant. Il n'y a pas de pardon pour l'homme qui a erré et dont la faute a été découverte. Il peut commettre tous les crimes connus tant que ces crimes sont profitables et qu'il partage le bénéfice avec ses voisins, mais il ne faut pas qu'il soit découvert."

Le 16 août 1850, le jour où Sampson Wilmot, le commis de banque, devait partir pour Southampton, James Wentworth passa la matinée dans la petite chambrette de sa fille et resta assis à fumer à côté de la fenêtre ouverte, pendant que Marguerite travaillait à une robe qu'elle avait promis de terminer avant la nuit.

Le père, une longue pipe en terre à la bouche, regardait la jolie figure de sa fille, pendant qu'elle était penchée sur la soie brillante de la robe qu'elle tenait sur ses genoux.

Le riche vêtement avec ses bordures coûteuses contrastait étrangement avec les murs de la chambre blanchis à la chaux, le bout de tapis usé, la petite table en bois blanc, recouverte d'un tissu fané, jadis d'un beau vert et maintenant d'un jaune sombre.

Mais quoique la chambre fut très pauvrement meublée, on y voyait la preuve des efforts continuels de la jeune fille à lutter contre la pauvreté. Les rideaux en basin étaient propres et coquets, les murs étaient ornés çà et là de quelque modeste gravure bien encadrée et sous verre. La chaise sur laquelle James Wentworth était assis était recouverte d'une indienne perse à fleurs dont les belles couleurs avaient depuis longtemps disparu sous l'action du savon et de l'eau.

James Wentworth avait été beau autrefois. Il était impossible de l'examiner sans en être convaincu. Il aurait même pu être beau encore, sans l'air de défi visible sur sa figure, sans le dédain qui plissait sa lèvre inférieure bien modelée.

Il avait environ cinquante-trois ans, et ses cheveux étaient gris, mais sa chevelure grise ne vieillissait pas sa physionomie. Sa taille droite, le port de sa tête, sa démarche élégante et même fière lui donnaient l'air d'un homme dans toute la vigueur de l'âge. Il portait sa barbe et une épaisse moustache brune qui grisonnait. Son nez était aquilin, son front haut et carré, son menton massif. La forme de sa tête et de sa figure dénotait une intelligence puissante. Ses membres longs et musculeux accusaient une grande force physique. Le son de sa voix lui-même et sa manière de parler laissaient percer une volonté énergique touchant à l'entêtement.

Il était dangereux d'offenser cet homme résolu et tenace, qu'il n'était pas facile d'écarter de son but, quelle que fût la distance à parcourir entre le projet et l'exécution.

Tandis qu'il regardait sa fille occupée à coudre, de

noires pensées plissaient son front et jetaient sur sa figure un voile de sombre tristesse.

Et pourtant le tableau qui s'offrait à lui aurait pu difficilement déplaire à l'œil le plus exigeant. La figure de la jeune fille penchée sur son ouvrage était très belle. Ses traits étaient fins et réguliers comme ceux d'une statue ; ses grands yeux bruns étaient beaux, d'autant plus beaux peut-être qu'une douce mélancolie tempérait leur éclat naturel ; ses cheveux bruns et lisses qui entouraient son front blanc, bas et large, avaient une couleur qu'une duchesse eût enviée. Le corps de la jeune fille, grand, élancé et flexible, donnait de la grâce et de la beauté à une pauvre robe en coton et un col en calicot que plus d'une servante eût refusé de porter ; et le pied qui passait au-dessous de la jupe trop courte, était effilé et arqué comme celui d'une Almée.

Il y avait quelque chose dans la figure de Marguerite Wentworth, une expression indéfinie d'une nature vague et changeante qui lui donnait quelque ressemblance avec son père, mais cette ressemblance était bien faible. C'était de sa mère que la jeune fille avait hérité sa beauté.

Elle avait aussi hérité de la nature de sa mère ; mais à sa douceur et à son bon caractère de femme se joignait en partie la résolution de son père, la force d'intelligence et l'énergie indomptable d'un homme décidé.

Marguerite était une belle et aimable femme, mais son ressentiment pour une grande offense devait être profonde et durable.

" Marguerite, dit James Wentworth, déposant sa pipe à côté de lui et regardant sa fille bien en face, je te contemple quelquefois au point de ne plus savoir que penser de toi. Tu parais contente et presque heureuse, bien que la vie monotone que tu mènes soit de nature à rendre folle plus d'une femme. N'as-tu pas d'ambition, ma fille ?—( Voir gravure, page 9.)

—Beaucoup, père, répondit-elle en quittant des yeux son ouvrage et fixant son père, beaucoup pour vous."

Le père haussa les épaules et poussa un profond soupir.

" C'est trop tard pour moi, ma belle, dit-il, le temps est passé... le temps est passé, et l'occasion avec lui. Tu sais combien j'ai travaillé et lutté, et comment j'ai vu mes espérances détruites après m'être donné, pour les réaliser, beaucoup plus de mal que ne s'en donna jamais un homme patient. Tu as été une bonne fille, Marguerite... une noble fille... et tu m'as été fidèle dans la joie comme dans la peine. La joie n'a pas été grande en comparaison de la peine, mais tu as tout supporté, tout enduré. Tu as été, à mon idée, la femme la plus fidèle qui ait jamais existé sur terre, mais il y a une chose pour laquelle tu n'as pas ressemblé aux autres femmes.

—Laquelle, père ?

—Tu n'as pas montré de curiosité. Tu m'as vu chassé et disgracié chaque fois que j'ai essayé de m'implanter quelque part ; tu m'as vu essayer tantôt un métier et tantôt un autre sans jamais réussir dans aucun. Tu m'as vu commis dans les bureaux d'un négociant, acteur, auteur, et simple paysan travaillant à la journée, tu as assisté à l'insuccès de toutes mes tentatives. Tu as vu tout cela, et tu en as souffert, mais tu ne m'as jamais demandé pourquoi il en était ainsi. Tu n'as jamais cherché à découvrir le secret de ma vie."

Les larmes obscurcissaient les yeux de la jeune fille pendant que son père parlait.

" Si je n'ai pas cherché, cher père, dit-elle avec douceur, ça été parce que je comprenais que votre se-

cret devait être pénible à avouer. J'ai passé des nuits entières à me demander quelle pouvait être la cause du malheur qui vous poursuivait partout. Mais pourquoi vous aurais-je adressé des questions auxquelles vous ne pouviez répondre sans souffrir ? J'ai entendu des personnes dire du mal de vous, mais elles n'ont jamais répété en ma présence les paroles qu'elles avaient prononcées une première fois (ses yeux flamboyèrent à travers ses larmes en disant cela). Oh ! père, cher père, s'écria-t-elle, jetant son ouvrage loin d'elle et s'agenouillant à côté de la chaise de James Wentworth, je ne vous demande pas de confidences s'il vous est pénible de me les faire, je ne veux que votre amour. Et croyez bien, cher père, croyez bien ceci : que vous ayez, ou non, confiance en moi, rien sur la terre ne pourra jamais vous aliéner mon cœur."

Elle mit en parlant sa main dans celle de son père, et il la serra avec tant de force que la pâle figure de la jeune fille devint toute rouge de douleur.

" Es-tu sûre de cela, Marguerite ? demanda-t-il en se courbant pour rapprocher sa tête de la figure sérieuse de son enfant.

—Tout à fait sûre, père.

—Rien ne pourra m'aliéner ton cœur ?

—Rien en ce monde !

—Et si je n'étais pas digne de ton amour ?

—Il m'est impossible de m'arrêter à cette idée, père. L'amour ne se mesure pas sur les mérites de ceux que nous aimons. S'il en était ainsi, il n'y aurait pas de différence entre l'amour et la justice."

James Wentworth sourit de dédain.

" Oh ! il n'y a peut-être pas grande différence entre les deux, dit-il : l'un et l'autre sont aveugles. Bien, Marguerite, ajouta-t-il d'un ton plus sérieux ; tu es une noble et courageuse jeune fille et je crois que tu m'aimes. Je m'imagine que si tu ne m'as jamais demandé le secret de ma vie, tu le devines assez bien, eh ?"

Il observa attentivement la figure de la jeune fille. Elle courba la tête, mais ne répondit pas.

" Tu devines le secret, n'est-ce pas ? Parle sans crainte, ma fille.

—Je crains bien que oui, cher père, murmura-t-elle à voix basse.

—Parle, alors.

—Je crains que la raison pour laquelle vous n'avez jamais prospéré, pour laquelle tant de personnes sont contre vous, ne provienne de quelque erreur commise il y a longtemps, bien longtemps, à l'époque où vous étiez jeune et insouciant, et où vous saviez à peine l'importance de ce que vous faisiez. Cette erreur, vous l'avez expiée par la douleur et le repentir ; mais quand vous avez voulu changer de genre de vie et revenir au bien, le monde a refusé de vous pardonner cette ancienne erreur. Est-ce cela, père ?

—C'est cela, Marguerite. Tu as assez bien deviné mon enfant, quoique tu aies oublié un fait important. Quand je commis cette erreur, ce ne fut pas pour moi, mais pour un autre. Je fus poussé au mal par un autre. Je ne profitai pas moi-même de ma faute et je n'espérais en retirer aucun profit. Mais, lorsque tout fut découvert, ce fut sur moi que tombèrent la ruine et la honte, tandis que l'homme pour qui j'avais fait le mal, l'homme dont j'avais été le jouet, me tournait le dos et refusait de prononcer un seul mot pour me justifier, quoiqu'il ne courût aucun danger lui-même, et qu'une simple parole de lui eût suffi pour me sauver. C'était bien dur, n'est-ce pas ?

—Dur ! s'écria la jeune fille les narines frémissantes et les mains crispées ; c'était cruel, lâche, infâme !

—Dès ce jour, Marguerite, je fus un homme ruiné. La société me flétrit de sa marque. Le monde ne voulut pas me laisser vivre honnêtement et l'amour de la vie était trop fort en moi pour songer à la mort. J'essayai de mener une vie déshonnête, une vie dissipée, folle, diabolique, parmi des hommes qui trouvèrent en moi un habile instrument et surent s'en servir. Ils me menèrent à leur guise et m'abandonnèrent au jour du danger. Je fus arrêté pour faux, jugé, reconnu coupable et condamné à la transportation à vie. Ne tremble pas, enfant, ne pâlis pas ainsi ! Tu

as dû entendre bien souvent, avant aujourd'hui, murmurer autour de toi quelque chose de ce genre. Il vaut autant que tu saches toute la vérité. Je fus transporté pour la vie, Marguerite, et pendant treize ans je supportai les fatigues réservées aux malheureux et coupables esclaves de l'île de Norfolk (c'était, à l'époque, l'endroit où mes pareils étaient envoyés de préférence); et au bout de ce temps, ma conduite ayant satisfait mes gardiens, le gouverneur me fit comparaître devant lui, me donna un congé et me renvoya en me disant que j'étais libre. Libre, avait-il dit; mais le monde me parla bientôt autrement. J'étais un forçat, un gibier de galères et je n'avais plus le droit de lever la tête parmi les honnêtes gens. Je ne pus endurer cela, ma fille. Peut-être un homme meilleur eût-il persévéré en dépit de tout et fini par imposer silence aux préjugés du monde. Mais moi je ne pus pas. Je succombai à l'épreuve et je m'abaissai de plus en plus. Toutes les disgrâces qui m'ont accablé, de plus en plus. Toutes les disgrâces qui m'ont accablé, de tous les malheurs que j'ai supportés, tous les crimes que j'ai commis, je les impute au même homme."

Marguerite Wentworth s'était relevée. Elle se tenait maintenant devant son père, pâle, sans respirer, les lèvres entr'ouvertes et le sein agité.

"Dites-moi son nom, père, murmura-t-elle; dites-moi le nom de cet homme."

— Pourquoi veux-tu savoir son nom ?

— Peu importe pourquoi, père; dites-le-moi! dites-le-moi!"

Elle frappa du pied tant son émotion était violente.

"Dites-moi son nom, père, répéta-t-elle avec impatience."

— Son nom est Henri Dunbar, répondit James Wentworth. Il est le fils d'un riche banquier. Au mois de mars dernier, j'ai vu dans les journaux l'annonce de la mort de son père. Son oncle mourut il y a dix ans et il héritera de la fortune du père et de l'oncle. Le monde lui a souri. Il n'a jamais souffert, lui, de ce faux pas dans la vie qui causa ma ruine. Il va revenir de l'Inde maintenant, je pense, et il verra le monde à ses pieds. Il sera riche à millions, j'imagine; malédiction sur lui! Si mes souhaits sont exaucés, chacun des guinées qu'il possède se changera en scorpion pour le piquer et le torturer.

— Henri Dunbar! murmura Marguerite en elle-même; Henri Dunbar! Je me souviendrai de ce nom!"

## VI.—LA RENCONTRE A LA GARE

Quand les aiguilles de la petite pendule hollandaise que Marguerite avait dans sa chambre marquèrent trois heures moins cinq, James Wentworth se leva de sa chaise et prit son chapeau sur une table à côté.

"Allez-vous sortir, père? demanda la jeune fille."

— Oui, je vais à Londres. Cela ne vaut rien pour moi de rester trop longtemps assis sans rien faire. Les mauvaises pensées viennent et assez vite en tout temps, mais elles viennent bien plus vite quand on n'a qu'à tourner ses pouces. Ne prends pas cet air effrayé, ma fille: je ne vais faire aucun mal. Je sors pour flâner, et peut-être que la chance me favorisera en me faisant gagner quelques shillings à l'aide de n'importe quel travail qui s'offrira à moi."

— Je préférerais vous voir rester ici, chère père, dit gentiment Marguerite.

— Sans doute, mon enfant; mais je te dis que je ne puis pas. Je ne tiens pas en place cette après-midi. J'ai parlé de choses qui échauffent toujours mon cerveau. Ma sortie n'amènera aucun mal, ma fille, je te le promets. Ce qui peut arriver de pire, c'est que j'aie m'asseoir dans une taverne, y boire un verre de gin à l'eau et lire les journaux. Il n'y a rien de bien criminel en cela, Margot?"

— Non, mon père, et je voudrais que vous vous amusiez toujours; mais vous rentrerez bientôt, hein?"

— Qu'entends-tu par bientôt, ma fille?"

— Avant dix heures. Mon ouvrage sera fini vers ce moment et je vous préparerai un joli petit souper."

— Alors, c'est convenu, je serai de retour ce soir avant dix heures. Je t'en donne ma parole."

Il tendit la main à Marguerite, l'embrassa sur les deux joues, prit sa canne dans un coin et sortit.

Sa fille le suivit de l'œil par la fenêtre ouverte, pendant qu'il remontait l'étroite ruelle parmi des groupes d'enfants réunis çà et là au milieu du chemin poudreux.

"Que Dieu ait pitié de lui et l'éloigne de tout mal," murmura Marguerite Wentworth joignant les mains et regardant toujours son père qui disparaissait.

James Wentworth fit sonner l'argent qu'il avait dans la poche de son gilet en se dirigeant vers la gare. Il n'avait pas grand'chose: quelque six pence et demi-pence, juste assez pour payer un billet de troisième classe, aller et retour, et son verre de gin à l'eau dans une taverne de Londres.

Il arriva à la station trois minutes avant le départ du train et prit son billet.

A trois heures et demie il était à Londres.

Mais comme il n'avait aucun but, pas d'amis à visiter et d'argent à dépenser, il ne se pressa pas de quitter la gare.

Il détestait la solitude et le calme, et, dans cette gare encombrée de monde, il y avait du bruit, de l'animation, de la variété en tout genre et on ne payait pas pour voir.

Il se promena de long en large sur la plate-forme, regardant les facteurs affairés et les voyageurs pressés qui couraient en tous sens.

Il s'appuya ensuite contre le montant d'une porte, et regarda les cabs qui arrivaient à la gare les uns après les autres et déchargeant ce qu'ils amenaient.

Il avait assisté à l'arrivée d'un grand nombre de voyageurs lorsque son attention fut tout à coup attirée par un vieillard pâle, maigre, à vue basse, ayant l'air faible mais actif qui descendit d'un cab et donna à un facteur son petit portemanteau en cuir noir.

Cet homme était Sampson Wilmot, le vieux commis de confiance de la maison Dunbar, Dunbar et Balderby. James Wentworth suivit le vieillard et le facteur.

"Qui sait si c'est lui, se dit-il tout bas, il y a de la ressemblance, mais après un si grand nombre d'années je ne crois pas que je pourrais le reconnaître. Et pourtant cet homme me le rappelle. Je vais en tout cas ne pas perdre de vue le vieillard."

Sampson Wilmot était arrivé à la gare environ dix minutes avant le départ du train. Il fit quelques questions à un facteur et lui confia son portemanteau pendant qu'il allait prendre son billet.

James Wentworth le suivit et parvint à examiner le portemanteau.

Il y avait une carte collée sur le couvercle et sur cette carte se trouvait une adresse écrite en caractères sentant l'homme d'affaires: M. SAMPSON WILMOT, voyageur pour Southampton.

James Wentworth fit entendre un sifflement prolongé.

"Je me le disais bien, murmura-t-il, il me semblait que je ne me trompais pas."

Il entra dans le bureau où l'on délivrait les billets. Le commis se trouvait parmi la foule attendant son tour pour passer au guichet.

James Wentworth s'approcha de lui et le toucha légèrement à l'épaule.

Sampson Wilmot se retourna et le regarda bien en face.

Rien dans son regard n'annonça qu'il eût reconnu le personnage qui l'arrêtait.

"Me voulez-vous quelque chose, monsieur, demanda-t-il avec quelque méfiance en voyant la tenue râpée du réprouvé."

— Oui, M. Wilmot, je veux vous parler. Vous viendrez dans la salle d'attente avec moi quand vous aurez pris votre billet."

Le commis fut stupéfait. Le ton de cet étranger mal mis était presque celui du commandement.

"Je ne sais trop si je dois me conformer à vos désirs, mon bon monsieur, balbutia Sampson, je ne vous ai jamais vu avant aujourd'hui, et à moins que vous ne soyez un facteur de la banque envoyé après moi je crois que vous faites erreur. Je ne vous connais pas. Vous êtes un étranger pour moi."

— Je ne suis ni un étranger pour vous, ni un fac-

teur, répondit l'autre. Vous avez votre billet, cela suffit, maintenant vous pouvez venir avec moi."

Il entra dans une salle d'attente communiquant avec le bureau par une porte vitrée. La salle était vide car le train allait partir dans cinq minutes et les voyageurs avaient couru prendre place dans les wagons.

James Wentworth ôta son chapeau et écarta les cheveux gris qui couvraient son front.

"Mettez vos lunettes, Sampson Wilmot, dit-il, regardez-moi bien et vous me direz ensuite si je suis un étranger pour vous."

Le vieux commis obéit en tremblant de crainte et d'agitation. Il eut de la peine à ajuster ses lunettes.

Il regarda la figure du réprouvé pendant quelques instants et ne dit rien.

Mais sa respiration devint plus rapide et sa figure plus pâle.

"Oui, reprit James Wentworth, dévisagez-moi bien et ne me reconnaissez pas si vous pouvez. Ce sera de la prudence de ne pas me reconnaître, je ne fais honneur à personne, et encore moins à un vieux et respectable commis comme vous."

— Joseph! Joseph! s'écria le vieux commis, est-ce vous? êtes-vous réellement mon malheureux frère? Je vous croyais mort, Joseph... mort depuis longtemps."

— Et vous ne demandiez sans doute pas mieux, répondit l'autre amèrement.

— Non, Joseph, non s'écria Sampson Wilmot, Dieu sait que je ne vous ai jamais souhaité du mal. J'ai toujours plaint votre infortune et je vous ai excusé même quand vous étiez le plus coupable."

— C'est drôle, murmura Joseph avec dédain, c'est très-drôle. Si vous m'aimiez tant que cela, comment se fait-il que vous soyez resté dans la maison Dunbar, Dunbar? Avec un semblant d'affection pour moi, vous n'auriez jamais pu vous résoudre à manger le pain de ces gens-là."

Sampson Wilmot secoua tristement la tête.

"Ne soyez pas trop dur envers moi, Joseph, dit-il d'un ton de doux reproche, si je n'étais pas resté à la banque noire mère serait peut-être morte de faim."

Le réprouvé ne souffla mot mais il détourna la tête et soupira.

La cloche annonçant le départ du train se fit entendre.

"Il faut que je parte, s'écria Sampson, donnez-moi votre adresse, Joseph, et je vous écrirai."

— Oh, je n'en doute pas, répondit son frère d'un ton narquois, mais je ne me laisse pas prendre au piège. Je vous ai retrouvé, mon riche et respectable frère, et je m'attache à vous. Où allez-vous?"

— A Southampton.

— Que faire?"

— Attendre l'arrivée d'Henri Dunbar."

La figure de Joseph Wilmot devint livide de rage.

Le changement qui s'opéra en lui fut tellement soudain et terrible à voir que le vieux commis recula comme s'il avait vu un revenant.

"Vous allez à sa rencontre, dit Joseph d'une voix rauque, il est donc en Angleterre?"

— Non, mais il doit arriver prochainement. Pourquoi cette figure colère, Joseph?"

— Pourquoi cette figure colère? répéta le cadet, êtes-vous donc devenu tellement machine, automate parlant, instrument en chair et en os des hommes que vous servez, que tout sentiment humain soit éteint en vous? Bah! comment des gens de votre espèce comprendraient-ils ce que j'éprouve? Entendez-vous, la cloche sonne, je vais avec vous."

Le train était sur le point de partir, les deux hommes coururent à la plate-forme.

"Non! non! s'écria Sampson Wilmot en voyant son frère entrer après lui dans le wagon, non! non! Joseph, ne venez pas avec moi, ne venez pas avec moi!"

— J'irai avec vous!"

— Mais vous n'avez pas de billet."

— Je puis en prendre un, ou plutôt vous pouvez m'en prendre un, car je n'ai pas d'argent, à la première station que nous rencontrerons."

Ils étaient assis dans un compartiment de deuxième

classe. Le sifflement de la machine retentit et le train s'ébranla pendant que Joseph Wilmot parlait.

Le vieux commis jeta un regard inquiet sur son frère cadet. Sa pâleur livide avait disparu, mais ses sourcils fortement marqués étaient encore contractés.

— Joseph ! Joseph ! dit Sampson, Dieu m'est témoin que je suis heureux de vous revoir après une séparation de 35 ans, et tout que je pourrai retrancher sur mes faibles appointements je vous le donnerai bien volontiers. Mais je préférerais que vous ne fassiez pas ce voyage avec moi. Je ne pense pas qu'il puisse en résulter aucun bien.

— Ne vous inquiétez pas de ce qui en résultera. J'ai à vous parler. Vous êtes un aimable frère, vous qui voulez m'éloigner aussitôt après notre première rencontre. J'ai à vous parler, Sampson Wilmot. Je veux le voir, cet homme. Je sais comment le monde m'a traité pendant ces trente-cinq dernières années, et je suis curieux de savoir aussi comment le même monde, juste et compatissant, a traité le misérable qui me tenta et me trahit, Henri Dunbar !

Sampson Wilmot tremblait comme une feuille. Sa santé avait toujours été faible depuis la seconde attaque de paralysie, ce terrible et silencieux ennemi dont la main invisible avait frappé le vieux commis pendant qu'il était assis à son bureau, sans lui avoir donné le moindre avertissement. Sa santé était faible, et la secousse de sa rencontre avec son frère, ce pauvre frère perdu et déshonoré, qu'il avait cru mort pendant trente-cinq ans, avait été presque trop forte pour lui. Et ce n'était pas tout encore. Une terreur indicible s'empara de lui à l'idée d'une rencontre entre Joseph Wilmot et Henri Dunbar. Le vieillard se souvenait des paroles de son frère :

— Qu'il songe qu'il l'échappera belle si à notre première rencontre il n'a rien à payer.

Sampson Wilmot avait prié nuit et jour pour que pareille rencontre n'eût pas lieu. Elle avait été retardée pendant trente-cinq ans.

Allait-elle s'effectuer maintenant ?

Il regarda la figure de son frère avec inquiétude.

— Joseph, murmura-t-il, j'aimerais mieux que vous ne vinssiez pas avec moi à Southampton, j'aimerais mieux que vous ne visiez pas M. Dunbar. Vous avez été maltraité, cruellement et injustement maltraité, personne ne le sait mieux que moi ; mais il y a si longtemps, Joseph, il y a si longtemps de cela. Les mauvais sentiments s'éteignent chez un homme à mesure que les années s'envolent, n'est-ce pas, Joseph ? Le temps guérit toutes les vieilles blessures, et nous apprenons à pardonner aux autres comme nous espérons d'être pardonnés nous-mêmes, n'est-ce pas, Joseph ?

— Pour vous, c'est possible, répondit le réprouvé avec fureur ; mais pour moi, non !

Il n'en dit pas plus long et croisa ses bras sur sa poitrine.

Il regardait droit devant lui par la portière du compartiment, mais le riant paysage à travers lequel courait le train re-semblait pour lui à une feuille de papier blanc : il ne voyait rien.

Sampson Wilmot était assis en face de lui, et contemplait avec malaise cette figure sombre et contractée.

Le commis prit un billet pour son frère à la première station. Mais Joseph continua à garder le silence.

Une heure s'écoula sans qu'il ouvrit la bouche.

Il n'avait pas d'affection pour son frère ; le monde l'avait endurci ; les conséquences de ses propres fautes, en retombant lourdement sur sa tête, avaient agri sa nature. L'homme qu'il avait aimé et en qui il avait eu confiance, était à ses yeux la cause première de sa honte et de sa misère, et cette pensée influait dans son opinion sur le reste des hommes.

Il ne pouvait croire en la bonté de personne, en se souvenant quelle avait été jadis sa confiance dans Henri Dunbar.

Les frères étaient seuls dans le compartiment.

Sampson regarda la sombre figure placée en face de lui pendant quelque temps, puis il se couvrit, en soupirant le visage avec son mouchoir et se renversa dans un coin du compartiment.

Mais il ne dormit pas ; il était agité et inquiet ; il se sentait faible ; ses oreilles bourdonnaient étrangement, et devant ses yeux obscurcis flottait un brouillard inaccoutumé.

Il essaya de parler une fois ou deux, mais il lui sembla qu'il n'avait pas la force d'articuler les mots qui lui venaient à l'esprit.

Ensuite ses idées devinrent confuses ; le bruit du train en marche résonna d'une façon monotone à ses oreilles et devint de plus en plus fort à chaque instant, jusqu'à ce qu'enfin il lui parut affreux, insupportable, et lui fit l'effet d'un coup de tonnerre perpétuel qui l'assourdissait et l'égarait.

Le train avançait rapidement vers Basingstoke, lorsque Joseph Wilmot fut tout à coup tiré de sa sombre rêverie.

C'était quelque chose de terrible qui avait fait tréssaillir le réprouvé et donné à sa figure une expression d'horreur.

#### VII. — LE COUP DE LA MORT

Le vieux commis était tombé de son siège et gisait immobile au fond du compartiment.

Il avait été frappé d'une troisième attaque de paralysie, depuis longtemps sans doute regardée comme inévitable, mais que sa rencontre inattendue avec son frère à la gare de Waterloo avait peut-être hâtée.

Joseph Wilmot s'agenouilla à côté de son frère inanimé. C'était un vagabond et un paria, et les scènes d'horreur n'étaient pas nouvelles pour lui.

Il avait vu la mort sous tous ses aspects divers, et la reine des Terreurs ne l'épouvantait guère.

Il était endurci, plongé jusqu'au cou dans le crime, et les souffrances d'autrui le trouvaient insensible. L'amour qu'il éprouvait pour sa fille était peut-être le dernier rayon de sentiment que conservât sa nature perverse.

Mais il fit néanmoins tout ce qu'il put pour ranimer le vieillard sans connaissance. Il dénoua sa cravate, déboutonna son gilet et porta la main au cœur pour voir s'il battait.

Le cœur battait par saccades, comme si l'âme fatiguée du vieux commis eût essayé faiblement de s'échapper de l'enveloppe terrestre qui la retenait.

— Il vaudrait mieux peut-être que cette attaque fût fatale, murmura Joseph Wilmot, j'irais ainsi tout seul au-devant d'Henri Dunbar !

Le train arriva à Basingstoke. Joseph mit la tête à la portière et appela un facteur à haute voix.

Le facteur s'empressa d'accourir à cet appel impatient.

— Mon frère a une attaque, s'écria Joseph, aidez-moi à le sortir du compartiment et vous enverrez ensuite chercher un médecin !

Le corps inanimé fut soulevé par deux hommes robustes qui le portèrent dans la salle d'attente et le déposèrent sur un sofa.

La cloche retentit et le train de Southampton continua sa marche sans les deux voyageurs.

Au bout d'un moment toute la gare fut en émoi. Un gentleman avait eu une attaque d'apoplexie et se mourait.

Le médecin arriva en moins de dix minutes. Il secoua la tête après avoir examiné le malade.

— Mauvaise affaire, dit-il, très mauvaise, mais nous allons faire de notre mieux. Y a-t-il quelqu'un, avec ce gentleman ?

— Oui, monsieur, répondit le facteur en montrant Joseph, cette personne est avec lui.

Le médecin de province jeta un regard soupçonneux sur Joseph Wilmot qui avait certainement l'air d'un vagabond de la tête aux pieds, et d'un hardi coquin en lutte avec la société qu'il défiait dans sa haine.

— Etes-vous... un... parent de ce gentleman ? demanda le docteur avec hésitation.

— Oui, je suis son frère.

— Je vous conseillerais de le faire transporter à l'hôtel le plus rapproché. J'enverrai une garde-malade pour le soigner. Savez-vous si cette attaque est la première qu'il ait eue ?

Non, je ne sais.

Le regard du médecin devint plus soupçonneux encore en recevant cette réponse.

— C'est étrange, dit-il, que vous qui vous proclamez son frère, vous ne puissiez me fournir aucun renseignement à ce sujet.

Joseph Wilmot répondit avec une insouciance presque méprisante.

— C'est étrange, mais on a vu dans ce monde des choses bien plus étranges que celle-là. Il y avait des années que nous ne nous étions vus, mon frère et moi et notre rencontre a eu lieu aujourd'hui.

L'homme inanimé fut emporté de la gare dans une auberge voisine... modeste et simple maison, mais propre et bien tenue.

On le porta dans une chambre à coucher dont les fenêtres, garnies de persiennes à l'antique, avaient vue sur la grande route poussiéreuse.

Le médecin déploya toute son habileté, mais il ne put faire reprendre connaissance au malade. Son âme s'était déjà envolée. Le corps n'était plus qu'un morceau d'argile immobile sous la blanche couverture, et Joseph Wilmot, assis au pied du lit le regardait d'un air sombre.

La femme qui devait servir de garde malade ne tarda pas à arriver, et s'installa au chevet. Mais elle n'eut pas grand'chose à faire.

— Y a-t-il quelque espoir qu'il en réchappe ? demanda Joseph avec émotion au médecin qui se disposait à se retirer.

— Je crois bien que non...

— Sera-ce bientôt fini ?

— Bientôt, je pense. Je ne crois pas qu'il dépasse les vingt-quatre heures.

Après cet arrêt, le médecin attendit quelques instants, comptant sur quelque exclamation de surprise ou de douleur de la part du frère du moribond, mais il n'y en eut aucune, et le médecin prit congé après avoir précipitamment souhaité le bonsoir.

Il se faisait tard, et les ombres du crépuscule enveloppant la figure de Joseph Wilmot la rendaient plus sombre encore qu'elle ne l'avait été dans le wagon.

— J'en suis bien aise, murmura-t-il je serai seul pour recevoir Henri Dunbar.

La chambre à coucher dans laquelle se trouvait le malade ouvrait sur un petit salon. Le sac de voyage et le portemanteau de Sampson avait été déposés dans ce salon.

Joseph Wilmot fouilla les poches des habits qu'on avait enlevés à son frère.

Celles du gilet contenaient quelque menue monnaie, et plusieurs clefs attachées ensemble, et dans celle du vieux pardessus se trouvait un agenda dont la couverture en cuir était presque usée.

Joseph emporta ces objets dans le salon, ferma la porte entre les deux appartements et demanda ensuite de la lumière.

La servante qui apporta des bougies lui demanda s'il avait diné.

— Oui, dit-il, j'ai diné il y a cinq heures, apportez-moi de l'eau-de-vie.

La jeune fille monta un petit carafon de spiritueux et un verre, qu'elle déposa sur une table, puis elle se retira.

Aussitôt qu'elle fut sortie, Joseph Wilmot ferma la porte à clef.

— Je ne veux pas d'intrus, murmura-t-il ; ces gens de province sont toujours curieux.

Il s'assit à la table, se versa un verre de brandy, le but et rapprocha de lui une des bougies.

Il avait mis l'argent, les clefs et l'agenda dans l'une de ses poches. Il tira d'abord l'agenda et l'examina. Il renfermait cinq billets de la banque d'Angleterre, de cinq livres chacun, et une lettre.

La lettre était adressée à Henri Dunbar, et portait le cachet officiel de la banque. Le nom de Stéphen Balderby était écrit au bas de l'enveloppe dans le coin à gauche.

— Tiens ! tiens ! murmura Joseph Wilmot, ceci est la lettre de bienvenue que le plus jeune associé adresse à son chef. J'en aurai soin.

Il remit la lettre dans la poche de l'agenda, et puis regarda les notes au crayon sur différentes pages.

La dernière note fut la seule qui eût quelque intérêt pour lui.

Elle consistait en ces quelques mots :

“ H... D... attendu à Southampton Docks, vers le 19 courant, par le steamer *Electre*, sera reçu par miss Laure D... à Portland Place.

— Qui est cette Laure D... ? se dit-il en fermant l'agenda. Sa fille, je suppose. Je me souviens d'avoir lu la nouvelle de son mariage dans les journaux, il y a vingt ans. Il fit un bon mariage, évidemment. La fortune dut tout aplanir pour lui. Il épousa une femme riche et titrée. Qu'il soit maudit ! ”

Joseph Wilmot resta assis quelque temps les bras croisés sur la table devant lui et songeant, songeant, songeant. Un sourire sinistre crispait ses lèvres, et dans ses yeux pétillait une lueur menaçante.

Homme dangereux en tout temps, homme dangereux lorsqu'il était bruyant, insouciant, brutal et violent.

Mais bien plus dangereux alors qu'il était tout à fait calme.

Il sortit ensuite les clefs de sa poche, s'agenouilla devant le portemanteau et examina son contenu.

Il n'y trouva pas grand'chose pour le dédommager de sa peine, rien qu'un habillement complet, une demi-douzaine de chemises, et l'attirail nécessaire à la simple toilette du commis. Le sac de nuit contenait une paire de bottes, une brosse à chapeau, une chemise de nuit et une vieille robe de chambre en indienne.

Joseph Wilmot se releva après cette inspection, et ouvrit doucement la porte entre les deux chambres.

Il ne s'était fait aucun changement dans la chambre du malade. La garde-malade était toujours assise au chevet du lit. Elle se retourna vers Joseph lorsqu'il ouvrit la porte.

“ Aucun changement, je présume ? dit-il.

— Non, monsieur, aucun.

— Je vais sortir et faire un tour, je reviendrai dans une heure.”

Il referma la porte, mais il ne sortit pas immédiatement.

Il s'agenouilla de nouveau à côté du portemanteau, et enleva la carte qui portait l'adresse de son frère.

Il enleva aussi une carte pareille sur le sac de nuit, en ayant bien soin de ne laisser derrière lui aucun vestige qui pût faire connaître son frère.

Quand il eut fini cette opération et mis les cartes dans sa poche, il se promena doucement dans la chambre, les bras croisés sur la poitrine.

“ *L'Electre* est attendu le 19, dit-il à voix basse et pensive. Il peut arriver avant ou après. Demain, c'est le 17. Si Sampson meurt, il y aura une enquête certainement, une perquisition *post-mortem* peut-être, et je serai retenu ici jusqu'à ce qu'elle soit terminée. On me retiendra deux ou trois jours au moins, et pendant ce temps, Henri Dunbar peut arriver à Southampton et se rendre aussitôt à Londres, et moi je puis laisser échapper cette occasion unique de me trouver face à face avec cet homme. Je ne veux pas perdre cette occasion, je ne veux pas qu'on me la fasse perdre. Pourquoi resterais-je ici à veiller au chevet du lit d'un homme sans connaissance ? Non ! La destinée a remis une fois encore Henri Dunbar sur mon chemin, et je profiterai de la chance qui m'est offerte.”

Il prit son chapeau, un chapeau blanc déformé et râpé qui cadrait bien avec son extérieur de vagabond, et il sortit après avoir dit au comptoir qu'il serait de retour dans une heure.

Il fut tout droit à la gare, et s'informa du départ des trains.

#### VIII.—ENTERREMENT DU PASSÉ

Le train de Londres à Southampton allait parti dans une heure. L'employé, qui donna ce renseignement à Joseph Wilmot, lui demanda comment se trouvait son frère.

“ Il va mieux, répondit Joseph. Je vais à Southampton m'acquitter pour lui d'une affaire importante qui l'y amenait. Je serai de retour demain matin ”.

Il entra dans la salle d'attente, s'y assit et ne changea pas d'attitude de tout le temps. Il songeait, songeait, songeait comme dans le wagon, comme dans le petit salon de l'auberge.

Le train apparut enfin. Il s'élança vers un compartiment de seconde classe, s'assit dans un coin et baissa son chapeau sur les yeux, qui furent presque complètement cachés par les bords déformés.

Il était tard lorsqu'il arriva à Southampton, mais il avait l'air de connaître la ville, et il se dirigea tout droit vers une petite taverne située sur le bord de la rivière et masquée presque en entier par l'ombre du mur de la ville.

Là, il se fit donner un lit, et s'assura que *l'Electre* n'était pas encore arrivé.

Il soupa dans sa chambre, bien qu'il fût prié de prendre son repas dans la chambre commune. Il semblait désireux de fuir toute société et ne voulait parler à personne, et il s'abandonnait toujours aux noires pensées qui l'avaient assailli en wagon, à l'auberge de Basingstoke et pendant son trajet avec son frère Sampson.

Quelles que fussent ses pensées, elles l'absordaient si complètement qu'il ressemblait à un somnambule faisant tout machinalement sans savoir ce qu'il fait.

Mais malgré cela il était actif, car il se leva le lendemain matin de bonne heure. Il n'avait pas dormi une heure dans toute cette longue nuit. Il avait pris toutes les attitudes, et c'était tourné et retourné dans son lit, songeant, songeant, jusqu'à ce que son cerveau n'eût plus qu'une puissance machinale et agit en dépit de lui-même.

Il descendit l'escalier, paya son souper et sa chambre à une servante endormie, et quitta la maison au moment où l'horloge de l'église, dans le vieux square à côté, sonnait huit heures.

Il fut tout droit vers la rue Haute, et entra dans la boutique d'un marchand de confections. L'établissement était sur un certain pied, et un jeune homme enlevait les volets de la devanture sans se presser.

Ce jeune homme parut être le seul occupant de la boutique pour le quart d'heure.

Il regarda Joseph Wilmot d'un air dédaigneux, et le toisa lentement de la tête aux pieds en baillant en même temps.

“ Vous feriez mieux de vous retirer, dit-il, notre patron ne donne jamais rien aux vagabonds.

— Votre patron peut donner ou garder ce que bon lui semble, répondit Joseph avec indifférence, je puis payer ce dont j'ai besoin. Appelez votre maître, ou plutôt non, vous ferez tout aussi bien l'affaire vous-même. Je veux une toilette complète, depuis le chapeau jusqu'aux souliers, comprenez-vous ?

— Peut-être quand j'aurai vu l'argent, répondit le jeune homme d'un ton narquois.

— Vous êtes déjà au courant des habitudes du monde, mon garçon, n'est-ce pas ? dit Joseph Wilmot avec amertume. Tirant ensuite l'agenda de sa poche, il l'ouvrit et exhiba la petite liasse des billets de banque. “ Je présume que vous comprenez ceci ? ” dit-il.

Le languissant jeune homme releva son nez qui, par sa conformation naturelle, annonçait un caractère ambitieux, et regarda son chaland d'un air incrédule.

“ Je comprends que ceci peut être faux, ” fit-il d'un air significatif.

M. Joseph Wilmot lâcha un juron et s'élança sur le jeune commis.

“ J'ai dit qu'ils *pourraient* être faux, fit observer le jeune homme avec moins d'arrogance, il n'y a pas de quoi vous précipiter sur moi, je n'ai pas eu l'intention de vous offenser.

— Non ! murmura Wilmot, vous faites ma foi bien de *n'avoir pas* cette intention. Appelez votre patron.”

Le jeune homme s'éloigna pour obéir ; il était tout à fait souple maintenant.

Joseph Wilmot examina la boutique.

“ Le roquet ! il a oublié la cassette ! murmura-t-il ; je pourrais essayer de l'ouvrir si... (il s'arrêta et sourit d'une étrange manière fort peu agréable à voir) si je n'allais pas à la rencontre d'Henri Dunbar.”

Il y avait une glace à pied dans un coin de la boutique. Joseph Wilmot s'en approcha, se mira en si-

lence pendant quelques instants, et puis montra le poing à son image.

“ Vous êtes un vagabond, murmura-t-il les dents serrées, et vous en avez l'air ! Vous êtes un paria, et vous en avez l'air ! Mais qui vous a marqué de ce sceau ? Qui mérite le blâme pour tout le mal que vous avez fait ? Quel est celui dont la trahison vous fit ce ce que vous êtes ? Voilà la question ! ”

Le maître de la boutique apparut et jeta sur son chaland un regard perçant.

“ Ecoutez-moi, dit Joseph Wilmot lentement mais avec résolution. J'ai eu du bonheur depuis quelque temps, et je viens de gagner quelque argent. Je l'ai gagné honnêtement, entendez-vous, et je ne veux pas être questionné par une espèce de singe comme votre commis.”

Le languissant jeune homme croisa les bras et s'efforça de prendre un air féroce, mais il eut soin de reculer un peu derrière son maître pour se montrer indigné.

Le patron sourit et salua.

“ Nous serons heureux de vous servir, monsieur, dit-il, et je ne doute pas le moins du monde que vous ne soyez content. Si mon commis a été impertinent...”

— Il l'a été, interrompit Joseph, mais je ne veux pas en faire une affaire. Il est comme tout le monde, et il croit que parce qu'un homme porte un habit râpé, il doit être un coquin. Voilà tout. Je lui pardonne.”

Le languissant jeune homme, alors très-éloigné et abrité par son maître, murmura faiblement :

“ Oh ! vraiment ! pardonner ! ah ! Comment donc ! est-ce bien vrai ? Merci pour rien ! ” et autres phrases railleuses.

“ Je veux une toilette complète, continua Joseph Wilmot, un habillement complet tout neuf, chapeau, bottes, parapluie, sac de voyage, une demi-douzaine de chemises, brosses, peigne, rasoirs et tous les *et cetera*. Et comme il peut se faire que vous ne soyez pas disposé à avoir en moi plus de confiance que votre chien couchant de commis, bien que vous soyez extrêmement poli, voici ce que je vais faire. Je me rends chez un barbier pour cela, et pendant ce temps vous pouvez aller aux informations pour ces gentlemen.”

Il tendit au patron trois de ses billets de la banque d'Angleterre. Le marchand les regarda d'un air de doute.

“ Si vous croyez qu'ils sont faux, envoyez-les à la banque et faites-les changer, dit Joseph Wilmot ; mais dépêchez-vous, car je vais revenir dans une demi-heure.”

Il sortit de la boutique, laissant le patron, toujours incertain, avec les trois billets dans la main,

Le vagabond rabattit son chapeau sur ses yeux, fourra ses mains dans ses poches, et descendit la rue jusqu'à une boutique de barbier, près des docks.

Là il se fit couper la barbe et arranger la moustache en désordre, de la manière la plus aristocratique. Ses longs cheveux gris mal peignés furent taillés et frisés d'après son goût.

S'il eût été vaniteux, et n'ayant d'autre but dans la vie que celui d'embellir sa personne, il n'eût pas été plus minutieux ou plus difficile à contenter.

Quand le barbier eut complété son œuvre, Joseph Wilmot se lava la figure, ramena ses cheveux sur son front, et se regarda dans un petit miroir à barbe suspendu au mur.

Comme tête et figure, la transformation était complète. Il n'était plus un vagabond, mais bien un gentleman respectable, entre deux âges, de belle mine, non sans distinction aristocratique.

L'expression même de sa physionomie était changée. L'air de défi avait fait place à un sourire hautain. La mine renfrognée était devenue la froncement de sourcils de l'homme qui songe.

Ce changement était-il naturel ou simulé ? Provenait-il simplement de l'arrangement de sa barbe et de ses cheveux ? Lui seul aurait pu nous le dire.

Il mit son chapeau, le rabattant toujours sur les yeux, paya le barbier et s'éloigna.

Il se dirigea tout droit vers les docks et s'informa du steamer *l'Electre*.

(A suivre)

# MAN GHITE

PAR MME MARTHE BERTIN

—Je suis charmée de vous l'entendre dire, fit Mme Audran, la voix un peu moqueuse, car vous avez gémi plus que de raison, pour commencer ; je m'étais laissé prendre à vos plaintes, mais je retire ma pitié devenue inutile. Vous voilà débarrassé d'un homme qui vous volait, vous gagnez donc à l'aventure, et vos tuiles se réduisent finalement à quelques grains de blé de moins dans vos greniers et à vous chercher un autre régisseur.

Si vous aviez un peu confiance en moi, je vous en présenterais un, très-intelligent, très-honnête, qui ne détournerait pas un sou de vos revenus et dont vous seriez avant peu bien satisfait, j'en suis convaincue.

—Où donc me dénicheriez-vous cette perle de régisseur ?... De votre main, je l'accepte les yeux fermés, et vous me tireriez, en me l'amenant tout de suite, d'un fameux embarras.

—Mais il est là devant moi ! répondit Mme Audran en le regardant à travers ses lunettes sombres, avec un sourire un peu malicieux.

—Moi !... dit Guillaume.

—Sans doute que votre vieux notaire et vos amis vous en jugeront complètement incapable...

Guillaume eut un petit sursaut. Sa vieille amie allait-elle trop loin ? Il était habitué pourtant à sa franchise ; au surplus, il se montrait, en général, moins soucieux de sa réputation. Quelle mouche le piquait tout à coup ?... Cédant, malgré lui, à un mouvement d'humeur, il se leva brusquement :

—Sans doute, fit-il, le ton amer, ce n'est pas flatteur à entendre, mais c'est mérité ! Il me juge parfaitement incapable de quoi que ce soit de sensé et d'utile, je sais...

Il parlait en guerre bien inutilement ; rien, semblait-il, ne devait aujourd'hui troubler la vieille dame ; elle se leva aussi, mais non pour battre en retraite.

—Eh bien ! reprit-elle, avec cette douceur encourageante qui triomphait toujours, quoi qu'on en eût, je ne juge pas, moi, que ce soit mérité, je vous crois parfaitement capable, au contraire, de faire ce que votre père faisait avant vous... ce que, m'a-t-on dit, il souhaitait vous voir faire après lui !...

Si calme que soit Mme Audran, sa voix a baissé un peu, en finissant... si brave qu'elle se soit montrée jusque-là, elle se trouble tout à coup et fait un pas en arrière... Guillaume est devant elle, les deux mains tendues.

Plus trace en lui d'irritation, pas trace non plus de ce fanfaron du début, qui semblait vouloir défier tout reproche, toute exhortation... Elle a vu souvent en Pierre cette surprise, cette émotion soudaine qu'un seul mot venait d'éveiller, mais Pierre est un enfant, il se laisse aller sans fausse honte à son émotion, et il est aussi facile de le calmer que de l'émouvoir ! Avec Guillaume la tâche est plus délicate, et elle a peur, subitement, de la victoire entrevue !

Peut-il comprendre... peut-il deviner ce qui l'a poussée à tant oser ?... S'il allait lui en vouloir ?

C'est que Mme Audran ne sait pas elle-même jusqu'où va sa conquête !

Guillaume ne songe pas plus à s'étonner qu'à se fâcher, et la preuve qu'il ne regrette pas son bon mouvement, c'est qu'en ce moment il meurtrit de tout son cœur, entre ses mains un peu brusques, les faibles petites mains de la vieille dame !...

Pauvre Me Auger ! Que de coups inutilement frappés jusqu'ici ! Que d'assauts vainement tentés !... Vos menaces ont été nulles, vos conseils repoussés. Vous aviez le droit pour vous, cependant ; la sagesse et la raison inspiraient vos plus longs discours... mais vos plus longs discours, ô sort contraire ! étaient justement les moins écoutés !

Ce matin encore vos foudres ont ébranlé les murailles sans éveiller le moindre écho dans cette oreille perverse qui ne veut rien entendre, dans ce cœur endurci que rien ne saurait toucher !

Mme Audran, toujours amie des sages proverbes, est d'avis qu'on prend autant de ces mauvais cœurs avec de bonnes paroles que de mouches avec le miel, et son éloquence, au contraire de la vôtre, a fait peu de bruit et beaucoup de besogne ; jugez-en.

La conférence touche à son terme et Guillaume est aux mains du vainqueur, pieds et poings liés et la bouche close ! Même il rit déjà à l'idée de la "bonne tête" (pardonnez-lui !...) que vous ferez demain, quand il ira vous annoncer la décision qu'il vient de prendre de s'occuper désormais lui-même de ses affaires.

L'action a été chaude mais courte. Certes Guillaume avait ses objections à présenter et il n'y a pas manqué mais, en trois points, elles ont été réfutées ; Mme Audran lui a prouvé clair comme le jour quoique en quelques mots :

"Qu'il serait bientôt, s'il ne l'était même déjà, fatigué de cette existence oisive et vide d'intérêt, de ce cercle étroit où il tournait perpétuellement, en quête de plaisirs de moins en moins amusants, à force d'être toujours les mêmes ; et il a dû avouer qu'un doute lui était venu, déjà, sur les avantages et les agréments de cette vie-là... Donc il n'a qu'à gagner au change.

"Qu'il s'effraye à tort de ses futures occupations, attendu qu'il n'est pas besoin d'être un grand mathématicien pour régler des comptes lorsqu'ils sont tenus avec ordre, et au jour le jour, et que, d'ailleurs, on vient à bout des opérations les plus compliquées, en comptant sur ses doigts ! Il se déclare fièrement au-dessus de cette méthode (la plus sûre, pourtant), tout est donc encore pour le mieux !

"Qu'il trouvera parmi les bonnes gens des Fougères, laboureurs et vigneron, bouviers et bergers, les meilleurs professeurs d'agronomie et d'élevage, et qu'en fréquentant les marchés avec autant d'assiduité qu'il a fréquenté jusqu'ici le turf, il saura bientôt vendre et acheter tout comme un autre !

"Quand vous ne feriez, pour commencer, que des bévues, dit-elle enfin, vous n'y perdrez pas tant d'argent que votre régisseur vous en volait, et vous aurez fait une précieuse acquisition : l'expérience ! qui se paye toujours de façon ou d'autre !"

Mme Audran est l'avocat Tant-Mieux ! A travers ses lunettes noires elle voit rose, et l'affaire la plus compliquée se réduit bientôt entre ses mains à un incident très simple... plutôt avantageux. Elle est si vaillante devant les vraies difficultés, si gaie devant les choses seulement ennuyeuses, que c'est plaisir de lui confier le soin de ses intérêts, de jeter avec elle les bases d'une nouvelle organisation.

Guillaume convaincu, entraîné, ne se reconnaît plus ! Il fait de la morale à son tour, presque aussi bien que le notaire, mais pour établir que c'est le notaire qui a tous les torts !!! Que c'est une mauvaise condition de succès que d'ennuyer les gens, d'abord, de les humilier par le récit périodique de leurs iniquités, et de les décourager ensuite en leur montrant toujours la vertu inaccessible et, d'ailleurs, presque ridicule ! Ah ! que n'a-t-il connu plus tôt Mme Audran pour redresser ses sottes idées sur tant de choses ! Elle lui donne envie de devenir maintenant "un brave homme" et de se faire aimer et estimer comme l'était son père... Elle a bien fait de lui rappeler cela !... Et quand Mme Audran le quitte, sur l'information apportée par Martel que Mlle Faverge est éveillée et la demande, Guillaume convient avec elle que le nouveau régisseur entrera en fonctions dès le

lendemain, mais qu'il le considère encore comme son protégé, et que c'est à elle qu'il l'enverra dans les cas épineux.

XIII

Tout de même Barbe-Bleue n'est pas contente ! Elle semblait avoir pris enfin son parti de relations qui s'établissaient, de plus en plus suivies, entre les Fougères et la Chanterie, mais son hostilité se fait jour de nouveau et, toute seule dans sa cuisine, Barbe-Bleue se fait souvent à elle-même les plus sombres prédictions.

Sans doute "la grande affaire" réussit, mais voilà que, maintenant, on s'est mis bien autre chose en tête ! Cela aussi est bel et bon, mais... tout de même !...

Tout de même c'est par trop d'affaires, et Madame est plus pâle encore et plus mince qu'à son arrivée à la Chanterie. Elle se fatigue trop, mais "ces gens-là" s'en inquiètent bien ! Il est vrai qu'avec eux elle reste gaie et souriante comme autrefois, mais ici, quand elle est triste et préoccupée, Barbe-Bleue le voit bien et, dans sa sagesse, décide qu'il est temps que tout cela finisse !

Cela ne fait pourtant que commencer, car ce n'était rien de tailler... le difficile c'est de faire coudre Guillaume, maintenant ! Il n'y entend pas grand-chose et, comme l'avait prévu Mme Audran, qui ne s'est jamais fait la moindre illusion sur les débuts du nouveau régisseur, malgré son bel enthousiasme du premier moment, il a souvent des défaillances, et les cas les plus simples deviennent pour lui cas épineux. Aussi Barbe-Bleue a-t-elle quelque droit de récriminer : le véritable régisseur, c'est, le plus souvent, Mme Audran.

Le petit salon de tante Paul est devenu une succursale du cabinet de travail. A peine la vieille dame y est-elle assise, à peine le sac aux laines est-il ouvert sur ses genoux et la causerie engagée, que Guillaume arrive, le sourcil froncé, ses paperasses en main, criant au secours, réclamant aide et conseil ! C'est un compte ennuyeux à débrouiller et, tout seul, il s'impatiente et ne fait rien de bon ; c'est une bévue à réparer, une question à résoudre... Mme Audran ne s'y entend pas mieux que lui, mais elle est plus patiente ; elle débrouille le compte, elle répare la bévue, elle discute la question, l'examine sous toutes ses faces et finit toujours par la résoudre d'une manière satisfaisante.

Elle apporte à toutes ces besognes, quelquefois peu amusantes, tant de cœur, tant d'entrain, que, bientôt honteux de son accès de paresse, Guillaume reprend courage et finit par s'intéresser à la tâche faite en commun.

Quand sa mauvaise humeur persiste et qu'il refuse toute consolation, Mme Audran n'insiste pas, elle le met à la porte... simplement, et l'envoie au grand air, inspecter, comme le marquis de Carabas, ses moissons, ses prés et ses vignes, et s'instruire au grand livre de la nature !

C'est celui qu'il préfère, quoiqu'il se soit abonné dernièrement à une quantité de journaux et de recueils, illustrés ou non, dont tous les titres sont de grands mots finissant par culture, où toutes les bêtes de la création sont représentées ou décrites, où le plus petit brin d'herbe trouve sa place, et à l'aide desquels Guillaume se flatte de devenir en peu de temps un homme pratique et entendu.

Il a lu tout cela par devoir, d'abord, mais il est sur le point d'y prendre goût ; Mme Audran s'en aperçoit déjà ! Au dernier *five o'clock*, elle a été favorisée d'une assez longue dissertation sur le meilleur mode d'emploi de différents engrais et, tout en marquant ses points au bésigue, elle a prêté une oreille attentive et charmée à cette question, palpitante pour tout bon propriétaire.

Cruelle Barbe-Bleue, écoutez donc aussi, et jugez ! Savez-vous que, sans cette douce présence à ses côtés d'une Man Ghite pour soutenir ses efforts et les encourager, cent fois déjà le nouveau converti aurait été tenté, comme il l'a avoué lui-même, de "tout planter là !" C'est maintenant, vous le voyez, que l'apôtre tient son néophyte en lisière, et la tâche est lourde, c'est vrai... Mais en quel temps l'apôtre a-t-il été un sinécure ?... Et depuis quand l'apôtre

abandonne-t-il son œuvre avant qu'elle soit achevée ?..

Le nouveau régisseur mettait à peine la main à la pâte que Pierre arrivait, lui aussi, à la rescousse. D'abord quand, du haut de sa table de travail, Guillaume lui fit solennellement sa profession de foi, Pierre lui rit au nez, croyant à une plaisanterie et la trouvant bonne ! Sur les assurances répétées de Guillaume que c'était très sérieux, il rit de plus belle et lui conseilla, avec le respect qui présidait toujours à leurs entretiens, de chercher au plus vite quelqu'un pour le remplacer au premier jour, ce beau zèle ne pouvant durer (touchante réciprocité de confiance entre le tuteur et le pupille) ! mais quand il eut quelques détails, quand il sut que c'était Man Ghite qui l'avait voulu, comme le dit Guillaume en toute naïveté, alors il changea de ton, et le nouveau régisseur lui devint sacré !

—Comprends-tu ? lui dit Guillaume, le voyant enfin convaincu ; elle m'a prouvé que, si j'étais un imbécile, c'est que je le voulais bien ! Aussi, j'essaye de lui donner raison et je crois, ma parole, que j'y arrive !

Pierre fit un signe de tête. Il le croyait aussi. Cinq minutes lui avaient suffi pour tout deviner, pour arriver à cette conclusion :

« Guillaume entre les mains de Man Ghite, c'est Guillaume sauvé ! Plus de sottises... plus de dettes... plus de cataclysme, et le notaire... »

—Au fait, qu'a dit le notaire de tout cela ?

—Presque rien ! Il est resté cinq bonnes minutes, la bouche ouverte et les bras ballants ; après cela, il a fermé la bouche et ouvert les bras pour me serrer sur son cœur, en m'appelant vingt fois de suite, au moins, son cher enfant ! Enfin, il était si ému qu'il a oublié, cette fois, de me faire un discours, mais je ne lui en veux pas !

Un quart d'heure plus tard, sous le soleil qui rougissait les groseilles de chaque côté du petit sentier, Pierre, en grande ébullition physique et morale, accourait à la Chanterie.

Mme Audran avait transporté sa petite table de travail sous la charmille ; elle l'aperçut de là à mi côte et fut sur le point de tout renverser pour courir à lui ; mais elle s'arrêta à temps et sa dignité ne fut pas compromise.

Une seconde plus tard il était dans ses bras ! Sans l'ombre d'une hésitation il lui avait sauté au cou, si heureux de la revoir... « si heureux, répétait-il, que jamais il ne l'avait été à ce point, autrefois, en se retrouvant à sa Chanterie ! »

—Et elle ?... Était-elle heureuse ?..

—Man Ghite, êtes-vous contente de moi ?

Ce fut son premier mot, quand il eut repris haleine et qu'il fut capable de parler raisonnablement.

Pour toute réponse elle l'embrassa longuement. Il le savait bien qu'elle était contente !

—J'ai eu un peu de peine... au commencement surtout, mais j'ai tenu bon, Man Ghite, tant que j'ai pu ! Et Marguerite ! Vous verrez ses lettres, je vous les apporte... Et puis... j'ai quelque chose à vous demander à propos de Marguerite... une idée qui m'est venue... Mais je n'ose pas trop... je vous dirai cela plus tard !

Et Guillaume !.. Ah ! Man Ghite, Man Ghite !.. C'est moi qui suis content aussi ! Je ne sais plus comment remercier le bon Dieu au milieu de tout cela... Je ne voulais pas le croire tout à l'heure ; mais puisque c'est vous, tout va bien ! Soyez tranquille, vous ferez ce que vous voudrez de Guillaume ; est-ce qu'on peut vous résister ? Vous aurez deux convertis sur la planche, au lieu d'un, et si jamais nous valons quatre sous... Guillaume le sait aussi bien que moi, c'est à vous... Bonjour, Barbe-Bleue !

L'apparition de Barbe-Bleue interrompait tout à coup ce flot d'éloquence familière ; elle avait entendu ces derniers mots de Pierre et ses lèvres s'étaient pinces :

—Oui, oui, c'est fort bien dit (Barbe-Bleue n'est pas difficile en matière de rhétorique), mais... tout de même... Bonjour, monsieur Pierre.

Elle s'est tournée vers lui et là, devant cette figure joyeuse, devant ces yeux rayonnants, sa rancune

tombe ; malgré elle ses lèvres s'entr'ouvrent, elle sourit maintenant :

—Vous avez bonne mine, monsieur Pierre, reprend-elle et...

Elle s'arrête un moment [pour contempler sa maîtresse :

—Et vous avez donné bonne mine à Madame aussi !

—Ah ! Barbe-Bleue, comprenez-vous enfin que certaines peines méritent de telles récompenses, que ces peines mêmes sont déjà un bonheur ?..

Ce jour-là, il y eut très de prédictions ! Amollie par cette joie du présent, la prophétesse négligea un moment l'avenir.

Avec un haussement d'épaule plein d'indulgence, elle écouta en se retirant les derniers éclats de rire de Pierre, puis retourna lentement à ses affaires, le cœur tout réchauffé par les échos de cette gaieté que l'enfant ramenait dans la maison !

Bientôt, pourtant, la joie devint moins bruyante : —Qu'aviez-vous à me demander pour votre sœur ?.. Dites le-moi !

Barbe-Bleue ne put entendre cette question ; elle reconnut seulement la voix de Mme Audran, affaiblie par la distance.

Que s'ensuivit-il, cependant ?

Plus de rires sous la charmille ! le temps passa... Pierre était parti depuis longtemps (Barbe-Bleue l'avait vu descendre le sentier) et Mme Audran ne rentrait pas ! S'était-elle remise au travail ?.. Oubliait-elle l'heure.

Barbe-Bleue courut à sa recherche ; elle la retrouva à la place où elle l'avait laissée tout à l'heure, mais non plus heureuse et souriante... Les bras repliés sur la table, le front appuyé sur ses mains, Mme Audran pleurait !

D'abord, dans sa stupeur, Barbe-Bleue ne put que gronneler intérieurement :

—Que signifie cela ? Que se passe-t-il ? Ce petit Pierre lui a fait de la peine... mais comment ?..

Enfin, un peu remise :

—Qu'est-ce que c'est ? fit-elle brièvement, la voix sèche ; ce méchant petit...

Mme Audran releva la tête et l'interrompant.

—Tu ne sais pas !.. dit-elle, c'est une chose que je n'avais pu prévoir... une chose si inattendue que je ne sais comment nous allons nous en tirer !

Cet aveu arracha à Barbe-Bleue le triomphant : « Je l'avais bien dit ! » des oracles mal écoutés.

—Bon ! fit-elle, nous y voilà ! des complications... les embarras qui commencent ! mais c'est miracle qu'ils n'aient pas commencé plus tôt ! Vous l'ai-je assez dit que tout cela n'avait pas le sens commun ?..

Et, sans reprendre souffle, s'avisant enfin qu'elle se démenait dans le vide, elle répéta sa question :

—Qu'est-ce que c'est ?

Mme Audran avait séché ses yeux :

—Il veut voir sa sœur, répondit-elle, et me demande de la recevoir à la Chanterie pendant les vacances.

Faute d'un siège pour soutenir ses membres défaillants, Barbe-Bleue s'assit sur ses talons.

—Eh bien ! dit-elle tout bas, vous pouvez refuser.

—Refuser ?.. Et sous quel prétexte ?.. Je ne me suis pas engagée vis-à-vis de Pierre, j'ai demandé le consentement du tuteur, pour gagner du temps, mais je n'ai pas eu le courage de refuser ! Pauvre petit... Il s'en fait une si grande joie ! Il reviendra demain et... je ne sais pas... j'ai besoin de réfléchir... de consulter...

Barbe-Bleue se dressa vivement sur ses genoux :

—C'est une bonne idée, s'écria-t-elle ; partez pour Paris, dès demain matin, avant de le revoir ; allez trouver votre Anglaise, et demandez-lui conseil.

—Oh ! murmura Mme Audran, si je pouvais disparaître sans explications... s'il pouvait ne jamais savoir...

Barbe-Bleue ne demanda pas à qui s'appliquait ce // ; ses réflexions étaient presque identiques à celles de sa maîtresse.

Pierre, ce n'était pas l'embarras, ce serait bientôt fait de lui expliquer la chose, et il n'aurait qu'à dire merci, encore ; mais l'Autre ?..

Et Barbe-Bleue, perplexe, retomba sur ses talons :

—Disparaître ! C'est tout ce qui reste à faire, évidemment, mais non pas sans explications ! Ah ! si l'on s'était tenu aux premiers projets, à l'ancien plan, si Pierre seul était en cause, sans doute on le pourrait ! Mais où en sont les choses maintenant, les explications sont inévitables, il faut en prendre son parti !

Mais, justement, Mme Audran ne peut en prendre son parti ! Pour la première fois de sa vie, peut-être, sa philosophie l'abandonne et elle perd un peu la tête.

Aussi, voyant son trouble, Barbe-Bleue la pousse-t-elle de son mieux à suivre son avis et à s'en rapporter à la sagesse d'un tiers.

Elle eut gain de cause. Le lendemain, quand Pierre arriva à la Chanterie, Barbe-Bleue, plus raide et plus guindée qu'elle ne l'avait jamais été, même aux premiers temps de leurs relations forcées, Barbe-Bleue, les yeux rouges et le bonnet de travers, l'informa en quelques mots, que « Madame » appelée auprès d'une de ses amies par une affaire grave, avait été forcée de partir « instantanément, » que Madame écrirait à M. Pierre, elle l'avait dit en partant, et qu'elle (Barbe-Bleue) ignorait le jour où Madame rentrerait.

## IXV

Quoique l'appelant sans cérémonie « l'Anglaise », pour plus de facilité de prononciation, Barbe-Bleue avait la plus grande estime pour Miss Knight et l'honorait de sa confiance, Miss Knight étant une ancienne et fidèle amie de Mme Audran, et lui ayant déjà rendu plus d'un service en mainte occasion.

Selon toute apparence, l'Anglaise méritait cette confiance ; elle ne perdit pas la tête à la communication qui lui fut faite par son amie, et son parti fut pris sans longues réflexions, car, le lendemain du départ de sa maîtresse, Barbe-Bleue eut une seconde visite de Pierre. Il avait des nouvelles et les lui apportait. Man Ghite invitait sa sœur à venir passer ses vacances à la Chanterie ; elle l'attendrait à Paris et la ramènerait avec elle, dans trois ou quatre jours peut-être. De son côté, il écrivait à Marguerite ; sa lettre était déjà partie ; il la pressait d'y répondre par dépêche, et de se mettre en route immédiatement. On pouvait préparer sa chambre ; s'il manquait quelque chose, on l'enverrait des Fougereux, Guillaume l'avait chargé d'en avertir Barbe-Bleue... Elle recevrait du reste, les instructions de Man Ghite... Il aiderait lui-même au ménage s'il le fallait !

Mais c'est actuellement que Barbe-Bleue avait le plus besoin d'aide !.. Il la laissa absourdie et incapable, pour un moment, de mettre ordre à ses idées, et de les exprimer autrement que par une mimique de sourd-muet... des haussements d'épaules, des hochements de tête... puis sa poitrine se souleva et, entre deux soupirs, elle exhala un « Tout de même » le plus mélancolique de son répertoire, et dont elle-même, dans l'incertitude de la situation, aurait eu de la peine à s'expliquer le véritable sens...

Smoke eut une rude besogne pendant ces jours d'attente ! Ce fut une navette perpétuelle entre les Fougereux, le bureau de poste et la Chanterie : lettres, dépêches, ordres et contre-ordres, tout passait par les mains de Pierre et par les jambes du poney !

Guillaume riait un peu de l'agitation de son pupille, mais lui-même était assez curieux, au fond, de voir enfin cette Marguerite Rouvray, qu'il ne connaissait que par ses lettres à son frère, lettres que Pierre lui communiquait ingénument, sans se douter qu'entre les lignes, le tuteur y trouvait parfois un reproche involontaire, une leçon indirecte !

Le jour où Pierre lui apporta la réponse de Marguerite, annonçant son arrivée, il resta un moment rêveur, la dépêche en main !

Il allait donc se trouver face à face avec ce juge qu'il devinait sévère... seraient ils amis ou ennemis ? Que pensait-elle de lui ?.. Ce n'était pas la première fois que Guillaume se posait cette question, et les anciennes lettres lui donnaient un peu à craindre !

(A suivre)

ANECDOTES ET BONS MOTS

Les doux crétins.  
Le fils de Calino étudie l'orthographe.  
—Comment ! lui dit son professeur, vous écrivez pinson avec deux "s" ? Il y en a un de trop. Il faut l'effacer.  
—Lequel ?

A la brasserie, entre étudiants de douzième année :  
—J'ai gagné aujourd'hui mon premier argent.  
—Ah !  
—Oui, j'ai vendu trois douzaines de bouteilles à champagne vides !

Boireau assiste, en qualité de convive à un grand dîner chez les Puygourdin. Soudain une légère odeur de rousси se répand dans la salle à manger.  
—Vous ne trouvez pas, fait la maîtresse de la maison, s'adressant à Boireau, qu'il règne ici comme un goût d'oie grillée ?  
Boireau, avec intérêt. —Est-ce que madame ne se serait pas brûlée, par hasard ?

En cour d'assises :  
On juge une affaire de rixe dans un cabaret, suivie de meurtre.  
—Témoin, dit le président, racontez l'origine de la querelle.  
Le témoin se tournant vers le jury.  
—Voici : l'accusé, pour un rien, se met à crier : tas d'imbéciles, tas de crétins, tas de voleurs.  
Le président l'interrompant avec douceur.  
—Ne vous adressez pas à Messieurs les jurés, parlez à la Cour.

PARTOUT ON FAIT L'ÉLOGE DU "BROMA"

Le meilleur Tonic connu pour les maladies du sang et des nerfs. Faiblesse générale, Constipation, Boutons, Clous, Eczéma, Anémie, douleurs dans les régions du Foie, etc.

Le "BROMA" est encore un Tonic supérieur pour les femmes relevant de maladies, les jeunes filles faibles et énervées, les enfants rachitiques et sans vigueur.

Demandez-le à votre marchand de remèdes.

GUÉRIT LE RHUME EN UN JOUR.

Prenez les LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS. Tout pharmacien vous remettra votre argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature K. W. Grove's, sur chaque boîte.

IL EST INCOMPARABLE DANS SES EFFETS

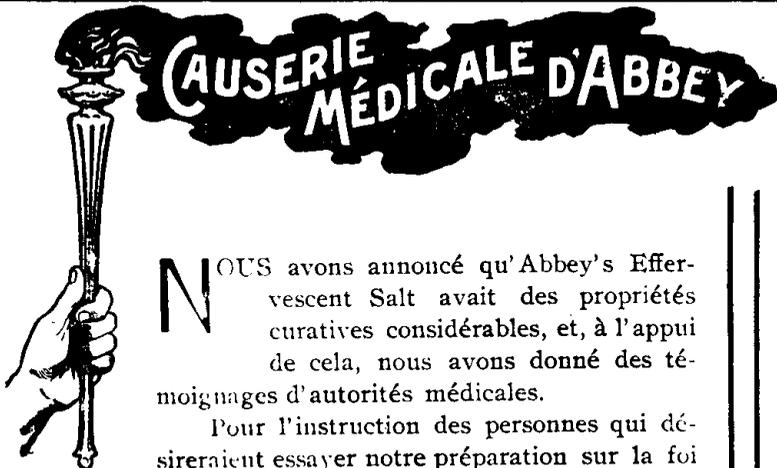
Le "VIN MORIN CRÉSO PHATES" agit admirablement bien dans les cas les plus rebelles de Bronchite, Toux, Rhume Coqueluche, Asthme et Grippe.

Demandez-le à votre marchand de remèdes, se méfier des contrefaçons.

**PLUS D'ASTHME**  
Oppression, Catarrhe,  
PAR LES  
**CIGARETTES CLÉRY**  
et la **POUDRE CLÉRY**  
Ont obtenu les plus hautes récompenses  
Gros : D' CLÉRY à Marseille (France)  
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

**Cook's Cotton Root Compound**  
Is successfully used monthly by over 10,000 Ladies. Safe, effectual. Ladies ask your druggist for Cook's Cotton Root Compound. Take no other, as all Mixtures, pills and imitations are dangerous. Price, No. 1, \$1 per box; No. 2, 10 degrees stronger, \$3 per box. No. 1 or 2, mailed on receipt of price and two 3-cent stamps. The Cook Company Windsor, Ont.  
Nos. 1 and 2 sold and recommended by all Responsible Druggists in Canada.

B. E. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal



**N**OUS avons annoncé qu'Abbey's Effervescent Salt avait des propriétés curatives considérables, et, à l'appui de cela, nous avons donné des témoignages d'autorités médicales.

Pour l'instruction des personnes qui désireraient essayer notre préparation sur la foi de ces témoignages, nous publierons dans ce journal une série de causeries médicales.

Nous nous proposons de démontrer dans ces causeries, par des faits médicaux, comme quoi Abbey's Effervescent Salt est le meilleur remède que l'on puisse se procurer pour des maladies telles que les suivantes :

- Insomnie
- Inappétence
- Etat bilieux
- Migraine
- Constipation
- Rhumatisme
- Névralgie
- Prostration nerveuse
- Indigestion
- Aigreurs
- Hémorroïdes
- Mal de mer
- Flatulence
- Goutte
- Fièvre
- Maladies de la peau et des reins.

Il purifie le sang et éclaircit le teint.  
Vous devriez lire ces causeries dans l'intérêt de votre santé.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.

Prix, 60c la grande bouteille. Flacon d'essai, 25c.

NOTRE NOUVEAU

Stock de CHAUSSURES et SOULIERS du Printemps EST MAINTENANT AU COMPLET.

Nous avons actuellement en mains, les plus jolies marchandises venant des meilleurs fabricants américains et Canadiens. Leur STYLE, leur CONFORT et leur DURÉE sont insurpassables. Nos prix seront toujours trouvés très raisonnables. Comme nous faisons nos affaires au comptant, nous sommes en position de vendre au plus bas prix

**RONAYNE BROS, 2027 rue Notre-Dame**  
**SQUARE CHABOILLÉZ**

**Trestler, Globensky & Martel,**

...DENTISTES...

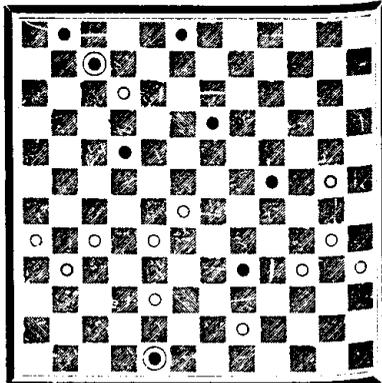
No 1920, rue Ste-Catherine,  
Montréal

LE JEU DE DAMES

PROBLEME No 245

Composé par M. C. E. St-Maurice, fils

Noirs—8 pièces



Blancs—12 pièces

Les blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 244

Blancs		Noirs	
52	47	41	63
43	37	32	43
42	36	29	42
62	57	63	50
56	6	43	67
59	53	20	72
53	48	42	66
28	23	67	17
6	7	gagnent	

**HOTEL RIENDEAU**

PLACE JACQUES-CARTIER MONTREAL

Moderne et confortable  
Prix populaires.

TELEPHONES : BELL MAIN 1803. MARION, 66  
Bureau de Télégraphe Great North Western et C.P.R.

**ÊTES-VOUS SOURD ?**

La surdité à quelque degré que ce soit et maintenant guérie ; les sourds-muets seuls sont incurables. Méthode simple et nouvelle. Le bourdonnement cesse immédiatement. Spécifiez votre cas ; nous ferons un examen sérieux de ce cas et vous enverrons gratuitement tous renseignements.

Dir. Dalton's Aural Clinic,  
596, AVENUE LA SALLE, CHICAGO, ILL.

**HOTEL ST. JAMES**

THEO. LANCTOT, Prop.

VIS-A-VIS LE G.T.R. ET PIERRE DUC.P.R. Hôtel de premier ordre et entièrement aménagé neuf. Confort parfait et prix populaires.

**Dr J. G. A. Gendreau**

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Heures de consultations : de 9 a.m.    6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818.

**Un PRÊTRE**

de Rome a TROUVÉ le SECRÉT de GUÉRIR ANEMIE - DEBILITE GÉNÉRALE - DYSPEPSIE - MANQUE D'ÉNERGIE - FIEVRES - EPUISEMENT - avec les **PILULES AN-ONIC** toniques, dépuratives, reconstituentes. 2 fr. pho MALAVANT, 18, r. des Deux-Ponts, PARIS. Dépositaire    Monr  al : ARTHUR DÉCARY.

**ST-NICOLAS**, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union postale un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris France.